rubber

Revue de Presse 2010

Semaine de la Critique Mai 2010

Sortie nationale le 10 Novembre 2010

RUBBER
De Quentin Dupieux
Sortie le 10 Novembre 2010

POINT PROMOTION

Télévision

Canal+ - L'hebdo Cinéma
Interview de Quentin Dupieux (Cannes)

Canal + - Le Grand Journal
L'instant critique
Émission du 12 novembre

Canal + - un autre midi
Le Coup de cœur
Diffusion le samedi 6novembre

France 4 – Avis de Sortie
Diffusion du FA le 9 novembre

France 5 – Avis de Sortie
Diffusion du FA le 7 novembre

France 5 – Cinemas
Interview de Quentin Dupieux (Cannes)
« Ciné passionné » autour du film
En direct le 13 novembre

Arte – Le journal
Interview de Quentin Dupieux (Cannes)

Orange Cinéma
Interview de Quentin Dupieux (Cannes)

Action !
Diffusion FA la semaine du 09 au 16 novembre. La première diffusion est le mardi à 20h25 puis environ 2 fois par jour pendant la semaine.

CinéCinéma – Frisson Break
Diffusion du FA le 5 novembre

TPS – La quotidienne du Cinéma
Le journal des sorties FA
Diffusion le 10 novembre

NRJ 12
Diffusion du FA le 6 novembre

SY FY - Sy Fy Magazine
Émission spéciale sur le film
Diffusion le 9 novembre

Paris Première – ça balance à Paris
Chronique du film
Diffusion le 3 Novembre

LCI – Traveling
Diffusion du FA le 9 novembre

Radio

Le Mouv'
Interview de Quentin Dupieux (Cannes)

France Info
Interview de Quentin Dupieux (Cannes)

Radio Suisse
Interview de Quentin Dupieux (Cannes)

Radio FG
Interview de Quentin Dupieux (Cannes)
En Direct le 17 mai

France Culture – tout arrive
Chronique du film
Diffusion le 9 novembre

Direct Matin
Annonce du film
Parution le 10 novembre

Quotidiens nationaux

1 321002 486098

Quotidien National ☎ : 01 42 76 17 89
T.M. : 202 081 L.M. : 872 000

JEUDI 13 MAI 2010

Libération



Dans *Rubber*, vise un pneu la nana. PHOTO QUENTIN DUBREUX

Dans l'ombre de la sélection officielle, les catégories parallèles jouent à fond la carte de l'inédit.

Les obscurs sont dans les salles

Alors qu'un sentiment de routine plane au-dessus de la compétition cannoise, que l'adjonction in extremis lundi d'un nouveau film de Ken Loach, *Route Irish*, n'est pas parvenu à dissiper, les sélections parallèles semblent plus que jamais cette année endosser le rôle de catalyseur de l'attention cinéphile. On voit notamment la catégorie Un certain regard s'étoffer d'une édition à l'autre comme une sorte de compétition bis (cette année, le jury est présidé par Claire Denis) plutôt bien fréquentée.

Une délicate opération de rééquilibrage des parties entre la grande compet' et la petite occupe les organisateurs du festival au risque, comme toujours, de dérouter ceux qui se demandent ce qui détermine classification et hiérarchies entre tous les élus. Ainsi, les années précédentes, des films aussi éblouissants que *Hunger* de Steve McQueen ou le *Mother* de Bong Joon-ho figuraient à Un certain regard, dont l'intitulé demeure par définition quelque peu flou.

Rupture. On y croise cette année deux monstres sacrés, Oliveira (*l'Etrange Affaire Angelica*) et Jean-Luc Godard (*Film Socialisme*), des jeunes réalisateurs de la nouvelle vague roumaine (Cristi Puiu et Radu Muntean), *Rebecca H.*, un film français de Lodge Kerrigan, cinéaste américain franc-tireur (*Claire Dolan*, *Keane*) avec Géraldine Pailhas, un documentaire du Chinois Jia Zhang-ke interrogeant 18 habitants de Shanghai sur leurs souvenirs d'une mégapole en perpétuelle transformation, un premier long métrage français, *Simon Werner a disparu* de Fabrice Gobert, dont la musique originale est signée du groupe Sonic Youth, etc.

Du côté des deux véritables sélections off, à savoir la Quinzaine des réalisateurs et la Semaine de la critique (auxquelles il faudrait adjoindre la programmation de l'Acid), le choix de rupture avec le gotha des artistes connus et reconnus est plus que jamais à l'ordre du jour. C'est tout particulièrement le cas pour la Quinzaine, qui après quatre années sous la direction d'Olivier Père (devenu depuis le chef de troupe du festival de Locarno), vit sa première édition chapeautée par Frédéric Boyer (lire page 25). L'accent est porté sur la nécessité d'encourager la création, d'où qu'elle vienne (le premier film zambien en quarante-deux ans d'existence de la Quinzaine : *ZedCrew* de Noah Pink) et surtout si elle a moins de 30 ans. Même si tous les films ne sont pas naturalistes, Boyer insiste sur quelques thèmes brûlants de l'actualité : exil, sans-papiers, crise financière. Le documentaire *Cleveland contre Wall Street* du Suisse Jean-Stephane Bron, sur la tentative d'une coalition d'avocats d'assigner en justice 21 banques américaines responsables des saisies en chaîne dans leur ville, ou *Illegal* du Belge Olivier Masset-Depasse (une mère et son fils, clandestins russes en Belgique) illustrent cette démarche, de même que la projection au cours du court-métrage signé par le Collectif des cinéastes en faveur des sans-papiers, *On bosse ici ! On vit ici ! On reste ici !*

Dans la sélection d'Un certain regard, monstres sacrés, nouvelle vague roumaine et docu chinois sont à l'affiche.

«Pneus». Un certain sens de l'impromptu ne manque pas de sauter aux yeux de ceux qui lisent les résumés des synopsis des films choisis par les journalistes composant la Semaine de la critique, avec notamment un film sur un gang de musiciens décidés *«à exécuter une œuvre musicale apocalyptique en utilisant la ville comme instrument de musique»* (le suédois *Sound of Noise*) et surtout, notre favori du moment, *Rubber* de Quentin Dupieux (après le chef-d'œuvre anormal *Steak*) sur les *«aventures d'un pneu tueur et télépathe, mystérieusement attiré par une jolie jeune fille»*. Palme d'or du pitch d'entrée de jeu.

DIDIER PÉRON

1 361002 496728

GONFLÉ Après un «Steak» mémorable, le réalisateur reprend la route avec «Rubber».

Quentin Dupieux, un pneu déjanté

SEMAINE DE LA CRITIQUE

RUBBER de **Quentin Dupieux** avec Stephen Spinella, Jack Plotnick, Wings Hauser, Roxane Mesquida... 1h25. Sortie indéterminée.

A parier pouvoir raconter une heure vingt de la trajectoire d'un pneu psychopathe dans le désert américain dézinguant tout ce qui viendrait à enfreindre son avancée (lapins, flics, femmes de ménage), on peut rapidement trouver la sortie de route. Le faire en plus avec humour et distanciation frise la présomption. Cannes, après tout, c'est des centaines de films qui jouent à fond le drame, les larmes, les flonflons, le cul, et voilà que ce type, pas rasé, la trentaine, déjà auteur d'un ovni comique (*Steak*), qui partage le reste de son temps en étant un (incroyable) musicien electro (sous le patronyme Monsieur Oizo), se pointe et casse le jouet. Et, en plus, il le fait avec une classe et un soin qui frisent la monomanie.

Que Dupieux-Oizo ait donné un prénom à son pneu (Robert), pourquoi pas (il est fils de garagiste, ça doit être oedipien ou quelque chose dans le genre). Qu'il ait tourné ça quasi seul en deux semaines dans le désert américain (ce qui nous évite l'effet Groland : le projet est intransposable en région Franche-Comté), tant mieux. Mais qu'il obtienne juste la plus belle image du Festival en ayant tourné *Rubber* sans chef-op', et avec seulement un appareil photo numérique d'une valeur marchande de 2500 euros mis en mode Motion Picture, c'est juste un gros bras d'honneur à la profession. En 1995, on se souvient que les Daft Punk vendirent 6 millions d'albums d'un disque enregistré à la maison, quand les maisons de disques, complètement dépassées, se ruinaient à louer des studios à trois zéros la journée pour produire des albums qui sonnaient comme des boîtes à sardines. Plus rien n'a jamais été pareil. Dupieux vient de là : sa musique, et aujourd'hui son cinéma.

La façon dont *Rubber* a redonné vie samedi au Festival (joli coup pour la sous-estimée Semaine de la critique : on a frôlé l'émeute, et tout le milieu des prods françaises se pressait au premier rang) se lit dans ce sens-là. La curiosité, l'envie et la sympathie devant un objet pop crédible – et teinté d'un snobisme irréel (Xavier du groupe Justice en autostoppeur arborant un tee-shirt du groupe Yes...).

Rubber, c'est l'inverse de Tavernier : ça ne coûte rien mais c'est parfois beau comme du William Eggleston. *Rubber* se situe à tous les endroits à la fois, quelque part entre le marché du film (où on trouve des films australiens sur des nonnes topless néonazies qui font du surf) et la palme d'or. *Rubber* envoie tout chier en beauté et ça fait du bien.

PHILIPPE AZOURY

Quotidien National
T.M. : 202 081
LUNDI 17 MAI 2010
Tél. : 01 42 76 17 89
L.M. : 872 000
Libération

1 371002 715452

Quotidien National ☎ : 01 53 26 65 65
T.M. : 695 998 L.M. : 2 029 000
TOUTES EDITIONS
MARDI 18 MAI 2010

20

JE VEUX MON PNEU

À LA SEMAINE DE LA CRITIQUE, « RUBBER », C'EST L'ÉCLATE

« Pourquoi dans le film *JFK*, le président des Etats-Unis est-il assassiné par un inconnu ? No reason ! » C'est une des questions que pose le shérif aux spectateurs au début de *Rubber* comme pour désamorcer la question incontournable : « Pourquoi ce pneu va-t-il flinguer tout ce qui bouge ? No reason ! » *Rubber*, film déjà culte sur un pneu devenu serial killer par dépit amoureux, était présenté en séance spéciale de la Semaine de la critique.

Un pneu franchement déjanté

Spéciale, car... unique ! « Dans le but de créer de la rareté », explique l'attaché de presse. Seules 450 personnes ont pu y assister. Un gros millier de spectateurs restant dehors à attendre la fin de la projection : « Alors, c'était comment ? » Eh bien : drôle, original, déjanté. Pour un film réalisé aux Etats-Unis « avec moins de 800 000 € », il assure, Quentin Dupieux, alias Mr Oizo. L'idée du pneu, ce « truc sans personnalité, un peu creux », ça lui est venu « comme ça, comme un flash ». En attendant, il nous fait marrer, par son sens de la réplique qui tombe à pic. Comme celle où le flic démonte un pneu de sa propre voiture devant ses collègues : « Voilà à quoi ressemble notre tueur. » Les fans des séries B jusqu'à Z apprécieront cette comédie macabre qui devrait sortir en salle en décembre. Même si une histoire de pneu, ça finit forcément par tourner un peu en rond. ■ À CANNES, S. L.



DR

Un pneu revu par le réalisateur de *Steak*.

1 361011 452929

Quotidien National ☎ :
T.M. : 14 374 L.M. : N.C.
NICE
LUNDI 17 MAI 2010

METRO

"Pour moi, c'est le film idéal"

Dans *Rubber*, Quentin Dupieux, connu pour *Steak* et sous le pseudo de Mr. Oizo, met en scène un pneu serial killer Totalement déjanté

Rubber
RÉALISATEUR : Quentin Dupieux
CASTING : : Stephen Spinelle, Roxane Mesquida

Rubber est très audacieux dans son absurdité et a été bien accueilli par le public. Pari gagné ?
J'avais une légère crainte, même si c'est pour moi un film idéal, qu'on trouve cet humour trop confidentiel. C'est un film que tu acceptes ou rejettes dès les premières minutes. Et ce parfait mélange entre le malaise et l'éclat de rire du public, c'était jubilatoire.

Pourquoi un pneu ? C'est creux, c'est vide un pneu...
Justement, l'envie, c'était de donner vie à un objet bête, creux, mort.

Comment avez-vous fait pour lui donner vie ?
Le plus difficile, bizarrement, c'était de le faire rouler. Pour ce qui relève de sa personnalité et de ses pouvoirs magiques, c'est un marionnettiste qui l'a manipulé, hors champ.

Etait-ce pour vous inespéré d'être en séance spéciale à la Semaine de la critique ?
Non, je trouve ça complètement légitime. Je pense même que c'est une forme de scandale que les autres n'aient pas pris mon film. *Rubber* est un film peu cher mais très chic et très beau. Il défie visuellement la plupart des films, tous stéréotypés. Il est novateur car il ne prémâche pas tout au spectateur. Que le film plaise ou non, c'est une autre histoire.


▶ Quentin Dupieux.

ALEXANDRA BOGAERT
WWW.METROFRANCE.COM

LA CRITIQUE

Le pneu qui dégomme

Rubber débute par le monologue farfelu d'un shérif en plein désert. Puis, sous le regard attentif de quelques spectateurs, naît un pneu. Il apprend à rouler et se rend compte qu'écraser, c'est chouette mais que faire éclater les têtes en vibrant, c'est mieux. Le voilà désormais serial killer. Un exercice de style sacrément culotté, qui va loin dans l'absurdité.

3 131002 486237

Quotidien National ☎ : 01 42 76 17 89
T.M. : 202 081 L.M. : 872 000

MERCREDI 10 NOVEMBRE 2010

LIBERATION

UN PNEU QUI CRÈVE

GOMME Dans «Rubber», tourné avec un appareil photo, Quentin Dupieux lâche les freins et lance une roue psychopathe dans un road movie dadaïste. Déjà culte.



RUBBER de **QUENTIN DUPIEUX,** avec Roxane Mesquida, Gaspard Augé et «Robert» le pneu... 1h24.

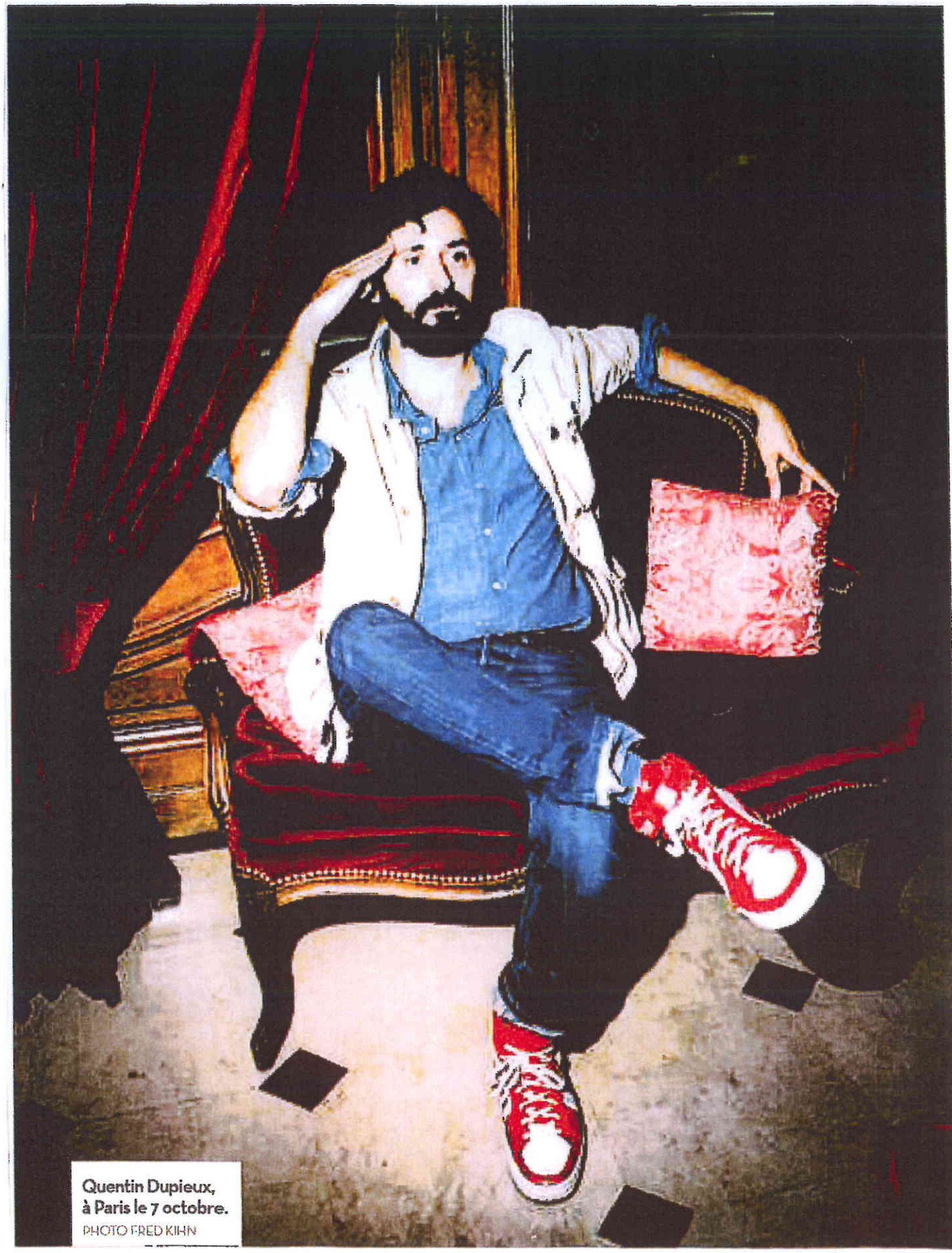
A plusieurs reprises durant l'entretien qu'il nous a accordé, Quentin Dupieux insiste sur le fait qu'il ne revendique rien. Qu'il n'avait pas fait *Rubber* dans le but défini de lancer un obus dans un jeu de quilles. On peut y voir cette sorte de vide un peu chic qui accompagne depuis quelque temps les barons de la culture pop (de Sofia Coppola à Wes Anderson, en passant par Romain Gavras), mais quelque chose pourtant chez Dupieux laisse penser que l'affaire est un petit peu compliquée : car des deux faces de l'ovni *Rubber* (1h30 à suivre un pneu tueur en série qui éclate la tête de ses victimes !), celle qui électrise en premier lieu est son économie parallèle et l'horizon qu'elle ouvre pour une génération de jeunes gens, qui ont entre 18 et 30 ans aujourd'hui.

Domestique. Pour la faire courte : quand on aborde la façon de faire des films, il y a désormais un avant et un après *Rubber*. En détournant un appareil photo domestique en caméra de cinéma, en prouvant qu'il pouvait obtenir à l'image, entouré d'une équipe technique résumée à l'essentiel (trois personnes), des résultats voisins de son imaginaire de cinéma (foncièrement ancré dans le nouvel Hollywood seventies), Dupieux vient de pousser sous une voiture cette vielle dame bourgeoise connue sous le nom de Cinématographie de France. *Rubber* a été fait dans l'envie, sans attendre, en s'emparant de la technologie du jour, et laissant derrière elle une génération de jeunes cinéastes français faisant la queue dans les commissions. Un pneu vient de leur passer devant (ou dessus !).

Canon. On peut voir dans l'engouement du film à Cannes (Semaine de la critique), et sa présence depuis dans un nombre délirant de festivals, le signe qu'au fond le fonctionnement économique et pratique du jeune cinéma d'auteur ces dernières années a fini par laisser un goût amer dans la bouche de tout le monde. *Rubber* va devoir vivre avec ça, cet espoir dont il est le nouveau principe économique, le patron, le canon. Aussi, il est urgent de le revoir comme film retors. Disons qu'il échappe à tout : expérimental et divertissant. Malin et magnétique. Référencé (*Duel, Christine, Electra Glide in Blue*) et neuf. Comment filmer la course absurde d'un personnage post-becketien, un objet sans parole, sans visage, un bolide américain réduit à sa plus simple expression, arrimé au désert et qui n'avance plus que par pulsion ? On est con comme un pneu quand on a 20 ans, et ce pneu-là est plus con que la moyenne, puisqu'il est tombé amoureux. A ce stade de l'anthropomorphisme par l'absurde, le désert peut bien devenir un théâtre autour duquel Dupieux risque tout. Le spectacle est celui de l'époque : dérisoire, sanglant, mutique, électrique. Beau comme un pneu, méchant comme un tueur. Killer *Rubber*.

P.A.

Malin et magnétique, référencé et neuf, *Rubber* échappe à tout : expérimental et divertissant.



Quentin Dupieux, à Paris le 7 octobre.
PHOTO FRED KIHN

«"RUBBER" EST UN FILM COMMANDO»

Le réalisateur Quentin Dupieux, alias Mr Oizo, fait le point sur l'échec de son précédent film, «Steak», et son travail, tout en bidouille.

Quentin Dupieux, 36 ans, connu également sous son nom de musicien electro Mr Oizo, est réputé difficile. Refusant de répondre aux questions ou de se faire photographier. «Difficile», un adjectif qui étrangement revient systématiquement dès qu'il s'agit de qualifier des gens exigeants et passionnés. Retour sur son parcours en cinéma, l'échec de *Steak*, avant qu'il ne rejoigne les Etats-Unis pour son nouveau projet.

Angoisse

«Sur *Steak*, ça a été violent. On me dit qu'il y a un culte désormais autour de ce premier film, mais je reste sur une réaction de rejet total. Le premier mercredi, il a fait 295 000 entrées à cause du casting *[Eric et Ramzy, ndlr]*, mais avec 1% de taux de satisfaction! Ça m'avait miné, mais le distributeur en a développé une certaine fierté! L'angoisse sur *Rubber*, je l'ai vécue à Cannes. Il y avait une grosse attente, le film a été fait seul, ou presque, avec un mélange de liberté et de fragilité. Le buzz – en rapport avec le pitch: «le pneu tueur», un truc aberrant à Cannes où les sujets de films sont un poil plus concernés – aurait pu le laisser à terre, c'était un piège, mais il fallait en passer par là.»

Malentendus

«On a longtemps cru que j'étais autre chose, un clippeur. Alors que je suis le mec le plus mauvais pour faire des clips, je faisais plutôt des courts avec de la musique. C'est un genre mort, et qui a connu son âge d'or avec les années Gondry. Les clips aujourd'hui sont laids, mal filmés, mal montés, les trucs que ça raconte sont à chier, la magie est loin derrière... Je ne suis pas non plus un malin de la pub, étiquette qu'on m'a collée à cause du succès de Flat Eric et de la pub Levi's. OK, peut-être que je cultive les malentendus...»

Filmer

«Sur le plateau de *Steak*, je n'avais plus la dynamique. Je me suis fait endormir par la méthode classique de faire des films et j'ai vite compris que ça ne me correspondait pas. Depuis l'âge de 12 ans, j'avais tourné mes courts métrages seuls, et là, soudain, je n'étais plus derrière la caméra. C'est comme si on me coupait du centre actif de la création. Dès que je tiens moi-même la caméra, comme sur *Rubber*, je retrouve l'envie qui était la mienne enfant. Le cinéma était cet art où celui qui signe ne fait rien. Le réal, c'est l'homme qui joue à celui chez qui il n'y a pas de place pour le doute. Sur *Steak*, je doutais tout le temps, j'essayais de faire bonne figure. Sur *Rubber*, pas une fois je me suis menti à moi-même. S'il y a une liberté dans le fait d'avoir détourné cet appareil photo Canon, elle est dans la no-

tion d'instinct retrouvée » qui a toujours été importante pour moi, en musique comme au cinéma. Mais l'instinct n'est pas autorisé quand tu as un budget de 15 millions d'euros. Suivant le budget, le cinéma est un autre métier. L'artisanat me va mieux. *Rubber* est un film commando, très largement en dessous de 1 million d'euros. Chez moi, les mecs étaient sous-payés, mais ils avaient le loisir de me voir à genoux avec eux. Je sais qu'à l'image, cette petite économie ne se voit pas.»

La roue

«À Cannes, les journalistes m'ont tous demandé comment j'avais fait pour que le pneu roule. Six mois plus tôt ils avaient vu *Avatar*, des effets spéciaux au-delà du barjot, et les mecs me demandaient comment j'avais fait pour faire rouler un pneu ! C'est une impression relativement agréable, que celle d'avoir réinventé la roue.»

Technologie

«On peut rapprocher cette image-là, faite avec un appareil photo domestique, à ce qu'a apporté la techno avec le home studio, où on voyait tout à coup que Daft Punk pouvait vendre 6 millions de copies d'un album enregistré chez eux. Les disques coûtaient un million de trop. Les films aussi, sans doute. Face à cette utilisation, il y a un souci de département chez Canon : ils ont déjà un département caméra. C'est un autre musicien, Philippe Zdar *[de Cassius]*, qui m'a parlé le premier de cette caméra. Je suis allé l'acheter *[avec une optique améliorée, le coût tournait autour de 3000 euros]*, j'ai commencé des tests en Corse, et on a fait rouler un pneu sous un coucher de soleil. Tout est parti de là. On a transféré deux minutes d'essais sur pellicule 35 mm et, sans aucun effort, on obtenait une image de film. Mais étalonner du super digital sur la pellicule analogique ne va pas de soi. Une péloche 35 et mon fichier Quicktime, ce sont deux mondes qui ne se rencontraient pas, mais avec lesquels il fallait composer.»

Cinéma

«Le cinéma est peut-être un monstre qui se mange lui-même : il n'y a même plus de place pour la belle image. Je m'applique à faire, avec une technologie légère, une image qui correspond à l'émotion immédiate que je pouvais ressentir devant un Cassavetes et on me regarde comme si je faisais un truc arty-branché¼ Ça en dit long sur ce qu'on considère comme étant du cinéma¼ Bizarrement, on a montré *Rubber* à Austin *[Texas]* et les gens n'en n'avait rien à foutre de mon parcours et préféraient faire des rapprochements avec *Duel* de Spielberg¼ C'est très encourageant de voir enfin *Rubber* considéré comme un film. Ce qui compte, c'est que, comme divertissement, le film puisse faire le job. Ce que j'y ai mis de perso dedans, les gens qui vont en salle s'en foutent.

Recueilli par **PHILIPPE AZOURY**

3 091002 486371

Quotidien National ☎: 01 42 76 17 89
T.M. : 202 081 L.M. : 872 000
SUPPLEMENT "NEXT"
SAMEDI 6 NOVEMBRE 2010

Libération



RUBBER Il est question d'un pneu semant la terreur mais tombant, nul n'est inhumain, sous le charme des jambes longilignes de Roxane Mesquida. *Rubber* est un ovni prenant en stop Gaspard Augé, la moitié du groupe Justice. En parangon du cool, il porte un tee-shirt à l'effigie du groupe seventies Yes. *Rubber* est le second long-métrage de Quentin Dupieux, connu aussi sous le nom de Mr Oizo. Il déclame que nous sommes des animaux et que nous allons crever – ce en quoi il n'a pas tort. *Rubber* a été tourné en quatorze jours avec un appareil photo Canon mis en option film. A Cannes, on ne se souvient pas avoir vu image aussi belle **P. A.**

Rubber, de Quentin Dupieux, avec Roxane Mesquida, Gaspard Auge. Sortie le 10 novembre.

3 201002 486725

Quotidien National ☎: 01 42 76 17 89
T.M. : 202 081 L.M. : 872 000

MERCREDI 17 NOVEMBRE 2010

Libération



DR

RUBBER
de Quentin Dupieux, 1h24.
Les aventures barjo d'un pneu psychopathe sur les routes de Californie. Pneu d'artifice ? Je n'en pneu plus ? Oui, bien sûr, et en plus le pneu s'appelle Robert comme Hue. Tourné par le musicien-cinéaste auteur de *Steak*, *Rubber* a été fait dans l'envie, en s'emparant de la technologie du jour (un appareil photo) et en laissant derrière elle une génération de jeunes cinéastes français faisant la queue dans les commissions. Un film post-Dada en forme de bras d'honneur.

Hebdomadaires nationaux

Hebdomadaire
du 5 au 11 juin
Voici

J'AI LU J'AI VU J'AI BU ... POUR VOUS

Que dire sur *Rubber* de Quentin Dupieux, le meilleur film du Festival de Cannes 2010 ?

À CANNES, j'ai vu environ trois ou quatre films par jour pendant dix jours. Aujourd'hui, que m'en reste-t-il ? De nombreuses déceptions (le Woody Allen), des pensums somnifères (la Palme d'or), d'énormes éclats de rire *(Kaboom* de Gregg Arraki, *Tamara Drewe* de Frears) et un seul chef-d'œuvre *(Des hommes et des dieux* de Beauvois). Mais ça manquait d'ovnis !

LE CINÉMA EST MORT de ne plus se renouveler. Qui sont les inventeurs, à part Gaspar Noé et Quentin Dupieux ? On s'ennuie, l'écran ronronne et la salle dort. Sauf quand un dingo décide de réaliser un film sur un pneu qui tue des gens en Arizona. Là on se dresse sur son fauteuil, on ouvre les yeux, les oreilles et la bouche. Surtout quand la moitié de Justice a fait la musique.



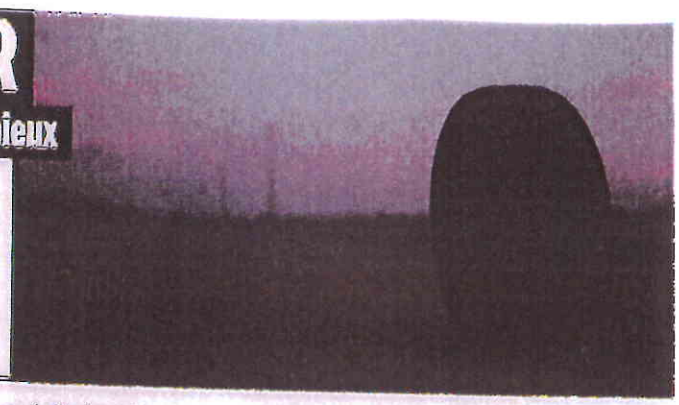
QUENTIN DUPIEUX, plus connu sous le pseudonyme de Mr. Oizo, est un artiste complet depuis ses pubs Levi's. Après *Steak* (folie carnivore avec Eric & Ramzy), *Rubber* est un remake de *Monty Python : sacré Graal !* en remplaçant les armures médiévales par des flics américains. Sommet de l'humour absurde, ce film parfait a sauvé Cannes (grâce à la Semaine de la critique !).

Hebdomadaire
T.M. : 70 783
☎ : 01 42 44 16 16
L.M. : N.C.
MERCREDI 12 MAI 2010
INROCKUPTIBLES (LES)

RUBBER

de Quentin Dupieux

France
Avec Stephen Spinella, Roxanne Mesquida
Film précédent
Steak (2007)
Semaine internationale de la critique



Western un pneu surréaliste > Pour sa première participation cannoise, l'artiste electro connu sous le sobriquet de Mr Oizo, brillant réalisateur de pubs et de clips, présente un film au pitch plus qu'incongru, annoncé comme un western surréaliste. *Rubber* suit le destin de Robert, un pneu (oui, oui, de voiture) dont la famille a été brûlée Robert prend alors forme et vie et décid de se venger des humains en allant leu exploser la tête. Trois ans après *Steak*, Du pieux semble donc continuer dans un veine complètement déjantée. Pourquo pas.

L. E

1 381000 844125

Hebdomadaire
T.M. : 76 783
☎ : 01 42 44 16 16
L.M. : N.C.
MERCREDI 19 MAI 2010

INROCKUPTIBLES (LES)

Les gens

QUENTIN DUPIEUX
RÉALISATEUR DE *RUBBER*

UN PNEU NOMMÉ ROBERT Ça roule pour Quentin Dupieux (aka Mr Oizo), qui signe avec *Rubber* (l'histoire d'un pneu serial-killer) l'un des films les plus jubilatoires du Festival (Semaine de la critique). Plus proche du *Non-film* (qui le révéla en 2001) que du décevant *Steak* (2007), ce troisième long métrage, sorte de road-movie statique, ravigote un Dupieux pirate et pervers à souhait. *"Je m'étais un peu fait chier en tournant* Steak. *J'avais envie d'un retour vers plus de liberté, je ne voulais plus avoir les contraintes d'un plateau classique."* Ecrit en trois semaines et tourné dans le désert californien en quinze jours, *Rubber* superpose sur plusieurs niveaux de réalité un chœur de spectateurs munis de jumelles, l'actrice française Roxane Mesquida, Gaspard Augé de Justice en auto-stoppeur (il a aussi coécrit la BO du film avec Dupieux), un flic dingo et manipulateur, et ce fameux pneu du nom de Robert qui vient mettre le souk dans cet univers malade qui installe Dupieux quelque part entre les productions Pixar, *Massacre à la tronçonneuse* ou *Buffet froid* de Blier, dont il est le plus grand fan. **P. S.**

Rubber sera projeté le 9 juillet en avant-première, lors de la soirée *Mr Oizo* organisée à la Villette, Paris XIXe.



3 131000 859163

Hebdomadaire
T.M. : 744 846
☎ : 01 55 30 55 30
L.M. : 2 738 000
MERCREDI 10 NOVEMBRE 2010

Télérama

RUBBER
DE QUENTIN DUPIEUX



« *Voilà à quoi ressemble notre assassin* », dit le shérif d'un bled du désert californien en montrant un pneu à ses assistants... Oui, c'est lui, le héros serial killer du deuxième film de Quentin Dupieux ! Abandonné dans une décharge, il prend vie et se met à tuer tout ce qui bouge... Inutile de le dire, *Rubber* ne ressemble à rien de connu. Ou alors à la synthèse, en roue libre, de mille et une références cinéphiles, plus ou moins déviantes, qui vont de *Psychose* à *Zombie* de George Romero, en passant par le western spaghetti et le road-movie seventies.

Connu pour ses talents de musicien électro sous le surnom de Mr. Oizo et pour sa créature, la peluche jaune Flat Eric, Quentin Dupieux avait déjà réalisé un premier film barré : *Steak*, en 2007, sorte de *Grease* passé à la moulinette de *Massacre à la tronçonneuse*, où il n'y avait, bien sûr, aucun steak, mais les comiques Eric et Ramzy. Ici, le petit malin va encore plus loin dans le non-sens. « *Pourquoi, dans le film* JFK, *le président des Etats-Unis est-il assassiné par un inconnu ?* » « *Pourquoi, dans* Massacre à la tronçonneuse, *personne ne va jamais aux toilettes ?* » « *Pourquoi, dans* Love Story, *les deux personnages tombent-ils amoureux ?* » : autant de questions, posées très sérieusement, face caméra, par le shérif (poilant Stephen Spinella) au début du film. « *No reason.* » Pourquoi un pneu télépathe ? Pas de raison non plus si ce n'est une mise en abyme surréaliste et facétieuse du cinéma, à la fois comme mensonge et comme miroir déformant : dans le film, une bande de spectateurs passifs suit avidement les méfaits du pneu avec des jumelles, avant de se jeter comme des zombies sur un repas empoisonné et... en mourir. *Rubber* ou un épatant dérapage contrôlé.



SUR LES TRACES D'UN PNEU TUEUR ET TÉLÉPATHE... COMPLÈTEMENT DÉJANTÉ.

GUILLEMETTE ODICINO

Français (1h25). Scénario . Q. Dupieux. Avec Stephen Spinella, Roxane Mesquida, Jack Plotnick.

3 141003 993795

Hebdomadaire
T.M. : 650 000
☎ : 01 44 88 35 60
L.M. : 1 200 000
JEUDI 11 NOVEMBRE 2010

TELE CINE OBS

Drôle d'Oizo

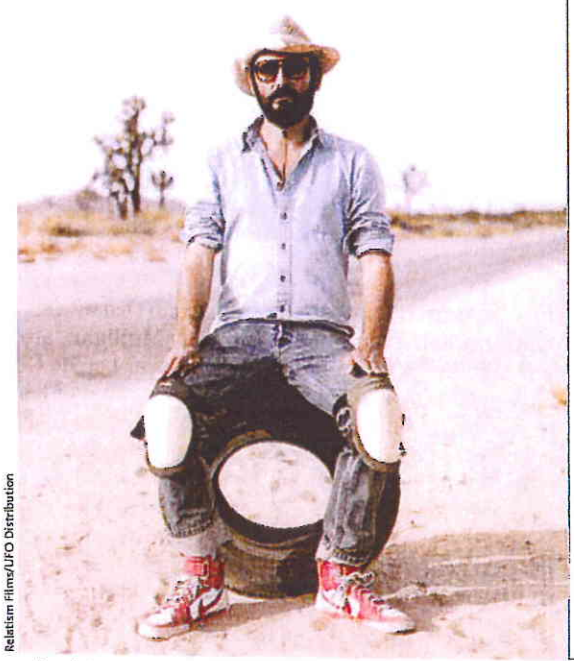
Grand manitou de la scène électro sous le pseudo de Mr. Oizo, Quentin Dupieux, 36 ans, signe son deuxième film, une bizarrerie surréaliste autour d'un pneu tueur.

"RUBBER", DE QUENTIN DUPIEUX.

Un pneu abandonné dans le désert californien. Il se dresse, roule, chancelant, sur quelques mètres, tombe, se relève, repart d'un roulement plus assuré, écrase quelques obstacles avant de buter sur une bouteille de bière. Frustration. Le pneu fulmine, la terre tremble… la bouteille implose ! Le premier tueur en série en caoutchouc de l'histoire du cinéma vient de naître. La scène est absurde, hypnotique, d'une drôlerie incongrue. A l'image du film dont elle est extraite : « Rubber », de Quentin Dupieux. L'histoire d'un pneu télépathe, donc, qui, de motel en station service, piste une jolie automobiliste dont il s'est épris et sème la mort sur son passage tandis qu'un groupe de spectateurs parqués dans le désert observent son parcours à l'aide de jumelles et y vont de leurs commentaires. Raconté comme ça, le scénario a tout d'un mauvais dispositif *arty*. A l'écran, cela donne un thriller satirique doublé d'une stimulante mise en abyme. Quelque chose comme une version blagueuse du « Duel », de Steven Spielberg, parasitée par Guy Debord. *« J'ai conçu "Rubber" dans un esprit très enfantin »*, tempère Dupieux. Comme, semble-t-il, tout ce qu'il fait depuis plus de dix ans.

C'est en 1999 que les expérimentations loufoques de Dupieux trouvent pour la première fois un écho auprès du public. Et non des moindres : son morceau « Flat Beat », ritournelle électro rudimentaire et anticommerciale au possible, devient un succès planétaire et Flat Eric, la marionnette qu'il a créée pour le clip, la mascotte de la marque Levi's. Sous le sobriquet de Mr. Oizo, Dupieux devient branché et l'un des porte-drapeaux de la French Touch. Il parcourt le monde en tant que DJ, rejoint la très hype écurie Ed Banger (Justice), produit la non moins hype Uffie… Mais son premier amour reste le cinéma. Il tourne des petits courts-métrages depuis l'âge de 13 ans, a débuté dans la pub et n'a jamais cessé de filmer : des spots pour Levi's, des clips pour lui-même ou pour ses potes Laurent Garnier et Sébastien Tellier, tous reconnaissables à leur non-sens perturbant, leur humour stagnant, leur style racé.

Si sa musique est syncopée et survoltée, son cinéma, lui, prend son temps, minimaliste et planant. En 2001, le fou « Nonfilm », moyen-métrage autofinancé, conçu entre amis et dans une liberté totale, pose les bases de « Rubber ». Tel un Ionesco du septième art, Dupieux y met en scène un tournage de film en brouillant tous nos repères, fait sauter la frontière entre le vrai et le faux, la vie et le jeu. Eric & Ramzy tombent dessus, adorent et lui demandent d'écrire pour eux



Relatism Films/UFO Distribution

« Je n'aime pas la manière dont fonctionne l'industrie du cinéma, sa lourdeur. »

« contre l'avis de tout leur entourage ». Le résultat, « Steak », produit par Thomas Langmann entre deux « Astérix » et vendu comme « la nouvelle comédie » du duo, est un film malade (à la BO démente) et un gros accident industriel. *« "Steak", c'était un hold-up mais j'en ai souffert. Je marche de manière très instinctive, inconsciente, or le système de production te force à raisonner. Je n'aime pas la manière dont fonctionne l'industrie du cinéma, sa lourdeur, l'idée de passer trois ans de sa vie sur un film. Dès que ça devient un métier, ça me paralyse. »*

Ce besoin d'entretenir un rapport naïf, presque amateur à son art, est commun à de nombreux artistes issus de la scène électro, touche-à-tout autodidactes qui trouvent dans les avancées technologiques de leur époque autant de moyens de créer dans leur coin sans rien attendre de personne. Les ordinateurs et samplers ont amené Dupieux à la musique. « Rubber », lui, est né de sa découverte de l'appareil photo Canon EOS 5D Mark II qui permet de filmer en vidéo HD avec un rendu proche du cinéma. Tourné en quinze jours pour moins de 300 000 euros, « Rubber » défie les attentes du spectateur et positionne Dupieux, grand admirateur de Blier, Buñuel et des Monty Python, en chantre radical du *« no reason »* prôné par le flic théoricien dans le très amusant monologue d'introduction du film : *« Pourquoi dans "Love Story", les deux personnages tombent-ils amoureux ? Aucune raison. Pourquoi E.T. est-il marron ? Aucune raison. »*… Et pourquoi un pneu serial-killer ne ferait-il pas un million d'entrées ?

■ Nicolas Schaller

Né en 1974, Quentin Dupieux, plus connu sous son surnom d'artiste électro Mr. Oizo, empoigne sa première caméra à l'âge de 13 ans. Au milieu des années 1990, il rencontre Laurent Garnier, le pape de la techno, qui, séduit par ses courts-métrages, le prend sous son aile et l'oriente vers la musique. En 1999, son morceau « Flat Beat » se vend à 3 millions d'exemplaires dans le monde. DJ, producteur, réalisateur, Dupieux est l'auteur de quatre albums, d'une vingtaine de remixes, d'une dizaine de clips. « Rubber » est son deuxième long-métrage après « Steak », avec Eric & Ramzy.

Voir la bande annonce sur **www.cineobs.com**

3 141003 993979

Hebdomadaire
T.M. : 650 000
☎ : 01 44 88 35 60
L.M. : 1 200 000

JEUDI 11 NOVEMBRE 2010

TELE CINE OBS

❤❤ Rubber

de Quentin Dupieux

Après le très confidentiel « Nonfilm » et le bancal « Steak », Quentin Dupieux, plus connu sur la scène électro sous le nom de Mr. Oizo, poursuit sa quête d'un cinéma hors norme et joueur. Sa dernière folie : l'histoire d'un pneu tueur en série qui arpente le désert californien semant la mort sur son passage ! Une mauvaise blague ? Loin de là. Motel paumé, belle fille, flics rutilants : Dupieux maîtrise les codes du road-movie et du film de serial-killer qu'il désosse joyeusement. Il fait d'un archétype de policier ricain un théoricien de l'absurde, matérialise public et critique par une foule de gens debout en pleine nature observant l'action à travers des jumelles et signe une mise en abyme stylée, hypnotique et très drôle sous couvert de film de genre blagueur. Entre Buñuel, Blier, Monte Hellman et les Monty Python, « Rubber » est une « éclate » qui ne se dégonfle jamais. ■ N. S.

Comédie française. Avec Stephen Spinella, Roxane Mesquida. 1h25.

2 881002 477629

J'AI LU J'AI VU J'AI BU ... POUR VOUS

Que dire sur *Rubber*, de Quentin Dupieux, le film déjà culte qui sort le 10 novembre ?

PLUS CONNU SOUS LE SOBRIQUET de Mr. Oizo, Quentin Dupieux est un musicien, réalisateur de clips et longs métrages déjantés (la pub Levi's avec la peluche jaune qui secoue sa tête, *Steak*, avec Eric et Ramzy...). On pourrait dire que Dupieux est un Michel Gondry encore plus barré, ou un Romain Gavras surréel. A notre connaissance, *Rubber* est le premier thriller dont le héros est... un pneu.

TOURNÉ EN AMÉRIQUE (comme un vrai film à suspense des frères Coen), ce projet parodique tient parfaitement la route (sans calembour – rapport au pneumatique). Au début, on se demande comment on va faire pour s'intéresser à cette absurdité... puis on y croit. Le pneu tue des animaux, puis des humains. Il tombe amoureux de Roxane Mesquida. Un shérif le traque dans le désert...



SÉLECTIONNÉ À CANNES par la Semaine de la Critique, *Rubber* y a reçu une *standing ovation* en mai dernier. Il met en pratique une théorie du non-sens, proche de la méthode appliquée par la troupe des Monty Python dans *Sacré Graal* (1975). Tourné en deux semaines avec un appareil photo, il prouve, par son humour et sa liberté, que le cinéma français n'est pas encore décédé.

Hebdomadaire
T.M. : 498 859
☎ : 01 44 15 30 00
L.M. : 3 888 000
SAMEDI 16 OCTOBRE 2010
VOICI

2 921000 873273

Rubber

UFO Distribution



▶ *A partir du 10 novembre, un objet non identifié déboule sur les écrans :* proposé par UFO Distribution, *Rubber*, produit par Realitism Films, est le nouveau long métrage de Quentin Dupieux, après *Steak*.
"Le gimmick du film est matérialisé par un pneu qui vient à la vie et qui, pendant près d'une heure et demi, s'attaque à tout ce qui se trouve sur son passage", indique Stéphane Auclaire d'UFO Distribution.

Rubber détourne avec humour des codes empruntés au film d'horreur : la jolie fille traquée, la scène de la douche, l'ambiance angoissante du désert, la musique créant un climax.
"C'est un Wall-E *à l'envers, car le pneu ne cherche pas vraiment des amis !"* poursuit Stéphane Auclaire. A l'instar des films des seventies, tels *Christine* ou *Duel*, le héros est incarné par cet objet vivant, donnant un aspect absurde et décalé au propos. *"Le tout est une œuvre dadaïste, pas du tout potache. L'intrigue suit aussi des spectateurs qui assistent à l'action dans le désert, tel un film en train de se tourner devant eux"*, ajoute le distributeur.
"Nous suivons ce film depuis Berlin, où Elle Driver avait présenté un promo reel très frappant. Nous l'avons signé après sa présentation à la Semaine de la critique lors du dernier Festival de Cannes, où il a été très bien accueilli", reprend Stéphane Auclaire.
Parmi les singularités de *Rubber*, le film a été entièrement tourné avec un appareil photo canon EOS 5D, ce qui a permis au réalisateur de travailler avec une équipe légère. *"Le transfert 35 mm est superbe et Quentin Dupieux préfère que nous ne proposions que des copies de ce format pour conserver cette qualité"*, souligne Stéphane Auclaire.

Prévu sur une combinaison de 25 à 40 copies, *Rubber* sera diffusé en VO par les salles art et essai dans les villes étudiantes. *"Nous souhaitons ensuite élargir et travailler sur la continuation du film"*, précise-t-il, bien conscient que l'originalité et l'attente créées par ce film pourraient être une arme à double tranchant. *"Nous ne sommes pas dans le film d'action avec explosions, mais dans un rythme plus proche du film américain indépendant."*
Proposé en même temps que "Saw 3D" et une semaine après "Buried", *Rubber* devrait attirer un public féru de films de genre. Le film est aussi précédé par la renommée de Quentin Dupieux, réalisateur de formats courts et musicien électronique sous le pseudonyme de Mr. Oizo. *"Nous ne voulions pas sortir trop longtemps après Cannes, car Quentin Dupieux part fin octobre pour préparer son prochain film et ne sera plus présent pour la promotion. Nous misons aussi sur le week-end du 11 novembre,"* indique Stéphane Auclaire.
Côté partenariats, *StudioCinélive*, *les Inrocks*, *A nous Paris*, le magazine spécialisé *Tsugi*, mais aussi Radio Nova, AlloCiné, CanalPlus.fr et Canalstreet.fr ont répondu présents. *"L'une des grandes forces de Quentin Dupieux et de son label musical, Ed Banger, est d'être très implantés sur les réseaux web et sociaux. Ce sont des pionniers en termes de marketing viral"*, se réjouit le distributeur. La BO a fait l'objet d'une première sortie collector en juillet dernier et paraîtra plus largement le 8 novembre.
Une vaste opération de street marketing, avec 100 000 stickers distribués en concerts, dans les lieux de sortie et devant des universités, démarre mi-octobre. Des achats de préventifs et une diffusion de teasers ont été pris chez MK2, ainsi que de l'espace dans son magazine *Trois Couleurs*. *"Nous serions satisfaits à partir 50 000 entrées, mais le film a le potentiel d'aller plus loin"*, conclut le distributeur. ■■ *Emma Delève*

DURÉE : 1 h 25
BOBINES : 5
FORMAT IMAGE : 35 mm
SON : Dolby SRD
VISA : 124 473
DISTRIBUTEUR : UFO Distribution
INTERNET : www.ufo-distribution.com

ATTACHÉS DE PRESSE
BCG

STOCKS COPIES
Distribution Service Sarcelles

Hebdomadaire
T.M. : 10 000
L.M. : 30 000
☎ : 01 41 34 00 36
MERCREDI 20 OCTOBRE 2010
écran fantastique

3 081000 807889

Hebdomadaire
T.M. : 424 507
☎ : 01 41 34 60 00
L.M. : 2 183 000

VENDREDI 5 NOVEMBRE 2010

ELLE

RUBBER

de Quentin Dupieux



Alors, c'est l'histoire d'un pneu qui, lorsqu'il s'énerve, fait exploser les choses et les gens qu'il croise sur sa route. C'est aussi un objet filmique expérimental, tourné entièrement avec la fonction vidéo d'un appareil photo numérique. Et pourtant, même si on peine à s'identifier au « héros », une histoire d'amour se profile dans le désert californien... Un film provocateur et snob ? Certes, mais sauvé par une puissance créative enthousiasmante. La BO est signée Mr. Oizo (alias Quentin Dupieux) et Gaspard Augé (du groupe Justice). Que demander de plus ? HÉLÈNA VILLOVITCH

■ Avec Stephen Spinella, Roxane Mesquida (1 h 25).

3 131012 519048

Hebdomadaire
T.M. : 433 294
☎ : 01.75.55.10.00
L.M. : 2 142 000
MERCREDI 10 NOVEMBRE 2010

L'EXPRESS STYLE

CINÉMA



Un pneu télépathe et *serial killer* élimine quiconque lui barre la route... Un récit étrange qui bouscule les conventions.

Un pneu, beaucoup, passionnément...

RUBBER, de Quentin Dupieux
Avec Stephen Spinella, Roxane Mesquida, Jack Plotnick... 1 h 25.

★★ Des titres courts pour des films qui en disent long sur la santé mentale de leur réalisateur. Après *Steak*, sorte de dérapage incontrôlé avec Eric et Ramzy, voici *Rubber*, l'histoire d'un pneu *serial killer*. Pas facile à visualiser, c'est vrai. Et pourtant, le pneu roule et fait exploser quiconque lui barre la route – en gros, en lui envoyant des ondes tueuses, car le pneu est télépathe. L'enquête commence alors que des spectateurs assistent à cette étrange aventure. Quentin Dupieux, qui possède un sens certain du cadre et de la mise en scène, rend hommage aux séries Z, au cinéma bricolé et libéré des contraintes. Tout n'est pas réussi (les séquences des spectateurs sont longuettes), mais cet énergique coup de pied aux conventions fait plaisir à voir. D'autant que, sous le masque de déconneur de Dupieux, se cache un cinéaste dont on devine les belles qualités. Une grande œuvre se prépare. On prend les paris. ■ **E. L.**

3 151006 004237

Hebdomadaire
T.M. : N.C.
☎ : 01 41 33 50 00
L.M. : N.C.

GRAZIA

VENDREDI 12 NOVEMBRE 2010



La chronique cinéma

de Philippe Azoury

Des caméras pour les punks...

Ça devait être au début des années 80, avec l'explosion de la vidéo domestique, et Francis Ford Coppola, qui est à la fois un piètre producteur, un heureux viticulteur, un cinéaste démesurément génial et un oracle avisé, avait lancé la formule : *« Avec la vidéo, des gosses viendront, ils auront 8 ans et ils filmeront des chefs-d'œuvre. »* Bon, des années plus tard, vers 1989, il confiera à sa fille Sofia, qui n'était alors qu'une toute petite adolescente, le soin d'écrire le scénario de sa portion du film collectif *New York Stories*, ce qu'elle fit, racontant l'histoire d'une petite fille dans un hôtel. Ce n'était pas si génial que ça, mais quand sortira au mois de janvier *Somewhere*, le nouveau Sofia Coppola, vous vous en souviendrez car c'est, pour ainsi dire, la même histoire, si ce n'est qu'entre-temps la petite fille est devenue grande, ou du moins tout le monde le croit (sauf elle), et porte en elle des blessures d'adulte mélangées à des angoisses d'enfant. Elle a tourné ce beau film avec beaucoup d'argent, et une caméra 35 mm très chère, le standard classique du cinéma.

Pas plus tard que cette semaine, sort *Rubber*, le nouveau film de Quentin Dupieux (Mr. Oizo). Les aventures, en plein désert américain, d'un pneu tuant tout ce qui ne roule pas dans son sens, mais tombant quand même, nul n'est parfait, amoureux de Roxane Mesquida. La question ici n'est pas de savoir si c'est un chef-d'œuvre (nous, on l'aime vraiment beaucoup) mais plutôt que ce film-là, qui a l'image la plus aiguisée qui soit, plus belle au final que celle de *Somewhere*, a été tourné par l'Oizo seul, avec des moyens riquiqui et, en guise de caméra, d'un appareil photo Canon d'une valeur marchande de 1 500 euros. Un appareil photo domestique qu'il a simplement mis en mode film. Canon vient donc de libérer les cinéastes sans le savoir, ou plutôt sans le faire savoir : la marque japonaise possédant un département caméras qui propose des modèles pros infiniment plus chers, elle évite pour l'heure de communiquer dessus.

Ce n'est pas grave, il y a des critiques de cinéma pour faire passer le mot à sa place : arrêtez d'attendre que CNC et autres financeurs du cinéma retoquent votre scénario, emparez-vous de l'une de ces caméras numériques (Panasonic fait aussi des machines pas mal dans leur genre, moins chères encore) et faites vos films selon votre économie. Francis, on n'a rien de particulier contre les enfants de 8 ans mais un jour viendra où des punks prendront une caméra numérique, et ils tourneront des chefs-d'œuvre.

2 381000 921303

Hebdomadaire
T.M. : 13 500
☎ : 01 41 86 16 53
L.M. : 53 000

VENDREDI 27 AOÛT 2010

le film français

"Rubber" à l'affiche le 10 novembre

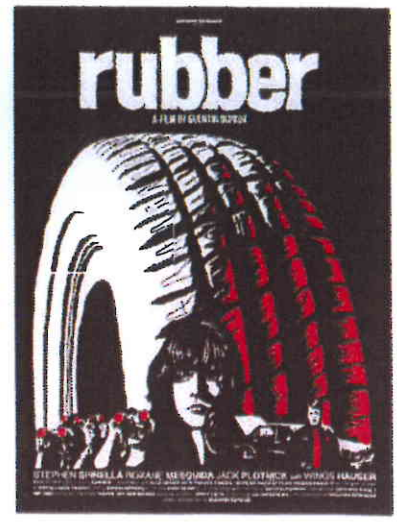
UFO Distribution confirme une ligne décalée et indépendante

Après *Toute l'histoire de mes échecs sexuels*, qui avait marqué le démarrage de la société au printemps 2009, et le succès de *Huit fois debout* qui a réalisé plus de 110000 entrées cette année, UFO Distribution dévoile un line up 2010-2011 confirmant la volonté de défendre un cinéma décalé, indépendant et de qualité. Quatre films, et pas un de plus, à commencer par *Rubber* de Quentin Dupieux qui sortira le 10 novembre dans 25 à 30 salles. "Le film a déjà une très forte notoriété auprès d'un public de niche, explique Stéphane Auclaire, cofondateur d'UFO Distribution. Nous avons choisi de le programmer le 10 novembre car c'est une période porteuse où une offre alternative est bienvenue. De toute manière, une semaine plus tôt nous étions en concurrence frontale avec *Buried* et une semaine plus tard avec *Machete*. Nous voulions aussi capitaliser sur le buzz cannois (le film était présenté en séance spéciale à la Semaine de la critique), avant que Quentin Dupieux ne soit totalement accaparé par son prochain projet." De nombreuses avant-premières devraient être organisées à travers la France afin de lancer le film.

Four Lions de Chris Morris suivra, le 15 décembre, dans une soixantaine de salles. "C'est l'histoire de quatre apprentis terroristes dans un esprit qui rappelle les Monty Python", précise Stéphane Auclaire au sujet de cette comédie anglaise qui fera l'ouverture de l'Étrange Festival, début septembre à Paris. Et d'insister sur Chris Morris: "Une figure de l'humour british très connue et très respectée outre-Manche."

Une centaine de salles pour "The Silent House"

En 2011, UFO démarrera avec *The Silent House* (*La casa muda*) de Gustavo Hernández. La sortie est calée au 9 février, et est d'ores et déjà annoncée comme la plus importante de son distributeur, soit une centaine de salles en 35 mm et en numérique. Pour mémoire, le film s'est fait remarquer à la dernière Quinzaine des réalisateurs avec son unique plan-séquence de 1h17 filmé avec un appareil photo. *Mr. Nice* de Bernard Rose clôturera la saison le 20 avril. "Nous allons soumettre ce film au Festival de Dinard, note Stéphane Auclaire. C'est une œuvre à la fois cool et sympathique dont le ton rappelle celui de *Good Morning England*". ■ A. B.



Mensuels nationaux

1 201000 279109

Mensuel
T.M. : 45 903
☎ : 01 53 44 75 75
L.M. : 185 000
MAI 2010
CAHIERS CINEMA

ÉDITORIAL

Notre Mondial

par STÉPHANE DELORME

Tous les ans, c'est la même lamentation : « *Cannes n'a pas l'air si bien, cette année* ». Pourtant, tous les ans, les meilleurs films de l'année y sont. Le *line-up* de la compétition est prometteur. En films français, on pronostiquait Nicole Garcia et Guillaume Canet. On verra Mathieu Amalric (sur le patron d'une revue de strip-tease) et Xavier Beauvois (sur l'assassinat des moines de Tibhirine, en Algérie) ; on est tout de même plus curieux. Quant au *Carlos* d'Assayas, il est montré hors compétition, les statuts du Festival rejetant de la compétition les productions télé. Beauvois, Amalric, Assayas, jadis chantres à des degrés divers de la chronique sociale, reviennent donc avec des projets hors norme intrigants.

La compétition a quelques faux airs de début années 2000 : retour de Kitano et de Kiarostami, deux Coréens sur la plus haute marche (Lee Chang-dong et Im Sang-soo, sans compter Hong Sang-soo à Un certain regard) alors que le cinéma coréen est en berne. Il y a aussi de vraies surprises : la sélection du Tchadien Mahamat-Saleh Haroun (réalisateur d'*Abouna*) et de la première fiction du documentariste ukrainien Sergei Loznitsa. Enfin, Apichatpong Weerasethakul, auquel nous avons consacré de nombreuses pages ces derniers mois (notamment *Cahiers* n°654), reviendra bien, malgré les sifflets qui ont accueilli *Tropical Malady* en 2004.

Cannes sait créer le désir à partir des noms. Comme avant le Mondial de football, on rêve sur les grandes équipes et les petites, rarement sur les habitués du milieu (Mikhalkov et Iñarritu, on s'en serait bien passé). Seul Cannes fait ainsi exister les films avant leur projection : la sélection génère des effets d'annonce qui sont aussi forts que la qualité réelle des films. Chaque choix est significatif. Que les vieux maîtres Godard et Oliveira ne soient reçus qu'à Un certain regard déçoit, quelle que soit la qualité de leurs films. En revanche, on se félicite que des cinéastes inclassables venus à la Quinzaine, comme Lodge Kerrigan et Xavier Dolan, se retrouvent à leurs côtés.

Un seul Américain, se plaint-on… Oui mais Doug Liman, quel choix judicieux, alors qu'il a enchaîné trois des seuls bons films 100% hollywoodiens de ces derniers temps (*La Mémoire dans la peau*, *Mr & Mrs Smith*, *Jumper*) ! Évidemment, la sélection est criante d'une absence. Cannes sans Malick, c'est comme un Mondial sans Messi, le petit génie de l'équipe de foot d'Argentine. La Quinzaine également a eu son Malick, puisqu'on a espéré jusqu'au bout que Vincent Gallo viendrait présenter son nouveau film.

Si personne n'échappe à l'aspirateur cannois, c'est aussi parce que deux autres sélections totalement indépendantes côtoient l'officielle : la Quinzaine des réalisateurs et la Semaine de la critique. Il y a donc trois festivals en un. La Quinzaine est dirigée pour la première fois cette année par Frédéric Boyer, qui a choisi avec audace de jouer la carte de la découverte, avec onze premiers films sur vingt-deux. Malgré les dissensions entre les sélections, il est évident que chacun ne sert que le monstre commun, qu'il faut nourrir chaque année et qui devient toujours plus gros : Cannes. Dans le dialecte précannois, un film « pas prêt » est souvent un film « refusé » (*Lady Chatterley*, *La Graine et le Mulet*, *Hadewijch*…), tant la production mondiale calque son calendrier sur celui du Festival.

Préparer un numéro cannois est un drôle d'exercice puisque tout le monde a les yeux rivés sur le Festival sans pouvoir voir les films : même Godard n'a pas montré *Film Socialisme*. Mais ce qui compte, c'est l'excitation que Cannes induit. Comme le film de Serge Le Péron, *Gilles Jacob l'arpenteur de la Croisette* (diffusé sur Arte le 22 mai) le formule avec justesse, Cannes a créé l'idée de « *cinéma mondial* ». Celui-ci sinon serait réduit à l'état de niches séparées. seul l'étrange air qui circule à Cannes a le pouvoir de les rassembler.

(Maintenant, on se demande bien ce que Tim Burton, président du jury, va pouvoir aimer. Le *Frankenstein* du jeune Hongrois Kornel Mundruczo ? À moins que, comme Cronenberg récompensant *Rosetta*, il tombe amoureux de *Tournée* de Mathieu Amalric ? À suivre.) ■

Mensuel

mai-10

MAD MOVIES



Rubber

METS LA GOMME !

Auteur du désespéré et organique **Steak**, Quentin Dupieux – Mr. Oizo pour les dopés de l'électro – replonge dans les univers alternatifs avec le surexcitant **Rubber**, pur « mad movie » suintant la poussière, le bitume et la gomme puisqu'il met en scène rien moins qu'un pneu. Mais attention, nous avons affaire ici à « super-pneu » doté de capacités extraordinaires (il est télépathe), mû par une vengeance terrible (sa famille pneumatique a péri par le feu) et hypnotisé par une nymphe à la silhouette insolente (Roxane Mesquida). Défini par son géniteur comme *« un joyeux film autiste »*, **Rubber** bénéficie également des services de l'ultra badass Wings Hauser (**Descente aux enfers**) et se dévoilera en séance spéciale à Cannes, dans le cadre de la Semaine de la Critique. Ça chauffe déjà !

LA ROUE TOURNE

Hier, le challenge suprême de la journée était de pouvoir rentrer à la projo du nouveau film du mec qui a fait «Steak». Sans rire.

On arrive en courant, un peu à la bourre, c'est sûr on va se faire refouler. Devant l'espace Miramar on ne voit même pas le bout de la file d'attente. *Lose*. Pourtant on avait été averti. *Rubber*, ici, tout le monde voulait le voir. Même ceux qui n'avaient jamais vu la moindre image de *Steak* ou de «Non-film» (surtout ceux là en fait). Un ami du comité de sélection de La Semaine nous avait même averti en tout début de festival: «Plus de la moitié des places seront réservées pour l'équipe du film, va falloir se pointer une bonne heure et demie d'avance. Voire plus». Pardon ? On parle bien de *Rubber* là? Le film avec un pneu tueur réalisé par Mr Oizo ? C'est bien connu : ici, la donne n'est pas tout à fait la même qu'ailleurs. Foutez Quentin Dupieux, Gaspar Augé et Fedro Winter au générique dans une salle riquiqui suffit à ce que le palmé Mike Leigh n'intéresse plus personne dans son palais du festival poussiéreux. Du coup, depuis trois jours, la flippe était totale, injustifiable, presqu'irréele. Allait-on pouvoir rentrer à la projo du nouveau film du réal de *Steak*, qu'on croyait jusque-là de bonne foi être très très rares à aimer ?

Bon là, c'est sûr, on aurait dû se pointer plus tôt, c'est blindé. Tant pis, on le verra peut être en Divx, quand la plaie sera pansée. Et puis on tombe sur notre copine Emma en remontant la fille d'attente. Elle est là depuis une bonne heure. A peine quinze personnes devant elle. Elle nous invite à sauter par dessus la barrière pour la rejoindre. On sait bien que les gens derrière vont gueuler, mais on escalade le truc. Vu qu'on se vautre lamentablement par terre, les centaines de mecs à qui on vient de griller la politesse n'osent pas manifester un quelconque geste d'agacement. Devant nous, deux fluokids rigolos rackettent des invits pour la soirée *Rubber* au producteur du film, qui était venu admirer le nombre des types s'apprêtant à se faire refouler d'ici quelques minutes. Derrière, un collègue remonté lâche un « Si c'est pour nous faire attendre comme ça, et nous jeter à l'arrivée ils auraient mieux de se faire une projo cannoise juste entre potes. Mais après, faudra pas qu'il se plaigne s'il fait encore 40 entrées avec son film, hein ».

On parle bien de Rubber, là ? Le film avec un pneu tueur réalisé par Mr Oizo ?

A ce moment là, plus personne ne sait exactement pourquoi il veut voir *Rubber*. Parce que le pitch intrigue ? Parce que la soundtrack s'annonce démente ? Parce que ça va foutre la rage aux collègues qui n'auront pas pu rentrer? Ou plus prosaïquement «pour pouvoir parler du film quand on sera à la soirée», comme le disent les deux fluokids de devant ? Une chose est sûre, ici, là, il n'est plus du tout question de cinéma, nulle part, dans aucune tête.

Bon, on a fini par rentrer et choper une bonne place au second rang. C'est sûr que hier matin, à l'Espace Miramar, la projection du Singapourien comptait moins de têtes connues dans la salle. Naulleau n'est pas loin, Beigbeder non plus. Derrière nous, Jean-François Rauger discute d'un film d'horreur africain avec l'immaculé Olivier Père. Ils sont venus, ils sont tous là. Venus voir le nouveau film du réal de *Steak*.

L'attente aura donc été fébrile et le plan com' brillant. Un buzz cannois bien hystéro, avec des groupies qui pleurent dehors et des privilégiés qui jubilent «d'en être» à l'intérieur, pour un film quand même assez triste qui se jouera dans des salles vides d'ici quelques mois. S'il sort. Peut être même ira-t-il rejoindre *Southland Tales* au cimetières des canneries sur-hypées et des pneus crevés.

FRANÇOIS GRELET

Mensuel
mai-10
TECHNIKART

1 731012 124420

Mensuel
T.M. : NC

☎ : 01 41 27 38 38
L.M. : NC

SPECIAL ETE 2010

PLAYSTATION - LE MAGAZINE OFFICIEL

UN PNEU DE GORE...

RUBBER, OU LE PNEU SERIAL ÉCRASEUR ?

Le papa de *Mr Oizo*, Quentin Dupieux, nous avait surpris avec son *Steak*... Le revoilà avec un film qu'il réalisa, « comme une envie de pisser », l'année dernière.

La branchouille française continue de briller à travers le monde. Le dernier fait d'armes est signé Quentin Dupieux. Après nous avoir amusés (dans sa pub Levi's) avec une chaussette jaune adoratrice de BPM appelée Flat Eric, après nous avoir bluffés (via Eric et Ramzy) dans son film *Steak*, c'est au dernier festival de Cannes que le créateur-DJ-réalisateur a fait parler de lui en présentant *Rubber*. *Rubber*, c'est l'histoire d'un pneu en caoutchouc, débordant de rancœur suite à l'immolation de ses parents... Bien décidée de se venger, la galette noire prend (presque) forme humaine et se lance dans la traque des assassins de sa famille. À l'affiche, tous les potes de Quentin ont répondu présents. Roxane Mesquida (*Sheitan*) donne de sa personne face à un Pedro Winter (alias Busy P, l'inspiré dénicheur des Daft Punk et autres Justice) au top. Côté bande-son, faites confiance aux cocos pour vous en mettre plein les oreilles. La bande originale est bidouillée par Sebastian (DJ qui monte en ce moment) et un des deux Justice... Après la surprise cannoise, le buzz autour de cet OPNI (Objet Pictural Non Identifié) a doublé de volume suite à sa diffusion à la Villette en juillet dernier. Certains distributeurs seraient sur le coup. Pour ne pas laisser passer l'occasion de mater un film original et frais, suivez le twitter du réalisateur : twitter.com/oizo3000



Mensuel – Novembre 2010 | Mad Movies

Rubber
DE QUENTIN DUPIEUX

ATTENDEZ UN PNEU !

À LA FOIS AVANT-GARDISTE ET PRIMAIRE, LE NOUVEAU LONG-MÉTRAGE DE L'AUTEUR DE STEAK DISSIMULE, SOUS UNE STRUCTURE À TIROIRS, UN PUR FILM D'HORREUR METTANT EN SCÈNE UN MONSTRE POUR LE MOINS INÉDIT. ET IL N'EST PAS CONTENT…

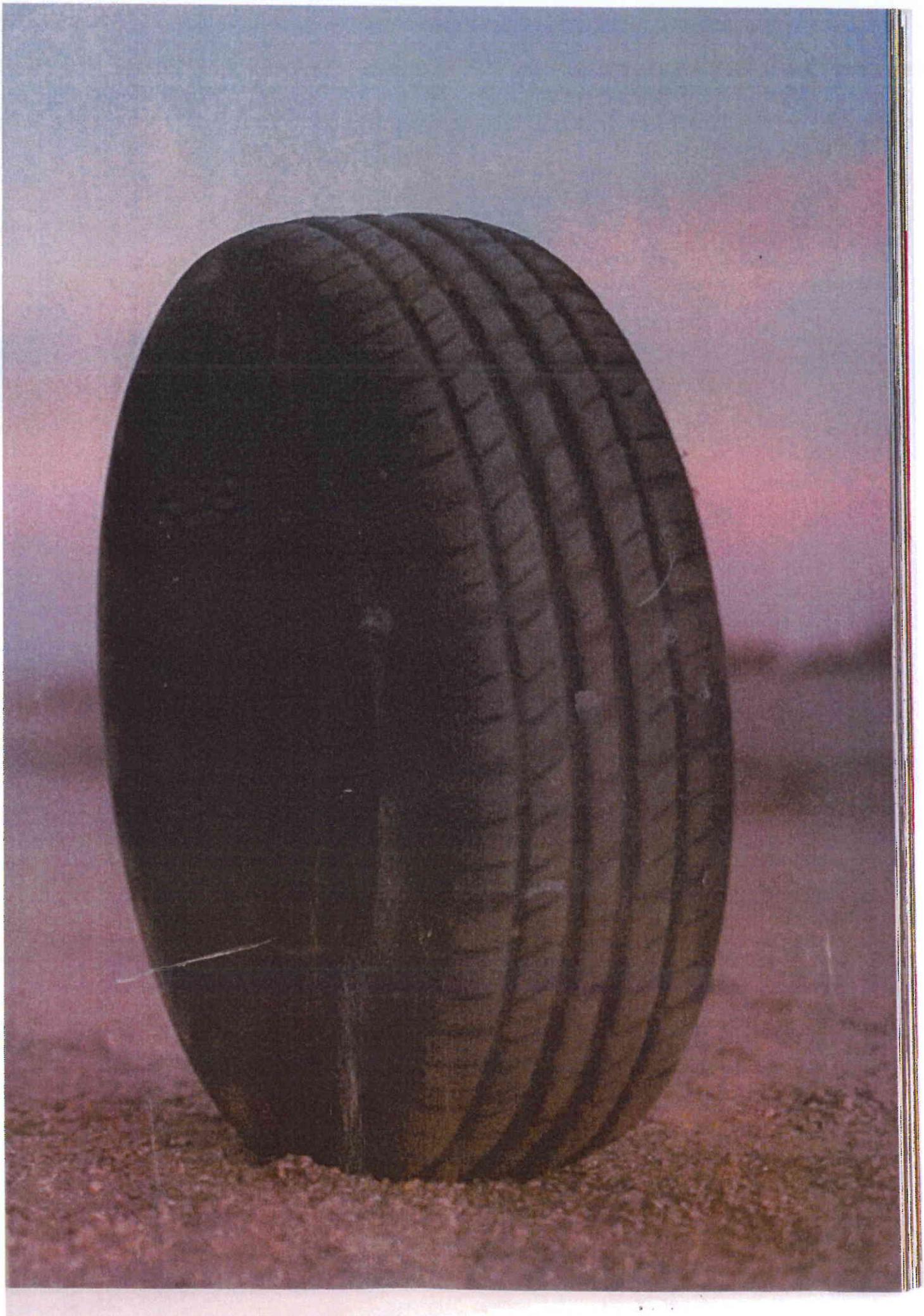
Comme il s'agit d'une histoire qui met la gomme, enclenchons la 5e vitesse pour aller directement au générique de fin. Celui-ci reprend, 80 minutes plus tard, le speech introductif d'un comédien attifé en policier américain. Il entame une sorte de profession de foi plaçant **Rubber** sous le signe du non-sens absolu, avant qu'un gringalet aux allures de comptable distribue des jumelles à des quidams attendant dans le désert. Et ceux-ci de pointer leurs lunettes grossissantes vers l'horizon, pour observer le film qui va bientôt commencer…

On retrouve donc l'espèce de délire pince-sans-rire qui imprégnait le premier long-métrage de Quentin Dupieux, **Steak**, s'exprimant dans les commentaires aberrants de ces étranges spectateurs et dans une curieuse forme de burlesque à combustion lente. Premier exemple de ce dernier : l'arrivée de la voiture de flics, serpentant pour renverser une à une les chaises disposées le long de la route, tel un skieur passant des piquets sur une pente de slalom. D'aucuns ont pourtant regretté que cet ahurissant dispositif serve au cinéaste à tout expliquer à l'avance, et à assurer ainsi ses arrières après l'insuccès notoire de sa précédente tentative. Peut-être. Mais la clé est donnée par la répétition du discours inaugural. Au début, il est prononcé face caméra, alors que l'espèce de bêtisier final le montre sous un autre angle, avant qu'un raccord dévoile un espace vide là où étaient censés se tenir les voyeurs à jumelles. Le cinéma c'est du théâtre, disait l'autre. **Rubber** s'amuse à brouiller les pistes sur la nature du « quatrième mur » s'étendant en deçà de l'écran ou des planches, et qui pourrait aussi bien être occupé par la caméra (le film est découpé de manière classique, sans chercher à épouser le point de vue de spectateurs juchés sur un talus), le public (celui qu'on voit à l'image, nous) ou encore une salle vide, un grand rien qui ferait chuter l'ensemble dans le néant. La réalisation joue avec ces différentes hypothèses pour ménager d'hilarantes transitions, ouvrant sur plusieurs niveaux de réalité. Le comble est atteint quand, à la suite d'une méprise, les protagonistes se retrouvent livrés à eux-mêmes, comme des acteurs abandonnés dans un théâtre sans metteur en scène, sans canevas, et ayant toutes les peines du monde à relancer le récit.

Mais ce dernier, ce film dans le film, cette pièce dans le film, ce film dans la pièce, que raconte-t-il ? La rumeur parlait d'un slasher dont le tueur serait un pneu. Eh bien… c'est ça. Les jumelles, et avec elles l'objectif, se braquent sur une décharge où un bout de caoutchouc se relève soudain, et taille son chemin avec une splendide indifférence pour ces humains ne sachant plus s'ils sont personnages ou spectateurs, et pour toute cette mise en abyme que nous venons de détailler laborieusement. En particulier, il se découvre la faculté de vibrer de plus en plus fort, jusqu'à faire exploser les têtes qui ne lui reviennent pas ! Le plus frappant, c'est cependant qu'on s'identifie facilement à ce boyau, et pas seulement parce qu'il s'éprend fissa de la belle Roxane Mesquida, dont il épie les charmes au sortir de la douche. L'utilisation de trucages mécaniques voire artisanaux (pour les plans rapprochés, on imagine un accessoiriste remuant le pneu hors champ) confère une personnalité sensible à ce drôle de croquemitaine : son apprentissage où il apprend à rouler puis à tuer, ses hochements d'hésitation devant une chose inconnue, son léger mouvement de recul lorsqu'on lui claque la porte au nez, etc. On se retrouve ainsi comme à l'aube du cinéma, ou du moins d'un genre usé qui regagne par là toute sa fraîcheur. Déjà, le générique étalait un rustique lettrage blanc évoquant quelque série Z de la fin des années 70. Le final signe la poursuite de la contamination, en orchestrant un « minimum overdrive » tandis que le score de Mr. Oizo, double musical du cinéaste, s'applique à moderniser les stridences synthétiques de l'époque. Dupieux a tout compris.

Gilles ESPOSITO

FRANCE/USA. 2010. REAL., SCEN. ET DIR. PHOT. : QUENTIN DUPIEUX. MUS. : GASPARD AUGÉ, MR. OIZO. PROD. : GREGORY BERNARD ET JULIEN BERLAN POUR REALITISM FILMS, ELLE DRIVER, ARTE FRANCE CINÉMA, 1.85 FILMS, SINDIKA DOKOLO ET BACKUP FILMS. INT. : STEPHEN SPINELLA, ROXANE MESQUIDA, WINGS HAUSER… DUR. : 1H24. DIST. : UFO DISTRIBUTION. SORTIE LE 10 NOVEMBRE 2010.



Rubber

>INTERVIEW

Quentin Dupieux

REALISATEUR, SCENARISTE, COMPOSITEUR, DIRECTEUR PHOTO ET MONTEUR

Un pneu, beaucoup, passionément

L'HOMME EST UN DRÔLE D'OIZO. MUSICIEN, PEU ENCLIN AUX COMPROMIS (COMME EN TÉMOIGNE SON ÉTONNANT MOYEN-MÉTRAGE **NONFILM**), LE RÉALISATEUR AVAIT DÉJÀ SIGNÉ AVEC LE CHEF-D'ŒUVRE **STEAK** LE MEILLEUR FILM D'ÉRIC ET RAMZY, PROUVANT À GRAND RENFORT D'ABSURDITÉ QUE LE DUO POSSÈDE DES RESSOURCES INEXPLOITÉES. IL REVIENT AUJOURD'HUI AVEC **RUBBER**, L'HISTOIRE D'UN PNEU QUI TUE, ÉCRITE EN TROIS SEMAINES...



Sur cette double page : Un homme, un pneu, un appareil photo... un film !

Brian Yuzna, qui a vu* Rubber*, nous confiait récemment qu'il se demandait qui avait pu produire un film pareil...

Avec un jeune producteur, Gregory Bernard, qui est aussi un ami, nous avions un projet appelé **Réalité**, dont il avait financé l'écriture. Je suis assez impatient, je n'aime pas l'idée de passer trois ans sur un film, et lorsque nous nous sommes rendu compte que ça allait être long à mettre sur pied, je lui ai proposé de faire un truc à budget limité, que j'écrirais vite, et qu'on tournerait deux mois plus tard. Il fallait y aller au flan. Il a suivi, il a fait ses fonds de tiroir, a réussi à mettre la mise de départ pour payer une directrice de casting, mon voyage, etc. Et nous l'avons vraiment filmé tout de suite : j'ai écrit en trois semaines, et nous sommes partis juste après. Nous avons immédiatement obtenu un résultat assez encourageant, et pendant que je tournais, il a réussi à accrocher des financements. Initialement, sur la seule base du pitch, les mecs nous riaient au nez... Si nous avions attendu l'argent de ceux qui signent les chèques en France, nous n'aurions jamais fait **Rubber**. Une fois que Gregory a mis les fonds de départ, d'autres personnes ont suivi. Ils pouvaient « posséder » un film pour pas cher.

Tout comme le logo que vous avez réalisé pour la boîte de Gregory Bernard (un type faisant du ski nautique avec une dignité absurde – NDLR), le monologue de Stephen Spinella au début de* Rubber *est à mourir de rire. Cependant, par rapport à* Steak*, on peut se demander ce qui vous a poussé à faire expliquer au personnage le concept du « no reason », à être aussi explicatif... Comme si vous aviez donné les clés aux spectateurs.

En fait, on pense qu'il s'adresse à nous, mais il s'adresse surtout aux spectateurs qui sont à l'image, ceux à qui l'autre personnage remet ensuite des jumelles. Mais bon, je trouvais surtout drôle de voir ces gens, cette organisation bizarre, dont on ignore tout. À un moment, l'un d'eux reçoit un coup de fil d'un maître qui lui ordonne d'assassiner l'un des spectateurs...

Ça ne serait pas vous, ce maître ?

(rires) Peut-être, mais on n'en sait rien... Tu parlais de **Steak**, il n'y a pas de clés dedans, c'est à prendre ou à laisser, c'est aussi un peu hermétique, du coup. Même si je ne l'ai pas conçu dans cet esprit, ce monologue est un truc qui embarque les gens, ou non. Un mec qui, potentiellement, n'aurait pas aimé l'histoire, pourrait tout de même être embarqué par ce monologue. Si j'avais démarré sur le pneu qui se

« TU TRANSPOSES **RUBBER** EN FRANCE, A MARNE-FRANÇAIS, ET IL FERA MAL AUX YEUX... PARCE QU'AUX USA, LE



réveille, sans dire qu'il n'y a pas de raison, je pense qu'il y aurait eu des sifflets dès le début.

Parlez-nous de Wings Hauser...

Je ne le connaissais pas ! J'ai regardé sur YouTube des trucs de lui, c'est quand même très drôle. C'est un hasard en fait, il a passé le casting. Il a peut-être besoin d'argent, ou envie de tourner dans des films parce que ça lui manque... Il était exactement le personnage, le vieux vétéran du Vietnam relou. Puis je l'ai rencontré, un type super chouette, on a discuté, et c'est là qu'il m'a expliqué qu'il avait eu son heure de gloire. Bon, moi j'aime les mauvais films, mais pas à ce point-là, quand même ! C'est quand même costaud.

En revanche, le flic du début cite* Massacre à la tronçonneuse... *Et le générique de* Rubber, *avec son désert et son bruit strident, rappelle le film de Tobe Hooper.

C'est l'un de mes films préférés. Pour moi, il fait partie des œuvres ultimes. Le propos est tellement assumé... Le côté vrai, sans fioriture, ne donne pas l'impression d'un mec qui maîtrise l'outil cinéma, mais de quelqu'un qui crache un film. Tu ne sens pas la mise en scène, je trouve ça brillantissime. Et dans ce monologue, je n'allais pas jouer mon pointu, je voulais citer des longs-métrages que tout le monde connaissait.

Comme vous, Tobe Hooper s'est également occupé du son de son film...

Ah, je ne savais pas, mais il est clair que c'était certainement un truc très artisanal. Il m'arrive aussi d'être influencé par une merde que je viens de voir... Mais quand je réalise que ça vient d'un film que j'estime, alors finalement ça me rassure. Je ne m'étais pas rendu compte de l'influence de **Massacre...** sur le générique de **Rubber**, mais ça ne m'étonne pas !

Rubber est plutôt drôle et inoffensif avant le générique. Puis ce son strident injecte quelque chose au film, qui devient alors beaucoup plus violent, très brutal par moment, à l'image de* Steak. *Un mélange entre le rire et la violence...

J'aime bien le mélange des deux. Quelque chose qui dit aux gens : « *Vous allez voir, vous allez vous marrer, on se retrouve à la fin* », je trouve ça glauque, et les œuvres uniquement sérieuses, je trouve ça encore plus glauque. Il est tellement facile de créer le malaise que je trouve ça inutile. Aller au cinéma pour s'infliger une expérience désagréable, je trouve ça à chier ! Mais le mélange des deux devient intéressant, parce que tu fais un peu ton marché. Et puis tu es surpris. Tu ne sais pas si la scène

LA-VALLEE, AVEC DES COMEDIENS S ACTEURS SONT PARFAITS ! »

Rubber
>INTERVIEW

d'après va être drôle, ou te mettre mal à l'aise... Ainsi, tu emmènes les gens. La vie est comme ça : on ne fait pas que pleurer ou rire. Certains pleurent, puis se marrent la seconde d'après... Nous ne sommes pas « mono-émotionnels ». Il est évident que ce genre de balance, je ferai ça toute ma vie.

Vous aviez tourné* Steak *au Canada, vous avez tourné* Rubber *aux USA. Pourquoi ?

Le Canada était une sorte d'obsession, j'avais senti en y allant auparavant une sorte de vibe qui me plaisait bien. Et pour **Rubber**, c'était surtout pour passer à l'anglais. En allant là-bas, j'étais plus intéressé par les acteurs que par le décor, ou les clichés comme la bagnole de flic ou le désert, qui sont chouettes, mais à la portée de tout le monde. Ce qui m'intéressait c'était les comédiens, des mecs exceptionnels qui ne bossent pas beaucoup, qui sont prêts à venir faire un film pour 200 dollars la journée, et qui donnent tout. Les mecs que tu vois dans **Rubber** auraient très bien pu me prendre pour un con, tout seul avec mon appareil photo et mon trépied, mais non. Spinella, que tu as apprécié, m'a écrit des mails de trois pages avant de tourner pour analyser le film ! Ils étaient très mal payés, mais c'est leur vie, ces gars sont heureux quand ils sont devant une caméra. Et je crois qu'ils ont compris où je voulais en venir. Tu transposes **Rubber** en France, à Marne-la-Vallée, avec des comédiens français, et il fera mal aux yeux... Parce que là-bas, ils sont parfaits !

Un truc étonnant, c'est que vous êtes musicien, mais votre film est très silencieux. Il y a très peu de dialogues, aussi...

Je m'interdis l'association avec ma musique, je trouve ça un peu vulgaire. Si j'utilise dans le film ce que je fais en musique, un son un peu brut et déconstruit, fait pour les boîtes de nuit, je resserre encore plus l'étau et perds encore plus de spectateurs. C'est aussi un effet trop facile : la musique électronique avec des images, ça devient vite un clip. *(ATTENTION SPOILER ! – NDLR)* À la fin, quand le pneu devient un tricycle, je me le permets, je mets un morceau moderne. Mais ce n'est pas un moment dont je suis très satisfait, c'est un peu fastoche, ça fait passer deux minutes, mais bon...

Piranha 3D, qui est très sympa au demeurant, fonctionne beaucoup comme ça ! (ATTENTION SPOILER BIS ! – NDLR) En revanche,* Rubber *se termine sur l'attaque de Hollywood par les pneus...

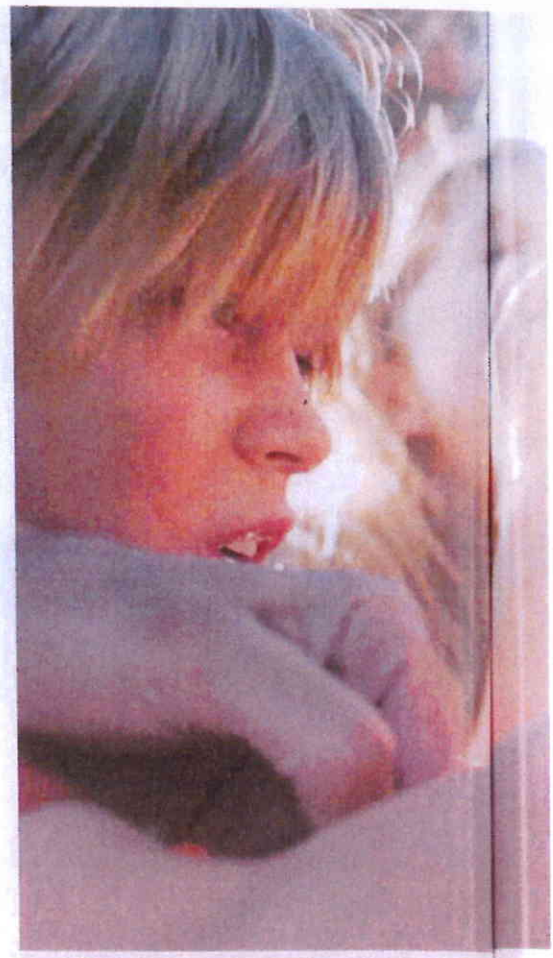
C'est un clin d'œil... Quand j'ai fait ce film, j'étais un peu révolutionnaire dans l'âme. J'ai tout fait tout seul avec un appareil photo, et quand je regardais les rushes le soir, je me disais que je les enculais tous, les Guillaume Canet, tous ces trous du cul qui ont besoin de 200 camions de matos pour faire une image ! Il y a un côté jubilatoire à être seul à genoux dans le sable et à faire des images sublimes. Je ne revendique rien, tout le monde est très bien à sa place, mais il y a quand même un pied de nez, même si je sais que Hollywood s'en fout et qu'ils ne vont pas m'appeler. Mais ça me fait marrer de me dire que tout ça, c'est un peu de la poudre aux yeux, le matos, l'argent qu'on dépense pour faire des films, le temps et le nombre de réunions que ça demande, le nombre de mecs qui posent des questions à la con... Moi j'ai écrit un truc, hop, je pars le tourner avec mon appareil photo, et ça donne ça. Plus besoin de déplacer quinze personnes.

Vous aviez un chef-opérateur ?

Non ! C'est moi seul, avec le soleil ! Puis un mec qui prend le son, deux mecs pour faire exploser les têtes, un dernier qui télécommande le pneu... Le strict minimum. C'est une mini-révolution. Il y a des mecs plus malins que moi qui vont faire des films à 15 000 dollars qui auront la gueule d'un film à 15 millions, et qui vont se faire des burnes en or ! Nous, on est en dessous d'un million, mais il y avait quand même quelques trucs à payer : les lieux, les autorisations, le staff, la cantine dans le désert...

***Le motel de* Rubber *ressemble à celui de* The Devil's Rejects...**

C'est le même. C'est un décor qui a été construit pour un film de Dennis Hopper, dans les 70's. Ce truc est resté, quelqu'un l'a racheté et le loue pour des tournages.



« J'AI TOUT FAIT TOU RUSHES LE SOIR, JE ME DISAIS QUE JE LES CUL QUI ONT BESOIN DE 200 CAMIONS DE

Les références à* Hitcher *sont-elles conscientes ?

Non. Je pensais souvent à ***Duel***, en revanche. L'objet menaçant, sans raison... Par des effets de montage, Spielberg arrive à créer une tension folle, alors que c'est juste un camion dans le rétroviseur ! On me parle fréquemment de **Christine**, mais c'est un film réellement fantastique : le fait qu'elle se reconstruise, la radio qui se met en route toute seule... Dans ***Duel***, tu es dans la réalité, mais un élément du quotidien devient menaçant juste parce qu'il est un peu sale, et que tu ne vois pas le chauffeur... Transformer un pneu en menace, ce n'est pas si facile que ça, au niveau de la mise en scène. Il n'a jamais été question pour moi qu'il roule vite, ça a







Sur cette double page : Dans le désert, la folie contamine aussi bien le film que ceux qui le regardent...

T SEUL AVEC UN APPAREIL PHOTO, ET EN REGARDANT LES ENCULAIS TOUS, LES GUILLAUME CANET, TOUS CES TROUS DU MATOS POUR FAIRE UNE IMAGE ! »

toujours été un truc lent, menaçant. Le pneu était télécommandé dans 20 % des plans, il pouvait rouler, s'arrêter, repartir. Le reste, c'est un peu du spectacle de marionnettes.

Vous parliez du cinéma français tout à l'heure...

Il m'arrive de regarder des films français, quand ça parle de l'être humain, parce que j'en suis un et que ça me touche. Mais pour les qualités cinématographiques, non. Il ne se passe rien... Je trouve que c'est un tas de feignants. Je ne veux pas être celui qui fait des doigts devant la caméra, mais je pense qu'il y a plein de mecs qui ont de bonnes intentions et qui se retrouvent broyés, à faire une merde, parce qu'ils ont dépensé trop d'argent et que finalement, ils ne contrôlent plus le truc. Surtout, je ne sens pas de « jeune » cinéma. Je me fous de la gueule de Canet, je n'ai rien contre lui, mais c'est déjà un cinéma de soixantenaire... C'est un mec jeune, qui a mon âge, et qui fait vraiment des longs-métrages de vieux. **JCVD**, ça m'a ennuyé, mais c'est bien tenté. Mais personne ne se dit : *« Je ne suis pas obligé de faire comme tous les films que j'ai vus, je peux faire autrement... »*. Il existe des codes, ce n'est pas pour ça qu'on ne peut pas changer les règles. Tu parlais d'Aja, je suis admiratif, il a atteint son fantasme, mais il ne fait rien d'autre que de s'inscrire dans un genre très demandé, en refaisant les longs-métrages qu'il a vus quand il était gamin, en mieux ou avec plus de pognon. Mais finalement, c'est aussi du cinéma de vieux : il n'y a plus de tentatives. Ce sont des choses que l'ont répète. On en a tellement vu qu'on sait comment se construit un film d'horreur.



Il y a certainement une différence entre un artisan et un artiste : d'un côté quelqu'un qui fait très bien son travail comme Aja, un grand technicien, et puis un autre mec qui aurait envie de faire avancer les choses.

Je n'ai même pas envie de faire avancer les choses, je trouve juste inquiétant le fait que le cinéma ne soit plus un terrain d'expérimentation artistique. C'est un reflet de l'époque qui m'angoisse profondément. Quand tu vois que des mecs font semblant d'être « indé » avec **Little Miss Sunshine** ou **Juno**... Ce sont de faux trucs, calculés, qui font faussement indé pour plaire à une tranche de la population. Les bobos se régalent parce que c'est mignon, un peu sensible... Mais c'est un produit, les mecs se font sodomiser. C'est conçu pour te plaire. Il n'y a pas si longtemps que ça, le cinéma était encore un domaine d'expériences, où tout était tolérable... **Rubber** n'est pas si fou que ça, c'est simple, lisible, il n'y a pas de flashs-back dans tous les sens, ni de trucs de montage complètement fous... Et pourtant, ça a l'air fou de faire ça, toi-même tu m'as demandé qui l'avait financé ! C'est juste un film, tout est possible. Bon, c'est important aussi qu'il y ait des produits, les gens ont besoin de nouveautés balisées, et moi aussi. Mais je trouve ça con qu'il ne reste pas quelques petites cases libres dans lesquelles tu peux t'exprimer sans passer pour un barjot. Sans filmer des viols d'enfants non plus : moi je ne veux pas déranger les gens, je veux leur faire plaisir, mais...

En ouvrant d'autres portes, quoi...

Voilà... C'est comme dans la musique, où tous les tubes de pop ne sont que des décalcos de la structure d'une chanson de Michael Jackson, parce qu'on a prouvé que ça pouvait marcher. On en a besoin aussi, mais on vit sur des schémas qui ont quarante ans. Le cinéma, ça peut aussi être quelque chose dont tu ne sais pas quoi penser. Si on le dit chaque seconde ce que tu dois ressentir, c'est terrorisant. Mais en même temps, moi je m'en fous, je m'amuse...

Propos recueillis par Nurik SALLÉ

3 051000 279450

Mensuel ☎ : 01 53 44 75 75
T.M. : 45 903 L.M. : 185 000
NOVEMBRE 2010

CAHIERS CINEMA

Rubber de Quentin Dupieux

Roue libre

par JEAN-SÉBASTIEN CHAUVIN

Non *film*, *Steak*, et maintenant *Rubber*. Les trois films de Quentin Dupieux (et aussi les clips qu'il a réalisés) dessinent un univers déroutant, qui ne ressemble à rien de ce que le cinéma national a pu inventer : une façon de quitter le territoire et la langue française (le Canada et une novlangue burlesque dans *Steak*, le désert californien et l'anglais dans *Rubber*), qui vient probablement de son expérience de musicien (sous le nom de Mr Oizo, Dupieux est connu pour sa musique électro-déglinguée), plus prompt à se détacher des questions territoriales. *Rubber*, comme ses deux autres films, est un objet extra-terrestre, franc-tireur, en porte-à-faux avec un cinéma d'auteur souvent tenté de s'inscrire dans un ensemble aux contours bien définis.

Dans le prologue du film, une voiture arrive vers nous au ralenti, dézingue telles des quilles des chaises placées sur son passage, s'immobilise, un policier sort du coffre un verre d'eau à la main et, s'adressant à nous, liste une série de questions absurdes (du genre : « *Pourquoi E.T. est-il marron ?* ») auxquelles, invariablement, il répond : « *No reason.* » Au cinéma, comme dans la vie, certaines choses n'ont aucun sens. Cette séquence d'ouverture, d'une étrange drôlerie, ne déroge pas à la règle, et il faut un certain culot, aujourd'hui, en France, où la fabrication des films est saturée d'exigences de justifications (psychologiques, réalistes, sociales, etc.), pour oser s'aventurer sur le terrain de la pure croyance poétique comme le fait *Rubber*. Ce petit préambule pose d'emblée le mode opératoire du film : ce que vous allez voir, une heure trente durant, n'y cherchez absolument aucune nécessité extérieure, seule importe sa propre logique interne, c'est-à-dire la seule et unique volonté du créateur. Cette liberté frondeuse, n'hésitant pas à rudoyer les habitudes du spectateur, c'est aussi celle du personnage éponyme : un morceau de caoutchouc, un pneu à la matière noirâtre assez ingrate, personnage abstrait réduit à sa plus simple expression – sans bouche ni yeux, circulaire, muet, impénétrable.

L'échappée meurtrière du pneu (il est de mauvaise humeur et fait exploser tout ce qui bouge), Dupieux la filme dans sa dimension strictement pulsionnelle, archaïque. Loin d'apparaître comme le fruit de savants dosages chimiques ou comme un symbole de civilisation (la roue), ce personnage inquiétant tient plutôt de la créature préjurassique, un reptile venu du fond des âges. Cette animalité originelle, ce caractère absolument brut constitue sans doute le plus beau tour de force du film, qui donne à cette abstraction une matérialité, un poids qui renvoie à la queue de saurien dont parle Jung, et dont l'Homme ne saurait tout à fait se débarrasser. Il faut voir Rubber (Robert en français) naître dans la poussière, tourner sur lui-même en grattant le sol, pour comprendre immédiatement que Dupieux est un cinéaste et non un petit faiseur aux idées farfelues comme certains pourfendeurs de *Steak* le laissaient entendre. Comment on filme un personnage, sa manière d'évoluer, de se mouvoir dans l'espace, c'est une interrogation fondamentale. Dupieux filme « Robert » avec une attention portée aux moindres détails, témoigne d'un attachement presque sentimental à sa créature qu'il s'amuse à baigner dans la lumière caressante du crépuscule ou dans celle écrasante du matin, comme on le ferait avec un acteur ou une actrice dont on voudrait saisir les effets de lumière sur la peau. Loin de faire du surplace, et ainsi courir le risque d'épuiser une bonne idée de départ, Quentin Dupieux fait suivre à Robert une trajectoire qui l'amène à vivre des expériences, à éprouver son être dans le monde.

Les plus beaux passages de *Rubber* sont peut-être ceux où le personnage apprend à rouler, tombe, se remet d'aplomb, vacille un peu avant de trouver le bon équilibre. Il y a là quelque chose qui rappelle tout à la fois les premiers pas d'un enfant et ce moment tendu où il apprend à faire du vélo sans l'aide des petites roues arrière. La découverte de ses propres capacités, sa résistance à l'autre, le surgissement d'une psychologie de caoutchouc (magnifique scène où Robert, face à un miroir, sent remonter les souvenirs de sa vie antérieure, quand il était accroché à un essieu), jusqu'à la mue finale (un peu trop gaguesque sans doute) : tout renvoie le personnage à un chemin de vie, faisant de lui un organisme vivant inscrit dans une sorte de cosmogonie étrange et décalée. Le fantastique devient l'outil d'un questionnement existentiel. Ce personnage est loin de tout anthropomorphisme plastique, c'est une forme pure dont seuls les contours des crampons et le tremblement sifflant qui précède chaque fureur meurtrière signent la personnalité. Et pourtant ses expériences ne nous sont en rien étrangères. Quelquefois un anthropomorphisme paradoxal surgit, comme lorsque le pneu, interpellé, se retourne. Quoi de plus absurde qu'une forme circulaire, sans devant ni derrière, qui pivote lentement pour regarder son ennemi droit dans les yeux ? C'est pourtant ces touches disséminées çà et là qui, au détriment de toute logique, donnent au personnage une sorte d'humanité



mal dégrossie. Ainsi Robert est-il, dans le même temps, un miroir tendu au spectateur et une altérité rétive à toute communication. C'est peut-être la limite de *Rubber*, cette façon de ne jamais vouloir se départir d'un quant-à-soi un peu autiste, de postuler une sorte de résistance absolue à ce et ceux qui pourraient traverser ou modifier son personnage et ainsi amener une sorte de dialectique au cœur du récit.

Car il y a deux films ici, celui qu'on vient d'évoquer, et un autre, qui concerne des êtres humains. Des spectateurs armés de jumelles regardent en effet un film dont Robert est le héros, et des acteurs, dont certains ignorent qu'ils jouent pour d'autres (des policiers, une jeune femme, un adolescent) sont chargés de faire avancer l'intrigue et la chasse au pneu tueur. Autant Robert est mû par une logique pulsionnelle, dépourvue de toute raison et de toute morale, autant les humains qui peuplent *Rubber* agissent en dépit de toute cohérence. Leurs comportements sont loufoques, leurs décisions incompréhensibles et ils sont pris dans les rets d'une réalité dont les frontières sont poreuses, ce qui donne lieu à un moment de vacillement assez magistral où la fiction et le réel sont d'un coup pris dans la même trame spatio-temporelle (un peu comme dans *Non film*, d'ailleurs). Ce curieux clivage, qui oppose brutalité pulsionnelle et bêtise raisonnante, prend même le risque d'une certaine antipathie. *Rubber* n'est pas un objet aimable, ne cherche jamais à séduire le spectateur. La frontière du drôle et du pas drôle, du gag et de l'horreur y est si ténue que le malaise n'est jamais très loin. Dupieux rejoint en cela la seule référence qu'il revendique, Buñuel, avec qui il partage une certaine méchanceté, voir une sorte de misanthropie amusée (même si Buñuel est bien plus facétieux). Ainsi deux humanités s'opposent, l'une d'avant la civilisation (Robert), l'autre qui semble être la version un peu dégénérée, absurde de notre civilisation. Une sorte de post-humanité dont le désert californien serait le lieu idoine, morceau de monde postapocalyptique perdu au milieu du néant. Entre les deux, un chaînon manquant, dont l'absence contribue à la logique poétique du film (le fracas de deux univers) mais constitue aussi un horizon borné (le refus de toute dialectique, de fusion entre ces deux lignes narratives).

Cette volonté de petit garçon qui consiste à tout détruire sur son passage, à dénier une certaine forme de bon goût – ce qui n'empêche pas le film, tourné avec un appareil photo à fonction vidéo, d'être plastiquement splendide – n'en a pas moins quelque chose de roboratif, un peu punk. Grâce notamment aux comédiens, extraordinaires, Stephen Spinella en tête (le policier théoricien du *« No reason »*), dont la croyance indéfectible en l'univers inventé par Dupieux éloigne d'emblée le film de tout second degré. On sent bien d'ailleurs que le cinéaste a choisi ses comédiens de façon minutieuse, chacun arrivant à l'écran avec son propre monde, cultivant également son quant-à-soi, sa poésie particulière, loin de tout effet de groupe. Le film semble ainsi détaché de toute généalogie. Si *Rubber* joue avec un imaginaire plus américain que français (ne serait-ce que parce que ses images évoquent le film de genre hollywoodien), ses errements volontaires, sa manière enfantine d'avancer font qu'il n'appartient ni à l'un ni à l'autre. Il serait davantage une sorte de film apatride, dont le territoire n'est pourtant pas celui de l'imaginaire pur, détaché de la matière. Quelque chose dans la trame de *Rubber* est en effet très réel, presque bazinien dans cette façon de saisir la lumière, de ramener sans cesse ses personnages au principe de réalité (les obstacles que Robert doit concrètement surmonter) ou de n'utiliser que des trucages mécaniques. C'est en définitive l'une de ses ultimes beautés.

RUBBER

France, 2010

Réalisation, scénario, image, montage : Quentin Dupieux

Production : Grégory Bernard

Distribution : UFO Distribution

Musique : Quentin Dupieux, Gaspard Augé

Interprétation : Stephen Spinella, Roxane Mesquida, Jack Plotnick

Durée : 1 h 25

Sortie : 10 novembre

NO REASON

par Quentin Dupieux



1) Les amis

Cette photo s'appelle « Stéphane Collaro ». Probablement à cause de l'humour qu'elle contient. Elle prouve que je suis un jeune photographe amusant et prometteur.
Elle n'est pas encore à vendre.

L'homme à la perche s'appelle Barzolff-814, un ami de longue date qui a numériquement et gracieusement amélioré les explosions de têtes dans RUBBER. Sans son aide, j'aurais probablement été en prison, tant les explosions filmées étaient honteuses.

Au sol, à ses pieds, c'est Gregory Bernard, ami également et producteur du film. Sans lui, RUBBER n'aurait jamais existé.
Au moment de la photo, il ne se doute pas encore que RUBBER va lui permettre d'améliorer considérablement son train de vie.

Le corps flottant s'appelle Kevin, un danseur hip hop que je n'ai jamais vu danser mais qui m'a beaucoup aidé durant le tournage, la postproduction et encore aujourd'hui.

La quatrième personne, c'est Jena, une vieille copine un peu folle (déguisée en garçon pour la photo). C'est elle qui m'a inspiré le personnage du corbeau dans RUBBER.

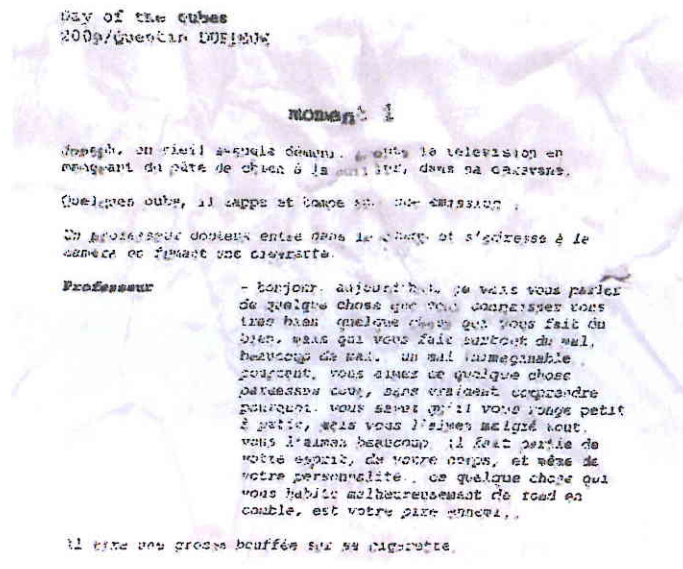
2) Pour en finir avec cette question odieuse qu'on me pose sans cesse :

Pourquoi un pneu?

J'avais écrit quelques pages qui racontaient l'invasion d'une armée de cubes extraterrestres sur Terre. Les cubes, par leur simple présence, finissaient par rendre les gens complètement fous.
Le script s'appelait DAY OFTHE CUBES.

Je me suis rendu compte assez vite que ce même Barzolff814 cité page 18 de ce numéro des *Cahiers du cinéma* avait réalisé, quelques années auparavant, un clip contenant exactement le même principe.
Pour éviter la redite, j'ai eu la bonne idée de remplacer l'armée de cubes par un pneu seul.
RUBBER était né.

Le script de DAY OF THE CUBES commençait, comme RUBBER, par un monologue face caméra (*cf. document 1*).



Day of the Cubes
2009/Quentin DUPIEUX

MONOLOGUE 1

Joseph, un vieil acadie démun... [illegible] la television en mangeant du pâte de chien à la [illegible], dans sa caravane.

Quelques cubes, il zappe et tombe sur une émission.

Un professeur douteux entre dans le champ et s'adresse à la caméra en fumant une cigarette.

Professeur - bonjour. aujourd'hui, je vais vous parler de quelque chose que vous comprenez vous très bien. quelque chose qui vous fait du bien, mais qui vous fait surtout du mal, beaucoup de mal. un mal innommable, puissant. vous aimez ce quelque chose parcequ'on vous a jamais vraiment comprendre pourquoi. vous savez qu'il vous tuera petit à petit, mais vous l'aimez malgré tout. vous l'aimez beaucoup. il fait partie de votre esprit, de votre corps, et même de votre personnalité. ce quelque chose qui vous habite malheureusement de tout en comble, est votre pire ennemi.

Il tire une grosse bouffée sur sa cigarette.

Document 1

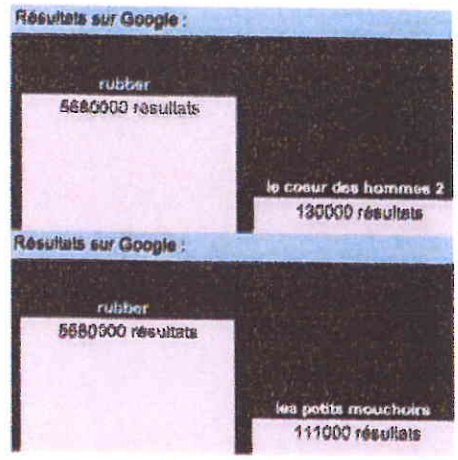


fig. 1

fig. 2

3) PREUVES :

Comme le montrent ces deux documents (*fig. 1, fig. 2*) non truqués (Google Fight, le 18-10-2010), le cinéma français se porte plutôt très bien. Je suis aujourd'hui ravi d'avoir choisi ce secteur et d'appartenir à la très enviable colonne de gauche.



4) 12 JUILLET 2009, date importante.

Gregory Bernard, le producteur de RUBBER, a fière allure sur ce pneu usé récupéré dans un garage. Il semble déjà me faire confiance alors que je viens tout juste de déballer mon Canon 5D et que je peine encore à mettre en marche le mode vidéo.

Les premiers essais filmés ce jour-là sont plus que concluants et nous prouvent la puissance de l'outil.
C'est en visionnant ces quelques plans reportés sur 35 mm que le scénario de RUBBER est instantanément devenu un vrai projet excitant, malgré l'obscénité qui se dégage de cette photo.



5) SFX.

Pour la scène des cadavres dans la ville, vers la fin du film.

Ce mannequin n'était pas suffisamment réaliste à mon goût et j'ai décidé de ne pas le filmer.
Aujourd'hui, avec le recul, je m'en mords les doigts.

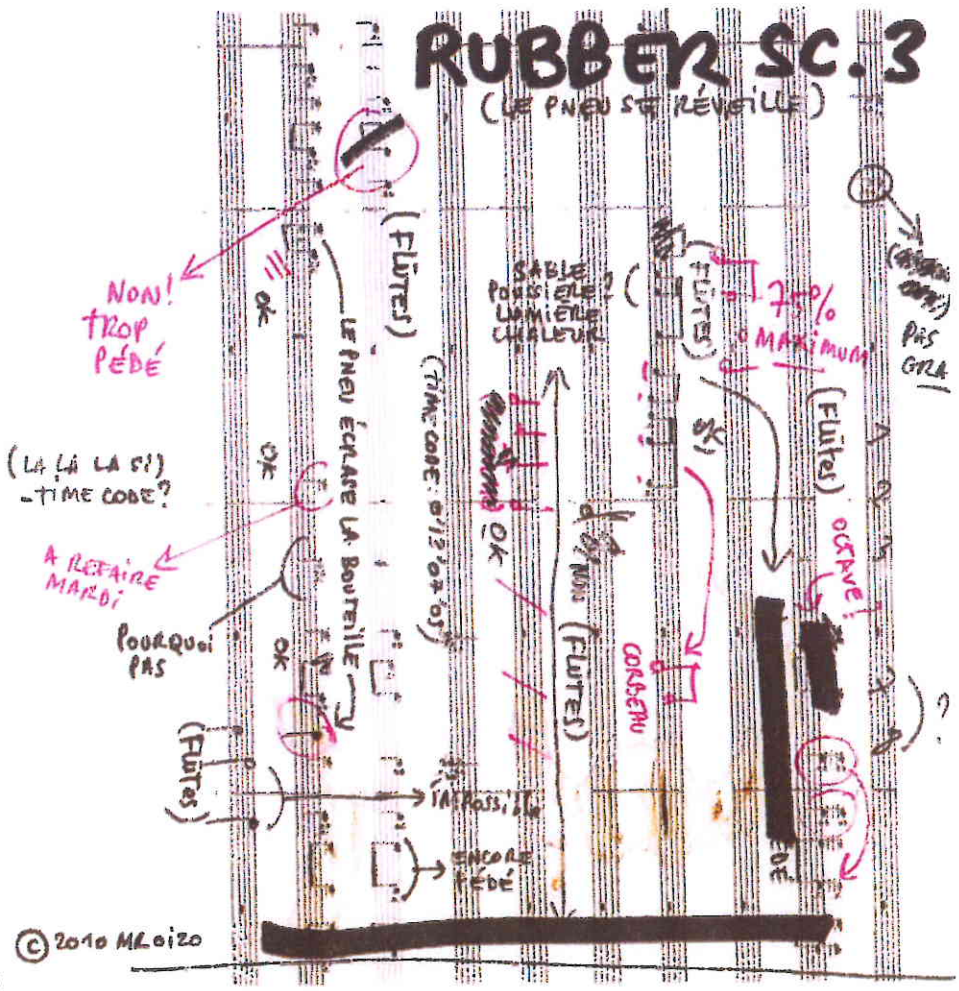


Document 2a

6) mUsique avec un grand U.

Peu le savent, mais je suis également un musicien de renom (le fameux Mr Oizo). Malgré les technologies modernes, je continue d'écrire la musique à la main, je trouve cela relaxant.

Pour la bande originale de RUBBER, j'ai travaillé en collaboration avec Gaspard Augé (*cf. document 2a*), un ami également célèbre.
En noir, mon travail.
En rose, les annotations de Gaspard (*cf. document 2b*).



Document 2b

7) Museau.

La seule chose qui compte réellement pour un artiste, c'est d'aimer une femme et surtout de l'écouter.

Sans Joan, j'aurai probablement continué de vouloir adapter *Placid et Muzo* au cinéma. J'aurais peut-être même accepté de réaliser TAXI 3D pour quelques milliers d'euros, ou pire encore, j'aurais pu simplement tout arrêter. Bref, sans elle je ne serais pas grand-chose.

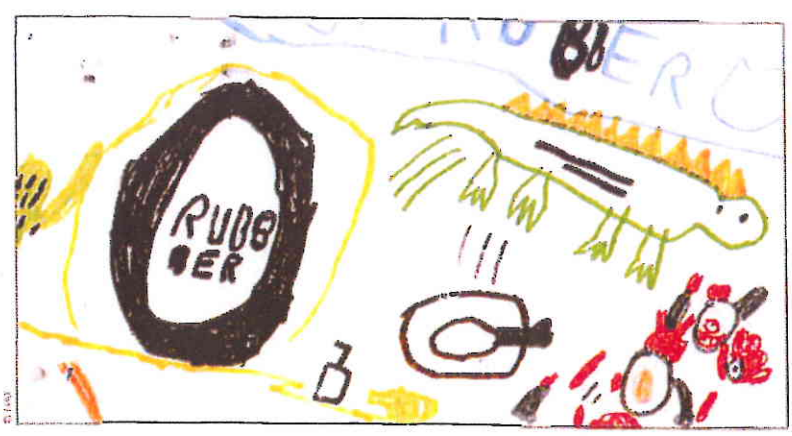
J'aime bien aussi l'effet années 70 obtenu sur cette photo grâce à un vieux filtre de la marque Cokin.





8) Introspection et fin.

Donner un mental à ce pneu en quelques plans était un vrai challenge de mise en scène. Je suis très fier d'y être parvenu sans trop d'efforts, sachant que je suis pour le moment totalement incapable de faire la même chose avec un personnage humain.
La clé : le travail fourni en amont sur le storyboard (*cf. document 3*).



Document 3

Bonne journée à tous,
Cordialement,
Quentin Dupieux.

3 041013 078201

Mensuel
T.M. : 91 704
☎ : 01 75 10 00
L.M. : 298 038
NOVEMBRE 2010

STUDIO Ciné Live

FOCUS *PHOTOS COMMENTÉES*

RUBBER
LA ROUE DE LA FORTUNE

Le papa de Flat Eric avait déjà marqué les esprits avec *Steak*, où Eric et Ramzy s'essayaient à la chirurgie esthétique. Avec ***Rubber***, il donne vie à un pneu serial killer qui dégomme ses proies par la pensée. Une petite folie drôle et absurde, tournée avec un appareil photo (!), présentée à Cannes cette année et dont Quentin Dupieux nous commente les images.

Par Emmanuel Cirodde



« C'est une scène de monologue au début du film, où ce policier annonce qu'il n'y a aucune raison expliquant le réveil du pneu. Je me suis dit que c'était trop ringard de raconter pourquoi ce pneu était vivant. L'acteur qui joue cette scène était brillantissime. Avec son uniforme beige, c'est un cliché, on l'a déjà vu mille fois, c'est presque ton copain. Mais quand on veut emmener les gens dans des trucs absurdes de A à Z, il faut des petits repères de temps en temps, auxquels se raccrocher. » ■



« J'ai eu accès à des mecs géniaux pour les rôles masculins, mais les castings féminins américains étaient un peu catastrophiques. J'ai alors rencontré Roxane Mesquida et je me suis reconnu dans son approche du rôle. Elle m'a dit : "Je ne vais pas te demander si mon personnage a un passé, si elle est contente ou quoi, je vais juste incarner ce que tu me demandes de faire." Et pour ce rôle-là, c'était parfait. » ■

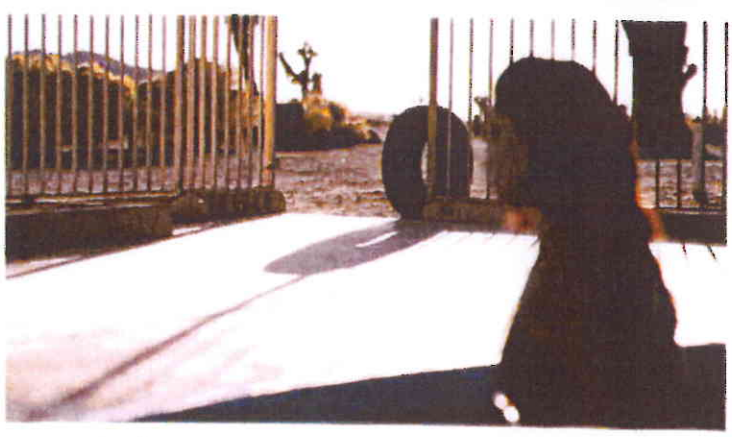


« Ce rush donne l'impression d'une image qui aurait été faite par Pixar : un ciel sublime, pas d'être humain à l'image, une forme finalement assez simple à reproduire en 3D… Le premier prototype de pneu ne fonctionnait pas. Heureusement, une sorte d'ingénieur fou du cinéma a pu construire un prototype efficace, qui contenait un petit skateboard télécommandé pouvant se déplacer à l'intérieur pour le faire tourner. Ça restait approximatif, mais si j'avais eu le truc parfait qui faisait tout ce que je voulais, j'aurais moins été obligé d'être créatif dans la mise en scène. » ■



Quentin Dupieux sur le tournage de *Rubber*

« C'est chiant de dirige un pneu. Tu es obligé de tout faire pour lui. Il y a très peu de surprises, très peu de séquences où il fait un truc inattendu qui s'est révélé être crucial. Généralement, il tombe.
J'ai pensé plein de fois à Fla Éric, c'était la même chose. Ses yeux ne bougent pas, il ne parle pas, c'était difficile de lui faire exprime quelque chose. C'est la même façon de mettre en scène, des petites actions mises bout à bout.
Le pneu a vachement bénéficié de mon expérience avec cette marionnette. » ■



« À ce moment du film, le pneu est devenu un personnage, alors qu'il n'y a rien. Il est juste posé contre une barrière, mais c'est le spectateur qui fait le film. On a avalé la pilule, c'est devenu une évidence qu'il est vivant et qu'il est en train de regarder la fille. C'était en fin de journée, il me restait douze minutes pour tourner. Ce motel est un décor situé dans le désert, qui a été construit en 1990 pour un film avec Denis Hopper, *Eye of the Storm*. Il est, depuis, surveillé par un gardien qui le loue pour d'autres films. » ■



« Je ne suis pas fan de cette image, prise en dehors du contexte du film. On est trop dans le cliché délavé et je ne suis pas allé là-bas pour ramener ce genre de chose. Le côté petit Français qui va se faire son rêve américain avec une esthétique des séries des années 80… Mes premières pulsions visuelles étaient celles d'un pneu roulant lentement et qui ne fait rien d'autre que "regarder" autour de lui.
Et pour détruire, il ne fonce pas sur les trucs, il vibre, se crispe et arrive à faire exploser un truc par la pensée.
C'est justement ça qui lui donne une conscience. » ■

« Au cinéma, tout est généralement fait pour que le spectateur fournisse le moins d'effort possible. Dans *Rubber*, les spectateurs sont représentés dans le film et je trouvais intéressant de faire un film où même visuellement, il faut faire un effort pour voir ce qu'il se passe. J'aurais adoré filer des jumelles aux spectateurs des avant-premières et projeter le film en tout petit. Le côté un peu théorique de *Rubber* risque d'agacer des gens, mais tout ça n'est fait que pour se marrer. Ça doit rester très léger.» ■

« Les spectateurs qui se battent pour grignoter l'os qu'on leur a donné à ronger. . Ils auraient pu se partager le poulet calmement, mais à ce moment, j'ai senti qu'une rupture de rythme était nécessaire. J'ai fait ce film sérieusement, mais sans me prendre au sérieux. Un peu comme un animal. Mais je me suis vite rendu compte qu'un seul niveau de réalité ne suffirait pas. L'exercice se serait alors résumé à faire *Les dents de la mer* en remplaçant le requin par un pneu.» ■





«J'aurais adoré filer des jumelles aux spectateurs et projeter le film en tout petit»



« L'appareil photo est posé sur mon genou parce qu'on n'avait pas le temps de faire autrement : on n'avait plus que quelques instants de lumière et on n'avait plus de cartouches pour le feu artificiel. Le terrain était super accidenté et le pneu n'arrêtait pas de tomber. Je l'ai cadré instinctivement, sans vraiment regarder dans le viseur, c'était un moment de panique complète.» ■

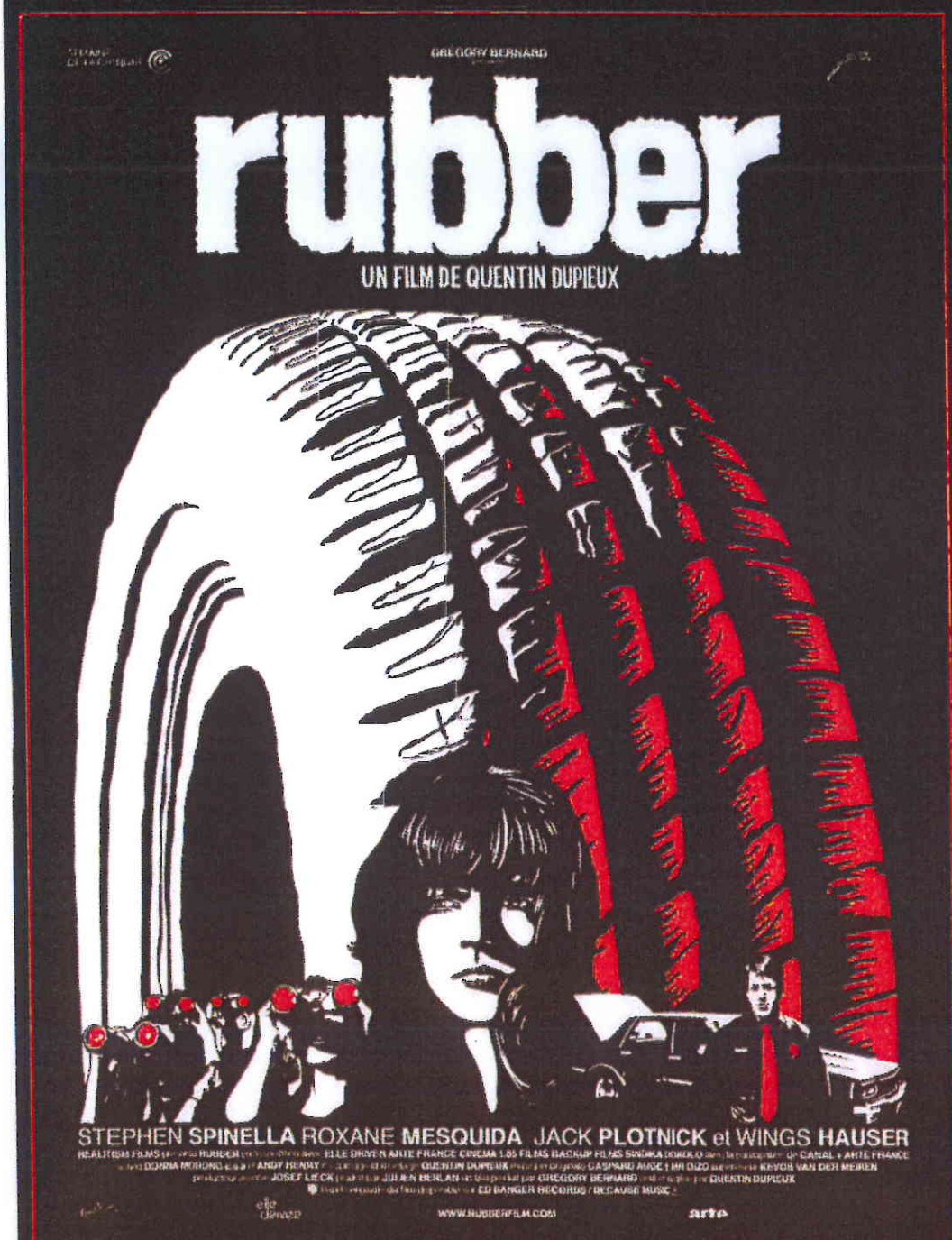
Rubber • De Quentin Dupieux • Avec Roxane Mesquida, Stephen Spinella, Jack Plotnick... • Sortie : 10 novembre

3 041013 078492

Mensuel
T.M. : 91 704
☎ : 01 75 10 00
L.M. : 298 038
NOVEMBRE 2010

STUDIO Ciné Live

300 places à gagner



Envoyez avant
le 10 novembre2010,
sur carte postale,
vos nom, prénom, et adresse
accompagnés du coupon
ci- dessous à Studio Ciné Live,
23 rue de Châteaudun,
75308 Paris Cedex 09.
Vous recevrez peut- être l'une
des 150 invitations
pour deux personnes pour le film
RUBBER
de Quentin Dupieux
Ou participez sur studiocinelive.com.

SORTIE LE 10 NOVEMBRE 2010

Invitation Studio Ciné Live
RUBBER
Sortie le 10 novembre 20

Groupe Express Roularta organise pour sa publication Studio Ciné Live n°20, du 18/10/2010 à 00h01 au 10/11/2010 à 23 h 59, un jeu gratuit et sans obligation d'achat, ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine. Pour participer, il suffit soit d'envoyer vos nom, prénom, et adresse postale accompagnés du coupon, à Studio Ciné Live, 23 rue de Châteaudun, 75 308 Paris Cedex 09, soit de se connecter au site www.lexpress.fr/culture, sur la rubrique «Jeux concours» et de suivre les instructions afférentes audit jeu. Les 150 premiers participants recevront 2 places pour le film Rubber, de Quentin Dupieux, d'une valeur de 18 € TTC (soit 75 premiers tirés au sort via courrier postal le 12/11/2010 et 100 premiers inscrits via internet). Le règlement complet est déposé à la SCP Simonin – Le Marec – Guerrier, huissiers de justice, 54 rue Taitbout, 75009 Paris, et disponible sur simple demande écrite à Studio Ciné Live, jeu Rubber, 23 rue de Châteaudun, 75 308 Paris Cedex 09. Les frais de participation peuvent être remboursés sur justificatifs tels que détaillés dans le règlement général.

3 041013 078768

Mensuel
T.M. : 91 704
☎ : 01 75 10 00
L.M. : 298 038
NOVEMBRE 2010

STUDIO Ciné Live

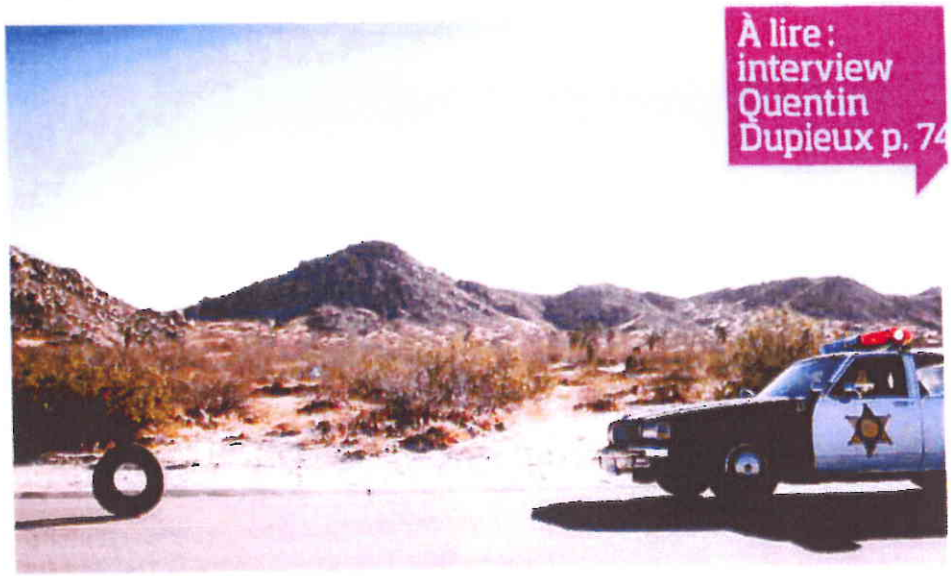
10 NOVEMBRE

Rubber ★★★★

Un pneu serial killer et lover pour un objet filmique jouissif.

Regardez l'étrange objet que voilà ! Pensez donc, un pneu vivant, serial killer – et lover – qui réduit ses proies (lapin, corbeau, policiers…) en bouillie par la seule force de son frétillement. Le gore, ça éclabousse toujours un peu. Dupieux assume et explose des crânes comme dans un bon vieux Romero. Regardez le déroutant objet que voilà ! Les spectateurs sont bien là, en chair et en os, parqués dans le cadre, tels des avatars de nous-même scrutant avec gourmandise cette belle société du spectacle. En trois longs métrages *(Nonfilm, Steak)*, Quentin Dupieux s'est imposé comme l'unique cinéaste situationniste de France et de Navarre, et ce bien que son obscur objet de désir ait été tourné dans les grands espaces américains, avec un simple (!) appareil photo. *Rubber* est peut-être son film le plus théorique, opérant – nous l'avons dit – une mise en abîme directe du spectaculaire, tout en développant à travers les exploits de cet être en caoutchouc, la science du no reason. Une science qui élève l'absurde au rang des beaux-arts et permet, en début et en fin de parcours, une tirade jouissive. Ce joyeux bordel est dangereusement rythmé aux sons électroniques et atmosphériques de Mr Oizo, alias Dupieux himself, et Gaspar Augé, la moitié de Justice. Courez voir l'objet intelligent que voilà ! Jouissif. ■ T.B.

À lire : interview Quentin Dupieux p. 74



Un objet étrange, déroutant et intelligent…

De Quentin Dupieux • Avec Robert le pneu, Roxanne Mesquida. • 1 h 24

3 341002 213768

Mensuel
T.M. : 35 500

☎ : 01 40 29 83 30
L.M. : 68 000

NOVEMBRE DECEMBRE 2010

chronic'art

Cinéma



QUENTIN DUPIEUX

EN ROUE LIBRE

AVEC *RUBBER*, QUENTIN DUPIEUX TAILLE LA ROUTE CALIFORNIENNE SUR LES TRACES D'UN PNEU PSYCHOPATHE. EN MÊME TEMPS QU'UN PITCH AHURISSANT, C'EST UNE CERTAINE IDÉE DE L'AMÉRIQUE QUI SE JOUE ICI. UNE AMÉRIQUE QUE DUPIEUX, DANS LA LIGNÉE DU *NON FILM* ET DE *STEAK*, N'EN FINIT PAS DE RÉSUMER À CE QU'ELLE EST VRAIMENT : UNE IMAGE.

Par Sébastien Bénédict

On le sentait dans *Steak*, c'est évident dans *Rubber* : le cinéma de Quentin Dupieux est tout entier tourné vers l'Amérique. Rien à voir pourtant avec le syndrome, très répandu chez nous, du *wannabe filmmaker* - et c'est peu dire que ce cinéma, dont l'irruption est précieuse, tranche avec le reste de la production hexagonale. Le rapport de Dupieux à l'Amérique

RUBBER SEMBLE CHERCHER UNE VÉRITÉ DE L'AMÉRIQUE SELON DIVERSES FOCALES, PARMI LES SIGNES QU'ELLE OFFRE À L'IMAGINAIRE COLLECTIF

est plus singulier. D'ailleurs, il n'a que faire de ses paysages. Dans *Steak*, il délocalise un campus américain au Canada (et ça se voit). Dans le *Non Film*, la plage où s'évadent dans le jeu des acteurs livrés à eux-mêmes, n'est qu'entrevue : le centre de gravité des images reste le seul corps des acteurs, saisis en gros plans tremblés. Dans *Rubber* aujourd'hui, le désert californien est vu à hauteur d'un pneu, lui aussi le plus souvent tronqué par des gros plans, dans l'idée que le film se regarde avec des jumelles. C'est comme si Dupieux avait violemment zoomé une image d'Epinal : le paysage américain, mythologique, est ici rendu au réel par la promiscuité du regard et des matières filmées (de la poussière et du sable). Entre le très près (gros plan) et le très loin (des spectateurs sont intégrés au film, ce sont eux qui regardent, à travers des jumelles distance induite par les jumelles, distanciation impliquée par le dispositif), *Rubber* varie les approches, semble chercher une vérité de l'Amérique selon diverses focales, parmi les signes qu'elle offre à l'imaginaire collectif. Route, motels, désert, voitures, sheriff, femme fatale en fuite, sont autant de figures figées, que Dupieux réinvestit pour ce qu'elles sont : des images fondatrices.

Juste une image

Steak lui aussi se conformait à l'imaginaire américain par des images que l'Amérique avait déjà fabriquées, des images que l'on peut trouver dans tous les films de campus : terrains de sports où des bandes s'affrontent, grosses voitures, blousons de football. Des images non seulement figées mais également passées (on pense entre autres à *Happy Days*), que Dupieux réactive en les confronta à un mode d'incarnation (Eric et Ramzy) qui

produit sans cesse du décalage. Pour autant, même rendue à ses archétypes, même bousculée par les deux acteurs, l'Amérique est à demeure dans *Steak* - le goût du *freak* est très américain. Cette Amérique déterritorialisée, rendue à ses images, est peut-être la seule qu'il soit possible de représenter. Parce que c'est le seul pays dont l'histoire se confond avec celle de son cinéma, la seule nation qui s'est nourrie à ce point de ses propres images, au point que sa réalité a fini par faire corps avec elles, dans un présent perpétuel. L'Amérique, c'est aussi Steve Jobs et la possibilité d'emporter ses images avec soi, c'est encore Mark Zuckerberg ou l'avènement de nos propres mises en scène, du présent comme seul espace-temps possible, inlassablement commenté (et *The Social Network* sorti le mois dernier, dit ça très bien). L'Amérique, c'est désormais du direct après avoir été de l'histoire, le changement de nature d'un récit qui devient proliférant, momentané, en lieu et place des grands récits qui fondaient les mythes autrefois. Soit : du commentaire, un redoublement permanent. Le réel et sa représentation se confondent, s'influencent, se regardent : *Rubber* ne dit rien d'autre. Contrairement à l'Europe, fondée par des textes et donc plus sceptique, qui a choisi de mettre l'image en crise à un moment donné pour accéder à cette rupture qu'implique toute modernité, l'Amérique s'est enfermée dans sa croyance absolue en l'image : une foi inébranlable, qui l'a conduite à ne jamais être moderne car toujours contemporaine. A ne jamais jouer vraiment le réel contre sa représentation, elle a fait du monde une image (comme elle), sans cesse interrogée, relancée, mouvante, mais jamais remise en cause fondamentalement, en tant qu'image.

Pneu d'artifice

Aujourd'hui, *Rubber* s'offre au spectateur comme une double fausse piste. La première serait celle d'une série Z, genre réputé rigolo mais souvent ennuyeux à mourir, ce qu'évidemment le film n'est pas. La seconde est dans le regard qu'un cinéaste français porte sur l'Amérique en allant vers un dispositif de distanciation : le film s'ouvre à ses spectateurs, dénonce son artifice en faisant intervenir les acteurs tandis qu'ils jouent leurs personnages, sans que jamais, pourtant, le tournage ne soit montré – ni perche ni caméra dans le champ. Et si Dupieux n'a pas recours à cette vieille ruse baroque du film dans le film, c'est qu'il sait bien que le moment est passé. *Rubber* ne sera donc pas non plus un film dont le dispositif serait de dénoncer le faux au profit du vrai. En ne montrant pas le tournage, Dupieux s'accorde à l'Amérique dans l'idée qu'il ne sort jamais de l'image, fût-elle montrée comme fabriquée. Il sait que son procédé de distanciation n'a plus vocation à dénoncer l'image : au contraire, tout, par elle, doit advenir. La mise en abyme d'un film en train de se faire sous nos yeux, c'était déjà le fait du *Non Film*, qui malmenait le dispositif propre aux films de tournage justement, où le réel est censé advenir entre les prises, à travers le jeu d'une frontière bien définie entre ce qui est joué et ce qui ne l'est pas. Pour autant, tout reste jeu puisque même le soi-disant « documentaire » sur le tournage appartient à la fiction. Dans le *Non Film*, on ne sort pas du tournage, même lorsque l'on croit être dans un moment de pause. Les personnages y sont des acteurs, et les acteurs en retour ne sont jamais autre chose que des personnages : ils n'ont plus pied dans le réel parce qu'il ont fini par faire du jeu, de la soumission au film, leur seul espace de réalité. Dupieux ne sort par conséquent jamais de l'artifice, et surtout ne feint jamais d'infuser du réel dans sa fiction. Le réel advient de lui-même, c'est le paradoxe de l'artefact ainsi dénoncé : dans l'acte de création en lui-même, dans le jeu en tant que jeu.

DANS *RUBBER*, CE N'EST PLUS LA CAMÉRA QUI DÉNONCE L'ARTIFICE MAIS LES SPECTATEURS QUI, INTÉGRÉS AU FILM, ORIENTENT SON DÉROULEMENT

Un film qui voudrait finir

Dans *Rubber*, ce n'est plus la caméra qui dénonce l'artifice mais les spectateurs qui, intégrés au film, orientent son déroulement. Et c'est là que le film dit également quelque chose de l'Amérique : désormais, ses récits seront des *work in progress* inévitables, passés au tamis du commentaire qui les accompagnera en continu. De quoi s'agit-il ? Au final, d'un film qui voudrait finir tellement son pitch est débile (un pneu naît à la vie, et découvre qu'il est capable de faire exploser des choses et des gens), mais ne le peut pas car il est soumis à la volonté de savoir de son dernier spectateur encore en vie (les autres, trop intrusifs, ont été empoisonnés par la production). Savoir quoi ? Très simplement ce qui va venir ensuite, comment, parti sur l'idée de faire vivre à l'écran un pneu tueur, le film va se débrouiller pour tenir une heure et demie. Les acteurs, désireux d'en finir, doivent pourtant continuer à faire semblant : Dupieux institue ainsi de la croyance (en somme, il faut que son pneu tienne la route), il faut faire croire, vaille que vaille, à cette histoire et cela par le truchement d'un regard qui lui-même dénonce l'ensemble de ce qu'il voit comme un jeu. C'est cela, la foi des Américains dans leurs images : le « faire semblant » importe peu. Le réel, c'est le jeu. Quentin Dupieux fait comme eux, c'est-à-dire comme si.

***Rubber*, de Quentin Dupieux**
En salle le 10.11.10

RUBBER, LA MUSIQUE

Et la musique dans cette affaire ? Moins singe que par le passé, Dupieux a convié Gaspard de Justice et fricoterait presque avec un certain classicisme 70's...

Le cas des réalisateurs / musiciens mettant en sons et musiques leurs propres films est rarissime (Hal Hartley, John Carpenter). Interrogé sur le sujet, Quentin Dupieux répondrait probablement qu'il n'est pas Mr. Oizo et que Mr. Oizo n'est pas lui. Il n'empêche qu'au-delà des affres hagiographiques de l'artiste multitâches, les tunnels et les passerelles entre les deux pratiques abondent chez lui : l'accommodement des restes, l'amour pour les effets de montage hirsutes et l'entertainment contraint... Le cas de la BO de *Rubber*, co-composé avec Gaspard Augé (of Justice fame) est plus complexe encore : Oizo y fait certes encore le singe sur quelques tracks boombastiques typiques (*TV Slut*, *Rubber*), mais se repose surtout sur le savoir-faire mélodique très « qualité française 70's » d'Augé. Même passé dans les gros compresseurs d'Ed Banger et interrompus au cutter, les thèmes mini-symphoniques et synthétiques de *Rubber* évoquent surtout Alain Goraguer et François de Roubaix et ça nous a tout l'air d'être un pari sur l'avenir. **Olivier Lamm**

Mr Oizo & Gaspard Augé
Rubber Soundtrack
(Ed Banger / Because)

3 041003 267899

Mensuel
T.M. : 120 000

☎ : 01 30 36 75 00
L.M. : 240 000

NOVEMBRE 2010

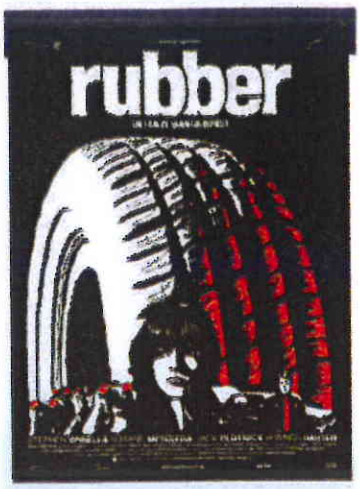
BRAZIL CROSSROADS

QUENTIN DUP
L'OIZO-PIRATE



EUX





Extra-terrestre autodidacte, Quentin Dupieux aime faire du cinéma, SON cinéma, ovniesque, toujours surprenant et déroutant au possible. *Rubber* sort en novembre et vous avez déjà une bonne raison d'aller le voir : *no reason*.

J'ai été surpris par les réactions enthousiastes des spectateurs face à *Rubber*. Penses-tu avoir trouvé ton public en tant que cinéaste ? Non, je suis vraiment loin du compte ! Il y a peut-être un début de carrière au cinéma, dans la mesure où *Steak* a été rejeté en bloc, puis il y a eu un petit effet après-coup, et, maintenant, on cite ce film comme une sorte de référence, et plus comme la pire merde honteuse !. . Mais *Rubber* reste un petit truc confidentiel. Lors des projos, dans les festivals, je dirais que ça se passe plutôt bien, car il y a peu de films aussi sympathiques. Une sympathie un peu légère…

Justement, *Rubber* est une rupture dans ton cinéma car c'est un film délibérément comique…
Effectivement, quand je faisais *Steak*, je n'avais aucune idée de mes intentions, même là, quand j'y repense, je ne sais pas si j'avais envie de faire rire, ou de faire chier… Avec *Rubber*, j'avais clairement envie de faire un truc sympa, distrayant… et lumineux. Il y avait une grosse attirance pour les images qui font du bien aux yeux. J'étais dans une disposition plus positive et, surtout, je n'avais rien à prouver, je l'ai fait pour moi ! Après, on peut décrypter chaque défaut du film : il a été tourné en quatorze jours, donc il est un peu trop long pour un film « court »…

***Rubber* a été tourné avec l'appareil photo Canon 5D. Pourquoi avoir choisi ce type de filmage en particulier ? Et vois-tu là l'avènement d'un nouveau cinéma ?**
C'est un retour aux sources, comme l'invention du cinéma, quand les mecs ont découvert les premières caméras, qu'ils avaient le sentiment de faire… des photos qui bougent ! Avec cet appareil, on fait des photos vivantes. C'est un outil numérique qui me permet de faire tout moi-même, on a nos rushes immédiatement sur ordinateur. C'est un outil rétrograde : on revient au basique du cinéma. Le problème des caméras numériques professionnelles c'est qu'elles sont conçues pour imiter le cinéma. On utilise les mêmes objectifs que le 35 mm, ce sont des caméras qui finalement sont devenues plus compliquées qu'une caméra 35 ! Dures à manipuler, chères à louer, très mal conçues, qui n'arrivent pas à produire une image de cinéma, qui ne font pas leur boulot. Alors que ce petit appareil tout public n'a pas été conçu pour imiter le cinéma : c'est un gadget…

Quand tu déclares « je me sens comme un homme préhistorique qui inventerait le cinéma », es-tu conscient que certaines personnes pourraient te prendre au sérieux ?
Il faut comprendre ce que ça veut dire réellement. C'est plutôt humble et naïf. Quand je me retrouve à genoux dans le désert, avec juste mon appareil photo et mes comédiens… j'ai l'impression d'être « aux débuts » ! Je ne savais pas comment faire de la musique, il a fallu que j'invente. Je trouvais ça chouette et excitant d'inventer, plutôt que d'apprendre ! Ce que j'ai appris en quinze ans, en fabriquant la musique moi-même, un mec aurait pu me l'apprendre en une heure, si j'avais bien voulu. Je trouve ça assez agréable. . d'oublier. Le cinéma est très vicieux. On est quand même globalement attiré par les formules qui fonctionnent. Un bon metteur en scène, c'est quelqu'un qui tire les ficelles, un métier, une science ! Je préfère les expressions libres, je refuse d'apprendre les règles du bon scénario, de la bonne mise en scène : je fais tout à l'instinct ! Les meilleures idées sont celles qui arrivent quand on ne les cherche pas… Les éclairs d'inspiration ne viennent pas quand tu es devant ta feuille blanche. Cela vient de l'inconscient. Dès que je suis conscient de ce que je fais, ce n'est pas terrible ! Quand je suis animé par l'inconscient, je fais des bonnes choses ! Je sais que si je m'asseyais avec deux auteurs, je pourrais davantage plaire aux gens… mais je suis totalement libre.

La liberté, est-ce essentiel pour toi ?
Le mot « liberté » est cliché. Je refuse de faire le métier de cinéaste car il y a trop de règles. Je suis autodidacte, je fabrique, petit à petit, mes propres règles. C'est très compliqué pour moi de faire un autre métier que le mien… qui n'en est pas un ! « Liberté » c'est aussi con que « artiste ». Aujourd'hui, un réalisateur doit être un bon chef de chantier, donner des indications, prendre des décisions et piloter les gens. C'est un métier qui demande de l'énergie et de l'intelligence, ça n'a rien à voir avec faire tout soi même et décider quand on veut… J'envisage la musique, le cinéma, et tout le reste… comme de l'art. Si j'ai envie de filmer un chien, et de décider que c'est un film, ce n'est pas grave (rires) !…

Tu t'occupes également, sur *Rubber*, de la musique, de la photographie, du montage, etc.



Mais cela ne représente-t-il pas pour toi la mort d'un cinéma de papa, lent et lourd ?
Écoute, depuis mon plus jeune âge, je préfère filmer moi-même plutôt que de confier ça a quelqu'un d'autre. Pour la rapidité de fabrication, il y a certainement plus de gens qui ne se retrouvent pas là-dedans, qui ont besoin de temps d'installation pour réfléchir, discuter. Effectivement, il y a une partie du cinéma de papa qui est en train de s'évaporer. Car maintenant, ça devient ridicule. La taille des caméras, le nombre de techniciens dont on a besoin… On est un peu resté dans les années 30. La caméra est un objet chiant, lourd et fragile. Mais on peut aussi se dire que ce n'est qu'un outil. Que ce n'est pas l'outil qui fait le film, ou le cinéaste qu'on en fait ce qu'on veut.



On n'est jamais mieux servi que par soi-même ! Etre le chef op' me permet de ne m'en prendre qu'à moi-même si l'image est ratée. C'est pareil pour tous les autres postes. Cela permet d'aboutir à une idée directe. Avec une grosse équipe, tu es obligé de communiquer ce que tu as en tête à quarante personnes, tu te lasses toi-même de ce que tu es en train de dire ! Mais quand

tu es aux manettes, tu n'es pas obligé de te justifier sans arrêt, il y a un rapport de confiance qui s'installe… Sur un tournage traditionnel, tu dois dire pourquoi tu fais comme ci, et c'est sujet à des discussions avec le producteur, le chef op, les acteurs…

Justement, le casting est très surprenant : on y trouve un vieux routier de la série Z, Wings Hauser…
Écoute, Wings Hauser, c'est un hasard rigolo, je ne le connaissais pas ! Pour moi, Wings Hauser, c'était juste un mec qui avait passé le casting et que j'avais trouvé très bon. Sur les vingt-cinq mecs en fauteuil roulant, c'était simplement le meilleur ! Je l'ai rencontré, il m'a raconté sa vie, j'ai été vérifié sur internet, et j'ai vu que c'était… la légende Wings Hauser ! Et je ne le savais pas (rires) !. C'est rigolo, non ?… Quand on a vu que c'était ce mec et ce qu'il représentait, on était fou de joie (rires).

Que peux-tu dire sur l'image que tu donnes du public dans *Rubber* ?
C'est un public fictif, à partir du moment où ce public regarde un film avec des jumelles, sans savoir pourquoi, mais ils sont obligés de regarder le film et doivent dormir sur place… mais bon, le public n'a pas été tendre avec moi pour *Steak*, ce n'est pas impossible que ce soit juste une façon de lui rendre la monnaie de sa pièce, d'une manière rigolote ! Pour *Steak*, il y avait même des projections sans public ! L'idée de mettre des spectateurs dans *Rubber*, c'était une façon d'être certain qu'il y ait un public ! Même si la salle est vide (rires)…

Tu définis *Rubber* comme un « film pirate »…
Bah oui, c'est ça ! C'est un film qui n'a pas le droit d'exister. Dans l'industrie et l'économie actuelles, c'est inacceptable. Cette façon de faire un film qui n'a pas de construction réelle, qui tombe à plat, où il n'y a pas de climax, d'identification possible. On a forcé les gens à mettre de l'agent dedans, c'est un budget très faible, et personne n'en voulait. C'était un enfant non désiré, on a un peu violé les gens pour que ça se fasse ! Et il y a le même côté « caprice » que dans *Non Film* : je veux faire mon film, je n'attends pas que vous me fassiez un chèque, je le fais quand même !

***Steak* a engendré une sorte de phénomène de culte à petite échelle. Cela n'a-t-il pas facilité le financement de *Rubber* ?**
Non, parce que dans la tête des distributeurs et des producteurs, le fait qu'il y ait un phénomène vaguement culte autour d'un film qui n'a pas rapporté un franc ça reste un énorme échec, même si maintenant certains en parlent comme d'une référence. Pour les gens qui font des chèques, c'est un échec et ça le restera, même si ça peut devenir une sorte de classique pour une génération (j'imagine très mal ça !). J'ai encore quelques années devant moi pour effacer cet épisode douloureux. Pour le moment, je suis encore le mec qui a fait un film honteux !



Quentin Dupieux



Il y a beaucoup d'auto dérision dans *Rubber*. Penses-tu que la frontière est mince entre auto dérision et prétention ?
C'est la même chose ! Tu peux te permettre cette auto dérision, c'est-à-dire le film qui se moque de lui-même et qui se moque du monde, seulement si tu te trouves talentueux, si tu as confiance. Ce sont deux paramètres qui vont ensemble : un truc qui ne serait que de la dérision sans le moindre talent, ça devient vite un truc vulgaire qui ne sert à rien… en ce qui me concerne, je me suis vraiment appliqué, à filmer, à diriger les comédiens, au montage, à tous les niveaux. Mais effectivement, je dois être extrêmement prétentieux d'une certaine façon, parce que je fais ce qui me plaît, et c'est un peu énervant,, mais à côté de ça, le film ne se prend pas au sérieux, c'est finalement une grosse connerie, un gag étiré au maximum !. .

Malgré le côté comique évident, il y a un risque de perdre le spectateur, avec ce rythme particulier…
Quand je fais ce film, je ne pense pas au public, je fais un film que j'ai envie de voir. C'est très difficile de définir le public : il y a toujours des gens qui adorent, qui détestent, ignorent, l'unanimité n'existe pas ! Il y en a qui vont s'y retrouver, et d'autres qui vont trouver ça chiant. Malgré tous les défauts qui font que c'est un film peu accessible on voyage, les images sont chouettes et l'on peut voir aussi bien la dimension débile qu'une une sorte de deuxième lecture un peu plus tordue. La lenteur du montage et des plans, c'est un détail. Le montage, c'est pour noyer le poisson. Un mauvais film qui laisserait traîner ses plans, c'est pire que tout ! Quand je reste deux minutes trente sur un comédien, c'est parce qu'il est bon, que le texte fonctionne.

La réussite tient surtout au fait que l'on s'attache au pneu : on a vraiment l'impression que le pneu est vivant !
C'est le meilleur des compliments ! La façon de faire vivre ce pneu est très basique (de petites actions marionnettistes). J'ai l'impression d'être Méliès et d'inventer l'effet . le réalisateur est un magicien. Ce qui est en train de mourir avec le numérique. Dans le dernier Scorsese, je ne vois que des personnages qui ne sont pas réellement dans le décor qui regardent le vide. Le mec regarde un écran bleu c'est plutôt mort. Il y a beaucoup de postes et de boulots aujourd'hui, et ce pour des efforts fournis… pour rien ! Je suis donc très content, avec mes petites mains, que ce pneu soit vivant !

Clément Arbrun

« Les meilleures idées sont celles qui arrivent quand on ne les cherche pas… Les éclairs d'inspiration ne viennent pas quand tu es devant ta feuille blanche. Cela vient de l'inconscient. Dès que je suis conscient de ce que je fais, ce n'est pas terrible ! Quand je suis animé par l'inconscient, je fais des bonnes choses ! Je sais que si je m'asseyais avec deux auteurs, je pourrais davantage plaire aux gens… mais je suis totalement libre »

● **Relire compte-rendu cannois dans le #30**
● **Critique du film page 25**

3 101013 238118

Mensuel
T.M. : NC
☎ : 0142400663
L.M. : NC
NOVEMBRE 2010

SPRAY



Le réalisateur Quentin Dupieux avec l'acteur principal de son film un pneu.

COMMENT INTERPRÉTER *RUBBER* ?

Quentin Dupieux ayant pris la (mauvaise) habitude de ne pas s'exprimer devant les journalistes, *Spray* tente une explication de texte ou plutôt d'images, de son nouvel OFNI, *Rubber*. PAR MARC ARLIN



Trois ans après *Steak*, bide absolu au box-office pourtant devenu film culte auprès d'une partie de la jeunesse de ce pays (la phrase : « Le dernier arrivé est fan de Phil Collins ! », est un must des soirées), le troisième long métrage de Quentin Dupieux était attendu. Aussi bruyant quand il officie sous le pseudo de Mr Oizo dans les clubs que laconique dans ses prises de paroles, il reste un personnage complexe. Avec cette histoire de pneu serial killer bien moins débile qu'il n'y paraît, il confirme une maîtrise de l'image et du cadre comme peu de réalisateurs en France la possèdent. Comment envisager et interpréter *Rubber* ? Formulons trois hypothèses pouvant tout à fait se compléter...

COMME UNE SÉRIE B GORE ET POTACHE

La plus simple façon de regarder *Rubber* : un vague argument à la *Duel*, le pneu remplaçant ici le camion, un hommage bien senti aux séries B des 70's et un scénario prétexte à dégommer du crétin ricain. Là-dessus, le film assure son lot de sensations fortes avec des décès inventifs qui le feraient presque ressembler à un épisode de *Destination Finale* dans le désert.

COMME UNE RELECTURE ABSURDE DU FILM DE GENRE

De manière encore plus aride que Lars von Trier avec son film *Dogville*, Dupieux abolit toute notion de décor. Le désert est une étendue sans fin où les personnages s'épuisent à vouloir échapper au tueur en caoutchouc. Bien moins drôles que ceux de *Steak*, servis sans le talent comique d'Éric, Ramzy ou Jonathan Lambert, les dialogues semblent aussi tourner à vide. Le réalisateur joue sur tous les codes du film d'horreur (courses poursuites, second degré, musique sursignifiante) pour n'en tirer qu'un squelette dont le non-sens est la raison d'être. Et de se rappeler que le premier long métrage de Dupieux s'appelait *NonFilm*...

COMME UNE MISE EN ABÎME THÉORIQUE

Un dispositif ingénieux se met en place en plein milieu du récit: des personnes regardent les aventures du pneu en même temps que nous. Ils interagissent et interpellent le spectateur. *Rubber* dévoile alors une manière de penser le cinéma comme un mensonge. Dommage que ce côté "John Carpenter filmant un scénario de Guy Debord" ne soit pas approfondi. Au final, il nous laisse sur le bord de la route, mais n'est-ce pas son intention de toujours brouiller les pistes ?

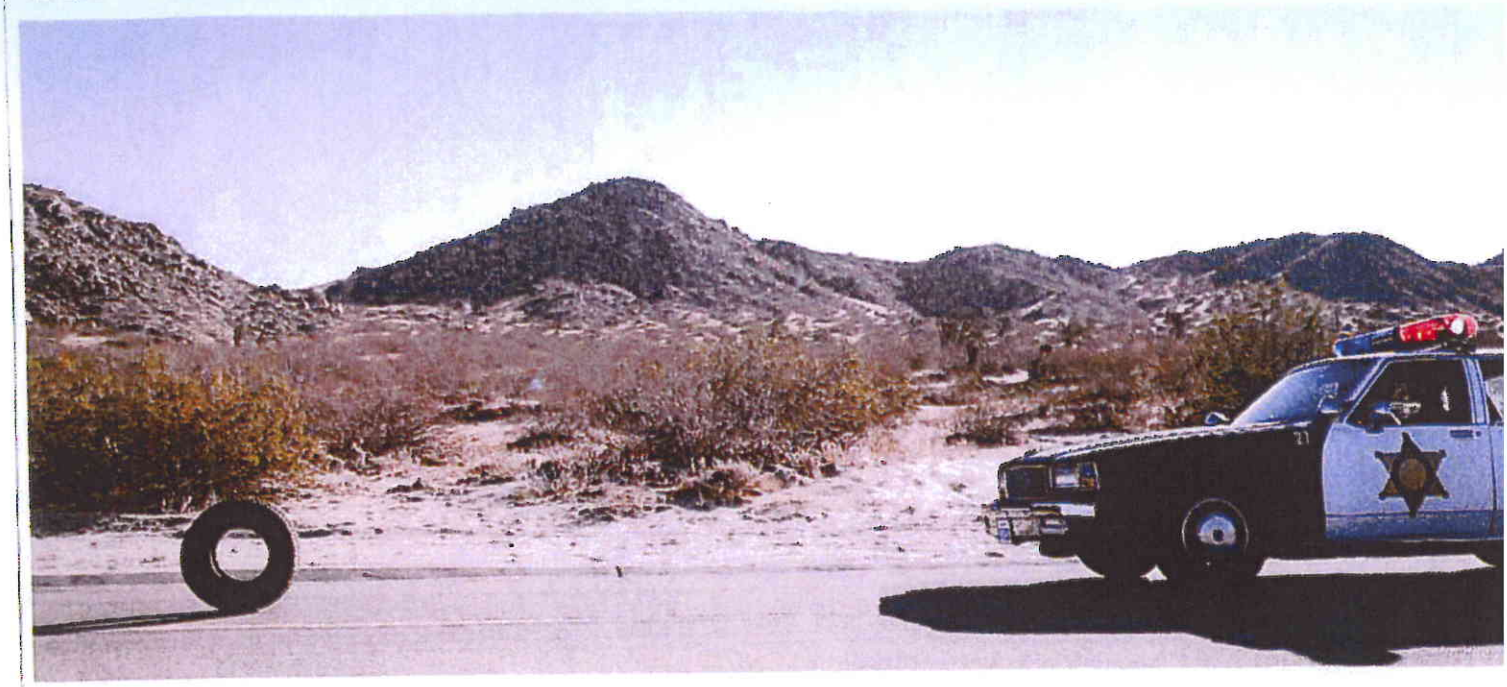
3 041012 477876

Mensuel
T.M. : N.C.
☎ : 0870 449 214
L.M. : N.C.
NOVEMBRE 2010
TSUGI

CINÉ REMIX

TEXTE PHILIPPE AZOURY

UN TUEUR SUR LA ROUTE



On va vous la faire courte : Quentin Dupieux n'est autre que Mr. Oizo. Si vous lisez *Tsugi* depuis plus de deux semaines, vous savez déjà tout du caractère imprévisible du bonhomme, de son alternance de séduction et de prises de position déconcertantes. De sa volonté de tout faire pour ne jamais être catalogué : ni DJ, ni producteur, ni dippeur, ni cinéaste français, ni trublion Ed Banger, mais tout ça à la fois, et en même temps. *Rubber* fait suite à *Steak* (2006), tentative de comique par l'absurde poussant le duo enfantin Éric & Ramzy dans des contrées surréalistes ; le film est devenu culte, à défaut d'avoir été vraiment vu. Devant la réception publique de cet ovni que ses producteurs avaient imaginé comme un succès commercial, on a pu craindre que la carrière de l'Oizo cinéaste s'arrête là. Ou pire : qu'il rentre dans le rang et ponde des téléfilms. C'est mal connaître le tempérament particulièrement tenace de celui que ses amis surnomment entre eux "le nazi".

UN RÊVE DÉJANTÉ

Un soir en Corse, Dupieux, qui avait en tête un scénario qui n'avançait pas, a fait rouler un pneu. Et s'est mis à en rêver comme d'un personnage d'un film : le pneu n'aurait pas de frein, pas de centaure mécanique pour le conduire, il avancerait seul comme un pneu et, tant qu'à y être, sèmerait la terreur, partout. Tuant, violant, saccageant. *Rubber* venait de naître. Et aurait pu aussitôt rester là, rangé parmi les idées intournables qui jonchent les armoires des cinéastes. Sauf que Dupieux est aussi un enfant de la génération techno, quelqu'un qui sait par nature que la technique travaille pour lui, et qu'après avoir fait des essais sur l'option film de son Canon 60D, il a tout simplement réalisé qu'il tenait entre les mains l'équivalent d'une caméra 16 mm, avec un rendu de lumière dingue, ne nécessitant pour ainsi dire aucun appoint.

AUTO-STOPPEUR À MOUSTACHE

À partir de là, tout ce qui lui avait semblé lourd dans l'expérience *Steak* (la lenteur technique, les dizaines de personnes présentes sur le plateau, l'attente interminable entre l'envie de tourner et le jour même du tournage) pouvait être balayé : il pouvait, à peu de frais, armé de ce seul appareil photo, faire son film seul avec son pneu, une jolie actrice (Roxane Mesquida), un Justi moustache pour interpréter le rôle d'un auto-stopp et le soleil du désert américain comme meilleur res sable lumière.

Le résultat est acerbe, hors la loi, graphiquement b drôle et intelligent, à la fois dans l'hommage au cin bis américain des années 70 (on pense au m d'*Electra Glide in Blue* de James William Guercio, et sûr au camion tueur de *Duel*, le premier et stup Spielberg) et dans la proposition post-moderne. Si o est techno de bout en bout, ce n'est pas parce qu réalisateur vient de cette musique, ou parce que entend une bande-son qu'il a lui-même composée Gaspard Augé de Justice (le moustachu). Non, plus profond que cela : avec du talent, des m domestiques et une technologie légère, *Rubber* vi ringardiser tout le cinéma français. Lequel a peu trouvé son *Homework*.

RU

Sortie le 10 nov

WWW.RUBBERFILM.

3 041000 092869

Mensuel
T.M. : 168 545
☎ : 01 53 43 60 00
L.M. : 1 151 000
NOVEMBRE 2010

VOGUE

RUBBER,
de Quentin Dupieux

Réalisé par Quentin Dupieux, touche-à-tout qui officie à la fois comme musicien électro sous le nom de Mister Oizo, créateur de la marionnette Flat Eric et auteur du génial *Steak*, avec Eric et Ramzy, *Rubber* fut l'un des événements de la dernière édition cannoise. Le héros de ce film étrange est un pneu habité par des pulsions meurtrières, personnage abstrait, dépourvu de tout attribut anthropomorphique (pas de bouche, d'yeux ou d'expression) auquel on va néanmoins prêter toute une palette de sentiments. *Rubber* est à la fois un film d'horreur (des têtes explosent), une comédie absurde (la frontière du gag et du non-gag est ténue) et une fiction moderniste (mise en abyme à tous les étages). Il faut assister à la naissance de ce pneu dans le désert californien, apprenant peu à peu à rouler, découvrant un monde étrange autour de lui, pour comprendre que Dupieux est un cinéaste et pas seulement un petit malin. Sa créature de caoutchouc, psychopathe hostile et mal aimable, est déjà assurée de devenir culte. *[JSC]*

Avec Stephen Spinella, Roxane Mesquida. Sortie le 10 novembre.





3 071000 161111

Mensuel
T.M. : 27 000
☎ : 01 43 26 17 80
L.M. : 100 000
NOVEMBRE 2010

POSITIF

Rubber

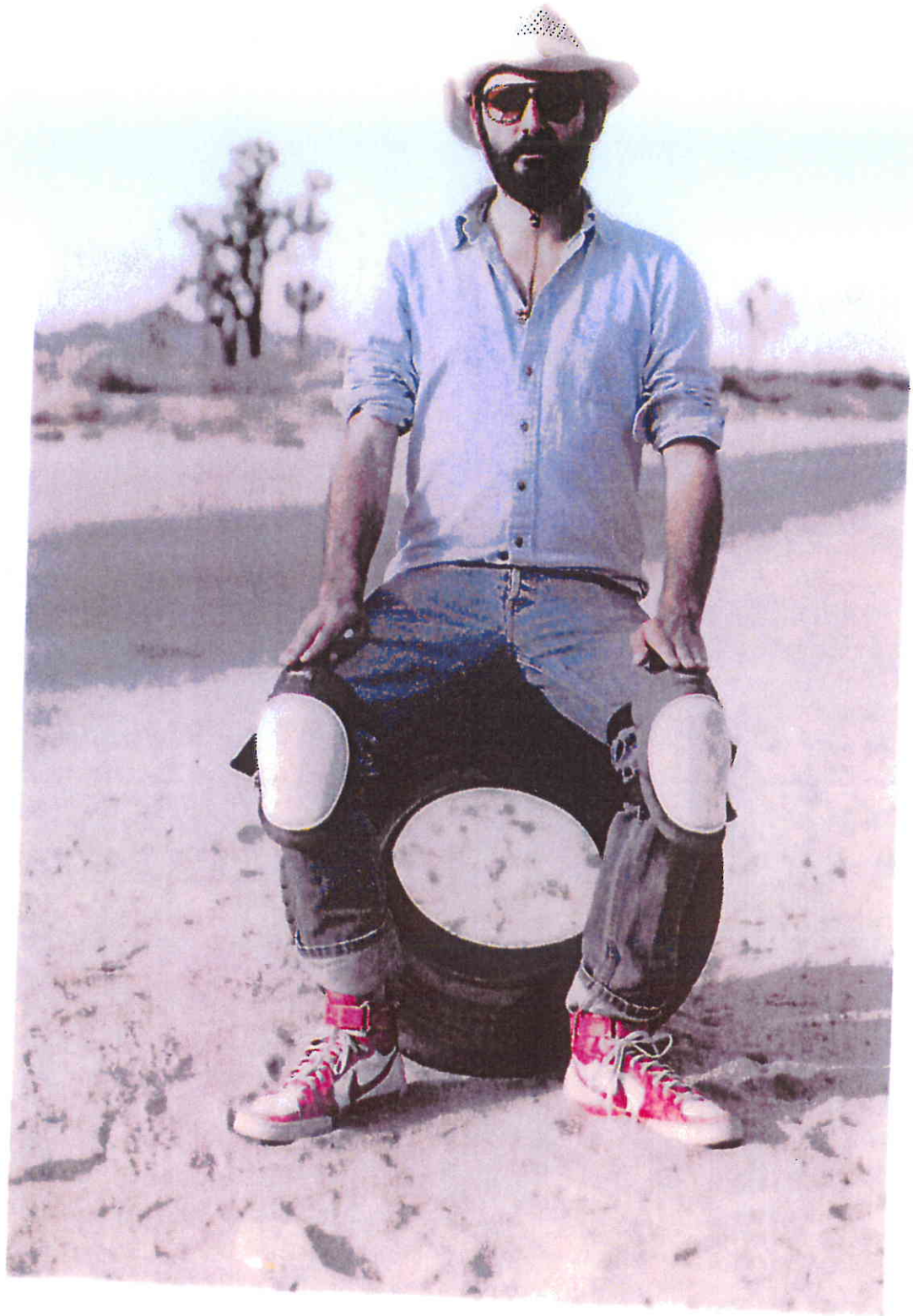
Américain, de Quentin Dupieux, avec Stephen Spinella, Roxanne Mesquida, Jack Plotnick, Wings Hauser.

Comme s'il n'assumait pas sa radicalité, *Rubber* s'ouvre sur une mise en garde en forme de vibrant hommage au « no reason », c'est-à-dire à tout ce qui semble être dépourvu de sens dans le cinéma. Ce préambule conduit par exemple le spectateur à se poser des questions du genre « pourquoi E.T. est-t-il marron ? ». Ainsi brisée la ligne de la rationalité, Robert, le pneu fou, peut accomplir sa sale besogne en abusant de sa pleine liberté scénaristique. Ce mâle accessoire dort, respire, boit et tue à la façon d'un télépathe en se mettant à vibrer jusqu'à faire exploser la tête de ses victimes. Pas facile pour *Rubber* de tenir la route (et ce sera ici la seule métaphore pneumatique) avec ce pitch qui fleure bon l'esprit Canal+. Avant ce pneu, nous avions eu droit au poids lourd déchaîné de *Duel* (Spielberg, 1971) et à *Christine*, la voiture psychopathe imaginée par Carpenter (1986). D'autres références cinéphiliques pourront être conviées pour meubler la vision de cet exercice de style assez plaisant. Une petite mise en abyme complète astucieusement la mortelle randonnée en mettant en scène un échantillon de public rassemblé au milieu du désert californien. L'effet ready-made est renforcé par des conditions de production très légères pour ce tournage réalisé uniquement avec un appareil photographique numérique. Ce vaste gag, versant obscur de l'aimable Bibendum, n'en reste pas moins poliment potache. (Voir aussi n°593-594, p.101, Cannes 2010).

V.T.

Bimestriels nationaux

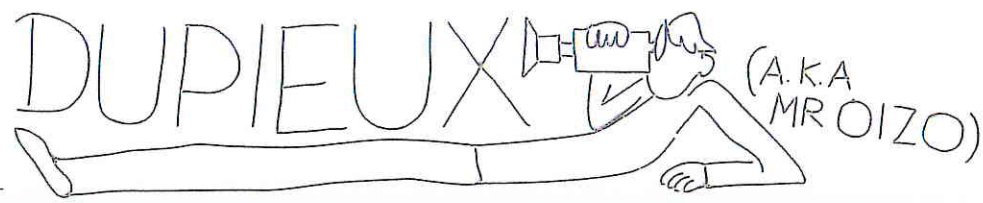
Bimestriel – Juillet/Août 2010	**Clark**



LÉGENDE

QUENTIN DUPIEUX (A.K.A MR OIZO)

INSTINCT ANIMAL



Maître des ovnis cinématographiques, cette fois c'est un «orni» (objet roulant non identifié) que lâche Quentin Dupieux, aka Mr Oizo dans la mare. Une histoire de pneu tueur écrite en trois semaines qui entérine le profil marginal du père biologique de Flat Eric : un réalisateur et dj à part qui n'aime pas perdre son temps à trop réfléchir. Après les tribulations de l'Oizo et une série de longs et courts-métrages (*Nonfilm, Steak*), petite mise au point pour savoir où en est cet artiste animal...

C'Rubber a fait un buzz à la semaine de la critique à Cannes, où est-ce que ça en est maintenant ?

Quentin Dupieux : Je pense que c'est juste l'idée qu'un pneu fasse un film qui a excité les gens, surtout à Cannes où tous les sujets sont dramatiques. C'était génial de voir que les gens se marraient. Le lendemain on l'a vendu en distribution partout dans le monde, c'est une énorme victoire. Après, des buzz il y en a tous les quart d'heures à Cannes. Là il y avait un gros risque de décevoir, le film est un peu plus compliqué que juste un pneu tueur, ce n'est pas que un film d'horreur débile.

C'Tu l'as tourné en deux semaines, tu travailles dans l'urgence avec des budgets réduits, est-ce que ça en devient stimulant ?

QD : Je provoque ça pour être créatif. J'aime les fulgurances artistiques, faire des trucs de manière inconsciente. Sur le tournage de *Rubber* j'ai pas eu le temps de douter, c'est de l'exécution animale, je laisse libre cours à mon instinct parce que j'ai compris que j'étais bon là dedans. Sur *Steak* je me suis beaucoup ennuyé pendant le tournage, on avait trop d'argent pour faire ça, les journées étaient diluées. Je ne trouve pas ça normal, c'est chiant. Au final tu fais un truc moins abouti.

C'Tu dis que tu n'as pas douté sur le tournage de Rubber, mais après ?

QD : Pendant le montage j'étais seul, j'ai barjoté, j'ai eu des doutes existentiels mais j'ai appris à le gérer avec la musique. Maintenant je suis assez confirmé pour me raisonner. Là j'ai pas eu de vrais doutes à part peut-être après les premières projos méga privées, c'était austère, les gens semblaient perplexes. C'est très chiant, c'est une réaction molle.

> *Dans ce film les êtres humains sont des espèces de poches vides, le seul élément qui génère de l'émotion c'est le pneu.*

C'Dès les premières minutes de Rubber la musique donne vie au pneu, est-ce que quand tu tournes, tu as déjà la musique en tête ?

QD : Là on avait des morceaux prêts avec Gaspard (Augé, ndlr) avant le tournage, je les écoutais juste le soir avant de tourner. Après face aux images j'ai tout fait de manière spontanée. Il fallait donner de la sensibilité au pneu pour qu'on y croie, plutôt que de la musique cool. Si t'enlèves la musique c'est juste un machin noir qui se déplace. J'ai choisi la flûte comme instrument dominant pour des raisons irrationnelles. Quand j'ai collé le premier truc de flûte sur la naissance du pneu quand il commence à rouler et s'amuser, ça a marché tout de suite, c'était comme *Kirikou* !

C'Oui flûte et caoutchouc ça marche assez bien, à tel point que j'ai eu de l'affection pour un pneu, c'est normal ?

QD : Oui ! Dans mon esprit au départ Robert le pneu était un élément agressif puisqu'instinctivement il détruit les choses. Mais en montant le film j'ai réalisé que j'avais deux minutes libres avant qu'il ne se mette à tuer. J'aurais pu mettre du hard rock mais c'était trop convenu. Dans ce film les êtres humains sont des espèces de poches vides, le seul élément qui génère de l'émotion c'est le pneu.

C'En général tu cultives un peu un fil tranchant entre l'absurde et l'autisme non ?

QD : Complètement ! Pour moi la vraie débilité se rapproche de l'ultra-intelligence. Les films que régressifs sont pas intéressants et les films que sérieux sont chiants à mourir, font des films débiles sont sinistres, ils veulent être débiles pour retrouver l'enfance. J'aime bien cette connexion avec l'enfance. Devenir un adulte c'est devenir intelligent, mais plein de gens perdent la débilité de l'enfance. Le truc où tu peux t'émerveiller sur n'importe quoi, c'est ça qui compte.

C'Tes films, tu les abordes comme des comédies ou des drames alors ?

QD : Ni l'un ni l'autre, je pars de visions que j'ai envie de filmer, après j'écris. Au départ c'est une envie de trouver un truc filmique, c'est ce qui manque d'ailleurs dans les comédies, il n'y a jamais d'efforts de mise en scène, à part les frères Coen. Moi j'ai envie de faire marrer les gens mais ça ne me suffit pas. Là j'ai imaginé un pneu qui roulait lentement sur une musique qui tour la tension, et après j'ai réfléchi à ce que je pouvais construire autour pour me permettre de faire ce moment de cinéma.

C'Et ta scène la plus triste selon toi ?

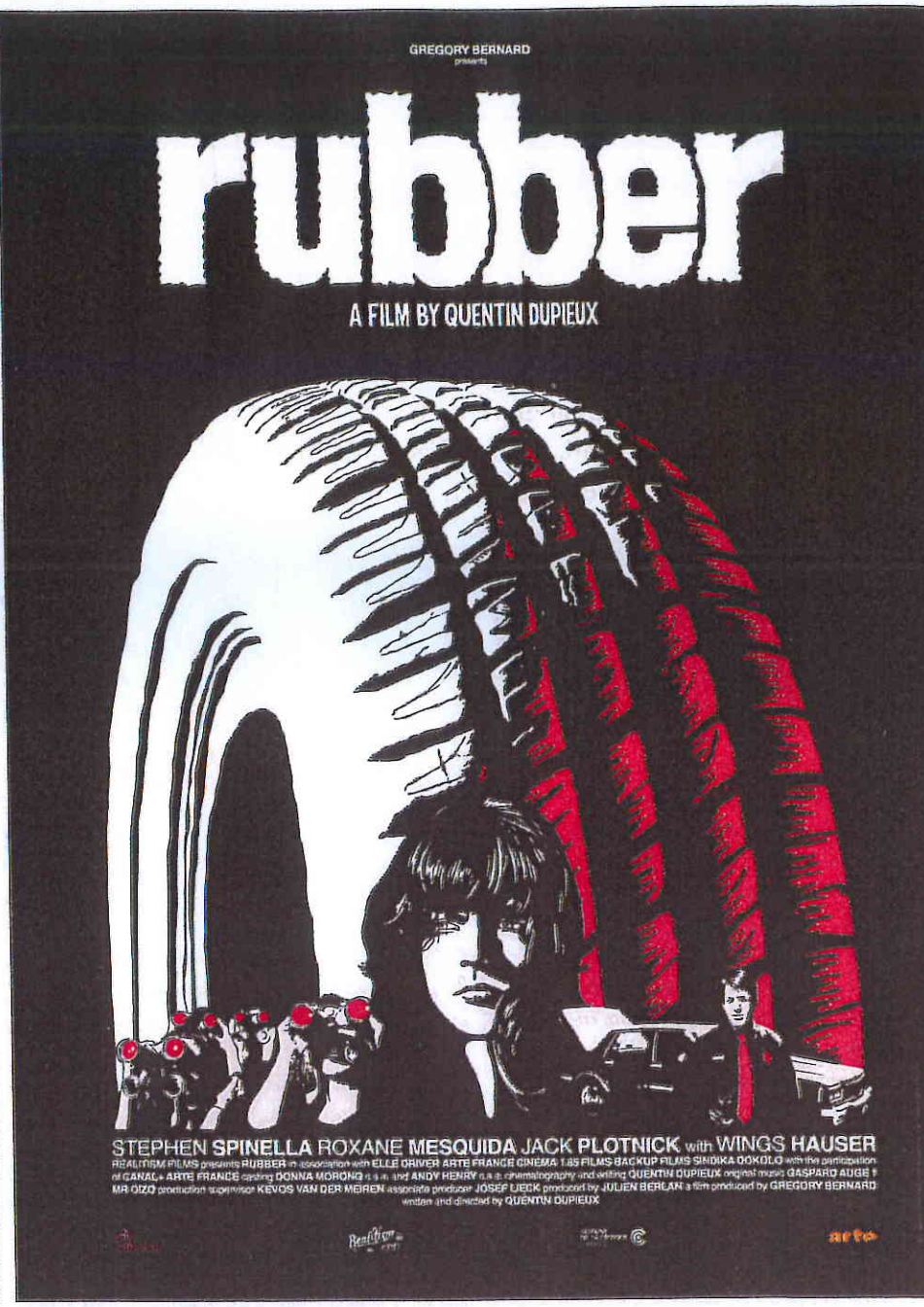
QD : Éric qui lit la lettre de sa mère dans *Steak*. C'était pas écrit qu'en étant aussi débile dans l'interprétation de cette scène il serait aussi tragique, c'est le génie de l'acteur. Ces deux mecs ont sauvé le film, moi je suis arrivé épuisé sur le tournage, j'en avais déjà marre du scénario. Je ne sais pas s'ils sont conscients que c'est dans le tragique qu'ils sont exceptionnels.

www.mysterious-production.com

*C*Le monologue d'intro de Rubber est voué à devenir culte. Le shérif demande pourquoi E.T. est marron ou pourquoi on ne voit pas l'air autour de nous, pourquoi ?*
QD*J'ai voulu tout de suite préparer le public au fait qu'il n'allait pas voir ce à quoi il s'attendait, pour amadouer le chaland. Ce texte c'est une façon de défier le cinéma. Il y a trois connards aux États-Unis qui ont inventé une technique de scénario, depuis tous les films sont calqués dessus et c'est ce qui rend le cinéma industriel. Je regrette beaucoup les Monthy Pythons, c'était la débilité profonde écrite par des génies. Aujourd'hui t'as plus de surprises. Et puis tout faire moi-même en si peu de temps c'est un autre bras d'honneur aimable. On peut faire de belles choses sans que ça soit trop sérieux. Fabriquer des films c'est assez chiant, sauf quand tu sais rester un enfant.

*C*Tu as aussi réalisé Where is the money Georges, teaser énigmatique sans suite avec Flat Eric et Pharrell Williams, ça en est où ?*
QD*C'est un bout de script que j'écris avec des anglais, ça traine depuis 5-6 ans, ça va nulle part mais c'est chouette. Il y a un dogme Flat Eric que je ne veux pas briser. C'est un personnage compliqué, autiste. On a tissé vaguement une histoire en rapport avec la musique et l'instinct autiste mais c'est impossible à financer, on dépasse le dix millions d'euros, donc on entre dans une tranche où je suis plus un artiste mais un mec qui doit rendre sa copie à des gens qui ont payé très cher. Pour la petite histoire c'est très chic, c'est Pharrell Williams qui est venu m'aborder dans un aéroport, il m'a dit qu'il adorait Flat Eric... Je te le raconte comme si c'était normal mais j'étais très impressionné ! Je me suis dit que si Flat Eric existait même dans la tête de ce mec il fallait qu'on le fasse. On a tourné une scène clé du film pour voir le feedback, mais ça restera ce truc un peu inabouti. Je ferai peut-être un petit film commando sur Flat Eric comme *Rubber*, je pense qu'il le mérite.

*C*Portrait psychologique maintenant, il y a des images qu'on retrouve souvent entre tes clips et tes films, comme le lait par exemple...*
QD*Je trouve ça immonde quand quelqu'un boit du lait et que ça dégouline, j'ai envie de dégueuler. Je pense tout de suite au veau qui tête. Le lait ça me dépasse. Il y a un faux truc santé alors que c'est prévu pour les veaux ! Dans *Steak* je trouvais ça abject de voir ces mecs téter comme si c'était de la bière. Ça n'a rien à voir avec la mère... si c'était ça ta question. Et pour le yaourt dans *Making Lambs Anger* c'était pour trouver un truc qui n'avait aucun rapport avec le synthé et créer une connexion musicale par maladresse. Quand je connaissais pas le matos mes premiers morceaux chouettes c'était que de la maladresse, j'avais pas une idée précise genre « *Tiens je vais faire Flat Beat* » ! C'est une sorte de reflet de moi ce yaourt qui tombe sur le synthé, quand t'es trop conscient tu deviens chiant.



Je ne suis qu'un bidouilleur hasardeux en musique. Alors qu'en cinéma je pense être le meilleur de ma génération, voilà.

*C*Autre image récurrente dans ton travail, les bûcherons...*
QD*(Rires) Ce doit être des micro-obsessions visuelles, ça n'a aucun sens, c'est très bien.

*C*Une dernière image, celle du shérif, alors là on en a partout !*
QD*En fait j'adore l'uniforme, il y a un côté grotesque et chic hyper filmique. Mais je suis pas obsédé par les militaires, et je regarde pas de pornos gays avec des flics.

*C*Si tu devais choisir entre la musique et le cinéma ?*
QD*Le cinéma. Faire un bon morceau de musique pour moi c'est trois heures d'excitation au casque comme un autiste, après c'est fini. Le cinéma tu partages des choses avec les gens. Et puis dans la musique il y a des mecs cent fois plus talentueux que moi, qui méritent beaucoup plus de reconnaissance. Je ne suis qu'un bidouilleur hasardeux en musique. Alors qu'en cinéma je pense être le meilleur de ma génération, voilà.

2 781013 180016

Bimestriel
T.M. : nc
☎ : 0685379606
L.M. : nc
OCTOBRE - NOVEMBRE 2010

GEEK

RUBBER DÉJANTÉ HALU

En février 1974, le fanzine américain *Monster Times* faisait sa couverture avec le *Schlock* de John Landis en détournant le titre de James Brown "*I'm black and I'm proud*" (je suis noir et j'en suis fier) récupéré par le black power, en un glorieux "We're hacks and we're proud" (on est mauvais et on en est fiers), précis manifeste d'un magazine revendiquant son amour du cinéma garage. Nous ne vous cachons pas que nous avions les *cojones* pour encenser *Rubber* de la même façon, si son réalisateur Quentin Dupieux ne nous avait pas laissé sur le carreau. Peu importe, son OVNI demeure un hommage radical aux films de monstres et au cinéma garage comme le fut *Schlock* en son temps: un film (de genre) à l'ambition et à l'audace folle. Un film qui malgré quelques travers vaniteux demeure un film de monstre qui arrive à amuser et surtout émouvoir avec un pneu, démontrant parfaitement la légitimité de la figure monstrueuse, aussi improbable soit-elle, dans un cinéma trop avide de sens et d'intelligence. Un simple morceau de caoutchouc manufacturé qui dans une autre dimension aurait été retravaillé pour le transformer en une créature relativement plus raisonnable, que ce soit une créature du lac noir dans un film Universal ou un monstre du placard dans une production Troma. Un genre de monstre aujourd'hui oublié par le cinéma, que Dupieux arrive à détourner pour signer un manifeste vibrant et poétique. Ultime. *Virgile Iscan*



3 321013 874035

Bimestriel
T.M. : nc
☎ : 0144789300
L.M. : nc

NOVEMBRE - DÉCEMBRE 2010

Mo vie Creation

HISTOIRE D'UN TOURNAGE



UN DRÔLE D'OIZO

rubber

Sur fond de décor de désert californien, Quentin Dupieux réalise un film sur un pneu tueur avec avec le Canon 5D hors de toute convention. Rencontre avec un réalisateur gonflé à bloc...

Comme beaucoup, Quentin Dupieux a découvert la vidéo dans sa jeunesse avec l'apparition des premières caméras vidéo grand public. Mais après avoir passé la plupart de ses après-midi à tenter de reproduire les scènes de ses films d'horreurs favoris, il fait le grand pas et s'achète une caméra 16mm pour ses 20 ans. Son travail prend de l'importance et il vend ses courts-métrages à Canal + . Après son moyen-métrage de 2001, "Non Film", il réalise "Steak" avec Eric et Ramzy, avant de tourner Rubber aux Etats-Unis.

"Mais au-delà du réalisateur, Quentin Dupieux est un musicien électro bien connu sous le pseudonyme de Mr Oizo. Révélé en 1997 avec le tube Flat Beat qui s'est vendu à 3 millions d'exemplaires, il entrera par la grande porte dans le domaine de la pub et du clip et faisant de la peluche jaune Flat Eric (qu'il met en scène dans Flat Beat) la mascotte de la célèbre marque de jeans Levi's.

RETOUR AUX SOURCES

A l'origine de ses films, il y a un véritable désir de création et de retour aux sources afin de proposer quelque chose de nouveau. Il le dit lui-même : « *À notre époque le cinéma n'est plus du tout un terrain d'expérience et de nouveauté. On est habitué au cinéma, on sait comment fonctionne un film, et toutes les structures sont un peu les mêmes* ». Ses films très particuliers, qu'on pourrait qualifier d'«Objet Filmique Non Identifié», sont tout simplement la preuve de ce désir de récréer « *Je suis reparti au départ, comme si le cinéma n'existait pas* ». Mais attention, Quentin Dupieux le dit en toute humilité, en laissant le soin aux « 1ers de classe » (qu'il admire) de faire des films avec de plus gros budgets. Sa motivation première est d'être créatif et de divertir les gens, ne voulant pas « *faire un film intellectuel, sérieux, qui reflète la vraie vie* ».

FRUSTRATION FRANÇAISE

L'expérience «Stark» avec son échec au box-office est assez difficile. Le réalisateur souhaite diffuser son film à l'international, à l'inverse des producteurs qui, en misant tout sur la popularité d'Eric et Ramzy, ne le sortent que dans l'hexagone. « *J'ai été très frustré par cette dimension franco-française car j'ai plein de fans de ma musique qui ont entendu parler du film et qui n'y ont jamais eu accès. Certains se sont procurés le film sur Amazon mais il n'y a pas de sous-titre anglais. Du coup c'est un fan qui a sous-titré le film en anglais et l'a mis sur Youtube.* ». Pour quelqu'un qui vend des disques dans le monde entier, il est assez déprimant de ne pouvoir faire découvrir son film qu'à un seul pays , on ne s'étonne donc pas de l'entendre dire que « *tourner en anglais, c'est parti d'une frustration française* ». Résultat son nouveau film se tourne en 14 jours aux Etats-Unis. Quentin Dupieux, fasciné par la rigueur des acteurs outre-atlantique, engage même ses comédiens à Los Angeles. « *Plus tu travailles plus ils sont contents. Le vrai bonheur c'est l'absence d'affect. Aux Etats-Unis je peux me concentrer essentiellement sur ce qui est important et ne pas devoir aller discuter 15 min avec un acteur dans sa loge parce qu'il ne se sent pas bien, qu'il a l'impression que son rôle est diminué, etc.* ». Ce tournage à l'étranger est aussi l'occasion pour lui de puiser son inspiration dans un nouvel environnement, las du cadre parisien. « *Dès que tu sors de ton environnement tout est filmable parce que c'est nouveau, même si je pense qu'on peut faire de belles images partout* ». Le cadre Road Movie du désert américain correspond parfaitement avec le sujet de son film.

UN TOURNAGE ATYPIQUE

Pour «Rubber», Quentin Dupieux décide clairement de faire les choses différemment. Tout d'abord concernant le choix de la caméra, il délaisse le 35mm et préfère se tourner vers le célèbre reflex de Canon car « *le 5D permet de revenir à l'essentiel : c'est-à-dire filmer* ». C'est une échappatoire face aux longues installations et l'enfer logistique d'un tournage plus traditionnel : la mise en place, les répétitions pour les mouvements compliqués, la fatigue qui en découle, etc. « *Filmer en 35mm demande de l'énergie et du temps à plein de gens. Tu te retrouves avec des complications techniques qui son aberrantes pour un film de ce genre.* ». Il préfère laisser la technique aux films à plus gros budget pour se concentrer sur l'essentiel : filmer. Il s'occupe lui-même de la





La belle Sheila (Roxane Mesquida)

photo et du cadre, aidé seulement d'un assistant caméra pour déplacer l'appareil et nettoyer l'objectif. Une expérience libératrice pour « *quelqu'un habitué à ne pas avoir le droit de toucher à la caméra* ». La marginalité fait partie intégrante de Quentin Dupieux, qui refuse de se cantonner aux règles pré-établies : « *si tu fais une comédie, tu ne dois aller que dans le sens de la comédie, les acteurs doivent surjouer, on se fiche des costumes et des décors, s'il y en a trop ça ne fait plus rire. Il y a tout un tas de codes dans la comédie que je refuse. En comédie ça embête tout le monde de faire une belle image, moi je fais une belle image ! Perpétuer avec cynisme c'est chouette mais j'ai l'impression que c'est le chat qui se mord la queue, qu'il s'agit de toujours recycler* ».

FILMER UN PNEU

Quand Quentin Dupieux filme le pneu télécommandé en mouvement, on se dit que cela a du être compliqué de faire la mise au point et bien pas du tout : « *Quand je fais des travellings, la caméra est accrochée à un monopode et je suis le pneu. En fait la question de la mise au point n'existe pas. Une fois que tu arrives à te caler sur la vitesse du pneu, avec une marge de 5 cm, tu essayes de garder la même distance et sur 1 min de rush il y a 30 secondes où le pneu est parfaitement net, même s'il y a des milliers de moments où la perte de point ne gêne pas. C'est naturel pour l'œil car on n'est jamais complètement focus sur un objet. Donc quand tu*

Les spectateurs assistent à la trac du pneu par les forces de l'ord



Configuration de tourna légère et très efficac



Séance d'observation pour le pneu et sa belle.



suis le pneu, s'il se perd un peu dans le flou et qu'il revient, ça ne gêne personne, techniquement ce n'est pas grave ». Le réalisateur préfère se concentrer sur la réussite de la scène plutôt que sur le point. « Quand tu lances un plan en steadicam un peu compliqué avec des changements de point, ça devient soudain très technique. Pour garder la mise au point sur un sujet simple tu mets en branle des répétitions, un mec avec une télécommande en sueur, le steadicamer qui n'en peut plus, et tout ça pour 20 secondes de film ».

HOMME-ORCHESTRE

Si Quentin Dupieux aime être créatif, avec «Rubber» il est servi. Scénariste, réalisateur, compositeur (avec Gaspard Augé du groupe Justice), directeur de la photographie, cadreur et enfin monteur ! À ce sujet, c'était sa première expérience en montage sur un long-métrage, ce qui fut pour lui une grande découverte. « C'est le meilleur moment : tu as de la matière, il faut couper dedans, c'est génial ». Quitte à collaborer avec un autre monteur, Quentin Dupieux préfère travailler avec quelqu'un de non confirmé : « il n'a pas les tics du montage et a un avis et une critique plus efficace. Une personne qui n'est pas du métier va mett le doigt sur le point évident qui ne fonctionne pas, et ç c'est très intéressant ». Il rapproche cette expérienc de son poste de chef opérateur sur «Rubber», « d'un seul coup je peu me débrouiller car je ne suis pas dans une pensé unique, enfermé dans u système ». Quentin Dupieux considère que son apprentissage en autodidacte est un vrai plus : « Il ne faut pas enregistrer des règles et d codes. Quand on fait un école on te fixe un tas règles idiotes. Il n'y a pas une façon de fair fonctionner une scène y en a des millions. ». Même si certaines règ comme le champ/ contre-champ sont nécessaire, il est plus intéressant de les découvrir par soi-même « car tu te crées une vrai intelligence, une vraie logique que tu comprends. C'est ça apprendre ».

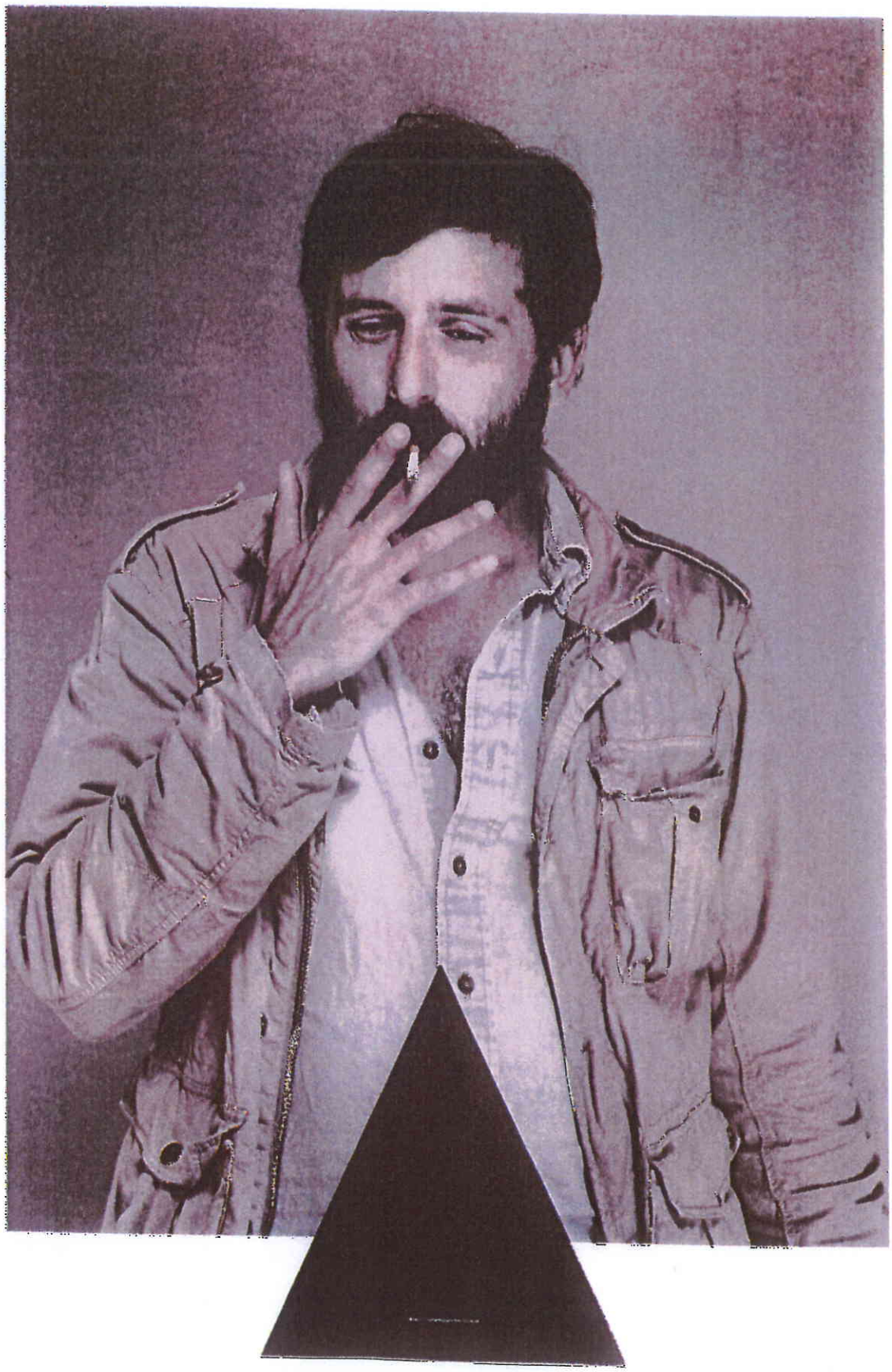
En salles le 10 novembre 201



Quentin Dupieux

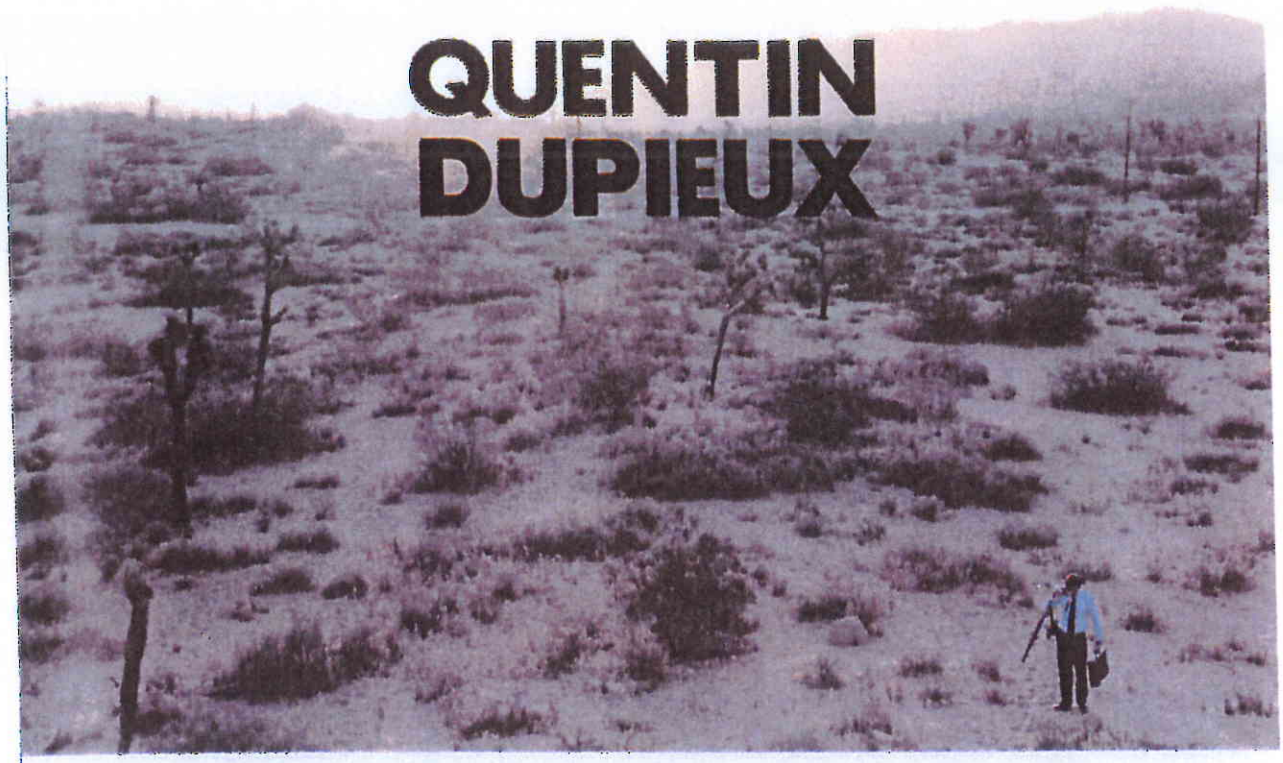
Trimestriels nationaux

Trimestriel - Juillet 2010	Redux N°36



Trimestriel - Juillet 2010	Redux N°36

QUENTIN DUPIEUX



Photographies de Jo Henker (portrait) et Julien Berlan (ci-dessus)
Propos recueillis par Erwann Lameignère

S'IL EST VÉNÉRÉ SOUS LE NOM DE MR OIZO POUR SES HAUTS FAITS DANS LA MUSIQUE ÉLECTRONIQUE, QUENTIN DUPIEUX N'A TOUJOURS EU QU'UNE SEULE ET VRAIE OBSESSION : INVENTER SON PROPRE CINÉMA. C'EST AVEC *RUBBER* QU'IL Y EST PARVENU. **CETTE HISTOIRE DE PNEU SE RÉVEILLANT DANS LE DÉSERT CALIFORNIEN, DÉTRUISANT TOUT CE QUI SE MET EN TRAVERS DE SA ROUTE, CONFINE AU MANIFESTE.** STYLE VISUEL RAPPELANT LES PHOTOGRAPHES WILLIAM EGGLESTON (LE TRICYCLE) ET STEPHEN SHORE, SUJET DIGNE D'UNE SÉRIE Z TYPE *EVIL DEAD*, ET DÉLICIEUX DÉCALAGE SITUATIONNISTE, EN FONT BIEN PLUS QU'UN OBJET BRANCHÉ. EN S'AUTORISANT UN PROLOGUE CULTISSIME, QUENTIN DUPIEUX POSE CLAIREMENT LES BASES D'UN NON-SENS DÉVASTATEUR. FILMÉ AVEC UN APPAREIL PHOTO (LE CANON EOS 5D), *RUBBER* S'AFFRANCHIT DES RÈGLES LES PLUS LOURDES DE L'INDUSTRIE. ET DÉGOMME, POUR NOTRE PLUS GRAND PLAISIR, BIEN DES OBSTACLES. À COMMENCER PAR LE PUBLIC, À QUI L'AUTEUR S'EST EFFORCÉ DE RAPPELER SUR SON DERNIER DISQUE : « *VOUS ALLEZ CREVER !* ». PAS COOL, QUENTIN DUPIEUX ? TANT MIEUX.

Trimestriel - Juillet 2010	Redux N°36



QU'EST-CE QUI EST PIRE QU'UNE INTERVIEW ?

Quentin Dupieux : Une interview filmée. L'horreur absolue, c'est sur un plateau ; on te pouponne, il fait quarante degrés, tu as cinq minutes, tu es sous les projos, tu attends. Et puis je risque d'être très mauvais. Autant, à la plage, à Cannes, un mec installe sa caméra, ça prend trois secondes, sans maquillage, il peut monter son sujet, il n'y a pas d'enjeu... Franchement, je ne sais pas comment font ceux qui se rendent sur un plateau.

DEVIENS-TU UN OBJET ?

Tu es réduit à un truc promotionnel et sans le vouloir tu entres dans le système. Tu n'as plus du tout de personnalité. Ça te formate complètement. Tu es obligé de rentrer tes réponses dans tes slobs de vingt secondes. Ça n'a aucun intérêt.

A CET ÉGARD, ÉCHAPPER AU FORMAT, NOTAMMENT PAR LA DISTORSION, N'EST-IL PAS CE QUI MARQUE AUSSI BIEN TA MUSIQUE QUE TON CINÉMA ?

C'est davantage la notion de liberté. Si tu as envie de faire un morceau de vingt secondes, je ne vois pas ce qui pose problème. Et si tu as envie de faire un film qui n'a pas trois actes, mais juste un et demi, ce n'est pas grave non plus. On vit avec des règles complètement débiles. Le cinéma est aujourd'hui bien vérolé. C'est une constatation que d'autres ont faite avant moi bien sûr, mais c'est encore plus criant désormais. Ce ne sont que des schémas qui se répètent et se mâchent les uns les autres.

N'EST-CE PAS EN CELA QUE *RUBBER* RÉPOND À *STEAK* ? LE RYTHME EST PLUS SOUTENU MÊME S'IL RESTE DISTENDU, LES VALEURS DE PLAN SONT PLUS PROCHES DES PERSONNAGES...

Steak avait cette froideur revendiquée. Depuis un an, le film existe un peu et ça me suffit amplement. Il y a un truc phénoménal avec notre époque, et c'est bien la seule qualité que je peux lui prêter, c'est ce retour immédiat qu'il est possible d'obtenir. Par exemple, tu offres un morceau sur Internet et très vite tu as des réactions, il a une existence. Dans cette logique, si cinquante mecs te remercient dans l'heure, c'est suffisant. Comme ce sont cinquante personnes qui te touchent quasiment du doigt avec leur souris pourrie, c'est beaucoup moins abstrait que lorsque l'on t'annonce que tu as fait 300 000 entrées (ce qui n'est pas super). Lorsqu'on m'a dit « tu as vendu trois millions de singles », je sais que c'est génial, parce que le mot million est chouette. Mais tu ne peux pas te représenter concrètement trois millions de personnes... Le cerveau humain en est incapable. Quand tu commences à visualiser mille personnes, c'est déjà extrêmement compliqué, alors trois millions ! Aussi grâce à Internet, cinquante personnes qui te répondent directement, ça fait de toi un homme comblé.

PARCE QUE LE PUBLIC EST LE PLUS IMPORTANT ? UN PUBLIC PARTICULIÈREMENT MALMENÉ DANS *RUBBER* PAR AILLEURS...

Ce qui compte, ce n'est pas la taille du public, c'est sa qualité. Le cinéma...

... EST UN HÉMIPLÉGIQUE QUI RÉSISTE JUSQU'À LA FAIM (ET CE N'EST PAS UNE COQUILLE) ET QUI NE VEUT PAS MANGER CE QU'ON LUI OFFRE ?

(Rires) Oui, voilà, c'est un con. Mais ce con là suffit. Ce con qui veut juste faire chier, et voir la fin du film alors même qu'on lui dit qu'il n'y en a pas, me donne envie de continuer. Alors que la masse m'ennuie... C'est la même chose pour la musique. En ce moment sort l'album d'Uffie, Pedro (Winter) m'envoie un texto : on est deuxièmes du top iTunes. Génial ! Mais ça ne veut rien dire. On ne sait pas ce que ça veut dire.

IL Y A DES PARADIGMES QUI SE CRÉENT ET AUXQUELS ON NE COMPREND PLUS RIEN...

Voilà, ce sont des statistiques. Ce sont des courbes et c'est assez ennuyeux. Et le cinéma, c'est ça. Tous ces gros cons qui font des films à quinze millions d'euros, qui sont un peu déçus lorsqu'ils n'atteignent



que trois millions d'entrées parce qu'il fallait passer la barre des quatre. Tout ça n'a aucun sens. Parce que ces types ne sont jamais en rapport direct avec les gens.

TU FAIS PARTIE D'UN UNIVERS MUSICAL OÙ LA NOTION DE FAN EST PRÉPONDÉRANTE. UN MONDE AVEC LEQUEL TU ÉTABLIS UNE DISTANCE IRONIQUE QUI, PARADOXALEMENT, NE FAIT QUE RENFORCER TON SUCCÈS...

L'activité de Dj ne me suffit pas. Si je ne faisais que ça, je me serais déjà pendu. Je ne sais pas comment font les autres pour le vivre pleinement. C'est atroce, c'est complètement impersonnel, tu passes ta vie à jouer les morceaux des autres. Il n'y a aucune satisfaction au bout.

LA TENTATION DE VIVRE DANS UNE CABANE AU FOND DES BOIS TE TIRAILLE-T-ELLE ?

Oui... Je n'ai pas besoin de ce retour du public. Hormis peut-être les trois ou quatre dates dans l'année où je joue, après lesquelles j'ai forcément envie de rentrer chez moi composer de la musique, mais ça c'est normal. Pourtant, ce n'est que de la nourriture pour l'ego, ce n'est pas satisfaisant.

TU TESTES EN PERMANENCE LA CAPACITÉ DE RÉSISTANCE DE TON PUBLIC, EN POUSSANT LE SON À 110 DÉCIBELS MINIMUM, EN ÉTIRANT LES PLANS SÉQUENCES...

Ce que je teste surtout c'est une méthode de mal jouer et de le faire bien. C'est ce qui m'intéresse. Lorsque les gens me suivent dans cette démarche, je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que ce public est jeune et qu'il s'en fout... En tout cas, je trouve plutôt pas mal d'avoir fait avaler cette pilule du « mal jouer bien ».

DIRE DE *RUBBER* QU'IL EST PLUS LISIBLE, QU'IL PREND MOINS LE SPECTATEUR À REBOURS EST-IL PÉJORATIF ?

Non. C'est tellement simple quand tu es un artiste de te considérer comme un refoulé, un maudit que personne ne comprend. Les artistes qui se complaisent là-dedans sont des feignants.

EST-CE POUR ÇA QUE LYNCH MET EN SCÈNE DEUX LESBIENNES SEXY DANS *MULHOLLAND DRIVE* ET PAS SEULEMENT PARCE QUE CE FILM ABORDE LE GLAMOUR ?

(Rires) Oui, il est sûr que le même film avec deux vieilles n'aurait pas donné la même chose ! Ce que j'aime chez Lynch, c'est de ne pas comprendre. Il fait des films de sensations. Tu es libre, il ne te prend pas par la main pour que tu ressentes l'émotion, ou l'humour de telle ou telle séquence. Même si j'ai souvent trouvé ses films très drôles !

N'EST-CE PAS JUSTEMENT CE QU'ON A PU REPROCHER À PAS MAL DE RÉALISATEURS ISSUS DU CLIP COMME DAVID FINCHER ?

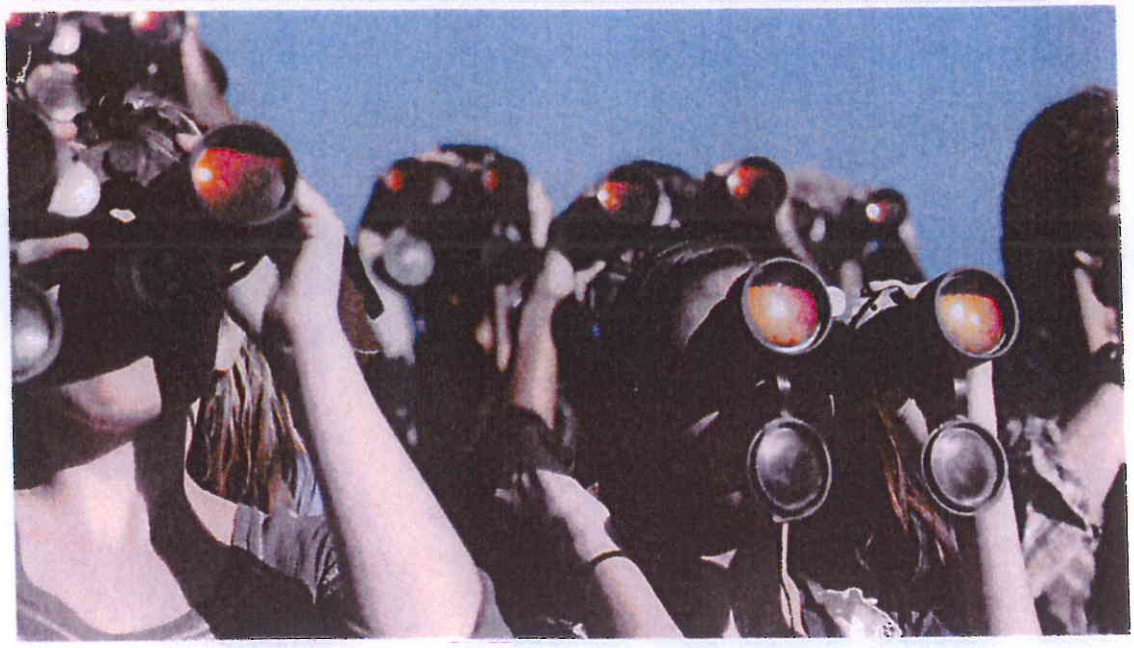
Je ne me suis jamais considéré comme un réalisateur de clips. Fincher c'est horrible, c'est maniéré, le mec passe plus de temps à fignoler ses éclairages qu'à construire... Je préfère des films bestiaux... Tu l'imagines en train de se branler des heures et des heures sur son film...

N'EST-CE PAS EN T'AFFRANCHISSANT DES CONTRAINTES BUDGÉTAIRES QUE TU AS PU LE MIEUX TRAVAILLER, EN ÉTANT TOUT À LA FOIS SCÉNARISTE, RÉALISATEUR ET DIRECTEUR DE LA PHOTO ?

La liberté, je l'ai acquise il y a déjà longtemps. Il y a très peu d'objets que j'ai créés sans être libre. Il y a eu des époques où j'ai barjoté et cette barjoterie ne me rendait pas libre. Pour *Rubber*, vouloir tout faire m'a surtout permis de travailler avec une rapidité incroyable.

LE SCÉNARIO PARAÎT TRÈS ÉCRIT ET PLUS STRUCTURÉ...

C'est en effet très écrit. Mais pour les dialogues, c'est le génie des co-



médiens qui ont cette capacité à recracher le texte de manière ultime. J'ai bossé avec des Français dans *Steak*, ça m'a demandé beaucoup plus de temps pour trouver la bonne musique avec eux.

L'ANGLAIS N'ÉTAIT-IL PAS FINALEMENT PLUS ADAPTÉ À TON HUMOUR ET À TON RYTHME DE CINÉMA ?
Si, probablement. Je dois avouer qu'il y a des passages de *Steak* que j'ai du mal à regarder. Il y a des choses qui sonnent faux. Si ce n'est pas inintéressant, c'est par défaut, je ne l'ai pas inventé.

TU AS SEMBLÉ ACCEPTER PLUS DE GENRES, PLUS DE VALEURS DE PLANS DIFFÉRENTS AVEC *RUBBER*...
C'est vrai qu'il y avait pas mal de refus pour *Steak*. Or dans *Rubber*, j'embrasse plein de choses.

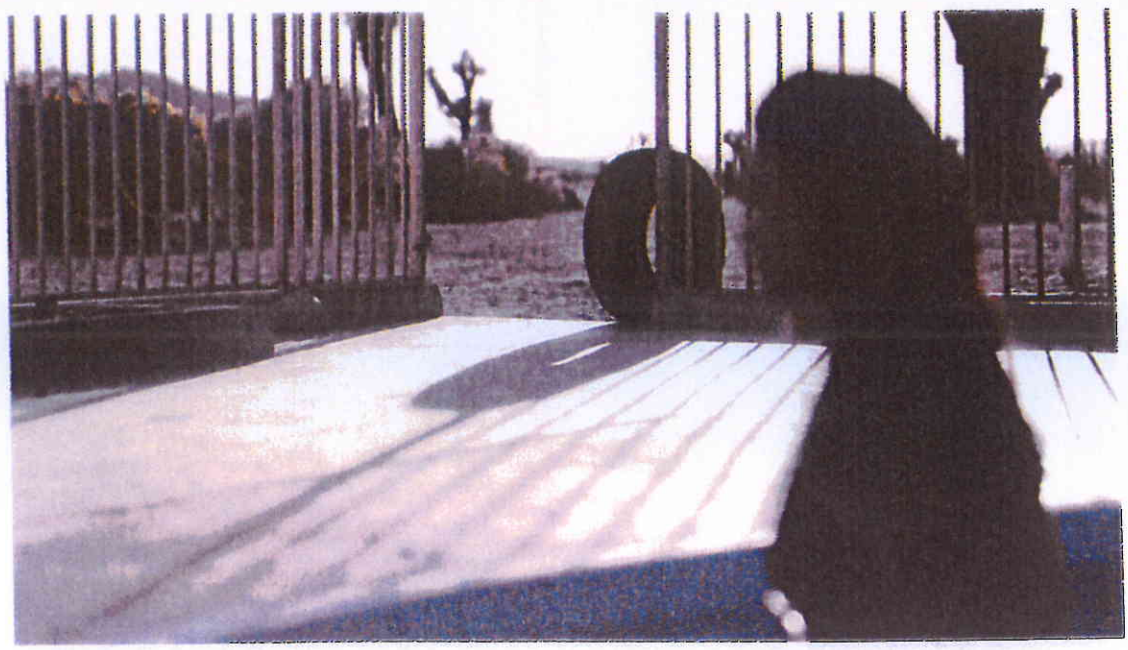
TU AS SEMBLÉ MOINS CONTRAINT...
La première contrainte pour *Steak* a été d'écrire pour Eric et Ramzy qui sont venus me chercher. Ce qui est génial en soi, mais j'avais toujours écrit pour mes potes Kavinsky et Sébastien Tellier... Alors qu'écrire pour des mecs qui avaient un humour à eux, qui faisaient deux millions d'entrées : tu te retrouves avec une responsabilité incroyable. J'ai mis trois ans à me débloquer, à écrire une ligne. Ecrire pour ces potes, c'est finalement une fuite. *Rubber* est un vrai film à mon sens, car je n'ai écrit pour personne et qu'on a trouvé un casting adéquat. J'étais beaucoup plus aux manettes.

SMALL IS BEAUTIFUL ?
Bien sûr. C'est évident. Le cinéma coûte beaucoup trop cher. Les mecs font n'importe quoi !

SI LES PERSONNAGES DU NON-FILM AVAIENT EU LE 5D, ILS AURAIENT TERMINÉ LEUR FILM ?
Oui. Le *Non-film* c'était les prémices de *Rubber*. Je crois que tous mes films aborderont les mêmes motifs. Ça peut paraître ennuyeux de parler de cinéma au cinéma, mais je crois que je suis obligé de le faire.

NE PRÉFÈRES-TU PAS LES OBJETS (PNEUS, SANDWICHS, MARIONNETTES, BANDAGES...) AUX HUMAINS ?
Dans la vraie vie, peut-être. Au cinéma, je me suis découvert une passion pour les comédiens américains. Ce sont de vraies machines. Ils ne sont pas dans l'affect. Ils rejouent la même séquence avec une précision incroyable. Ils sont disponibles, sans problème d'ego, tu peux leur faire des réflexions et des corrections sans aucun problème. Tu n'es pas obligé d'aller manger avec eux pendant les pauses.

C'EST DANS CETTE ÉCONOMIE DE MOYENS QUE TU VAS CONTINUER À TRAVAILLER ?
Oui, mais avec quand même un poil plus d'argent. Il faut être honnête. On a vraiment été à la limite du nombre de techniciens suffisant. Mais oui, on produira le prochain film dans cet ordre-là, en dessous d'un million d'euros, c'est sûr. (.../...) La plupart des réalisateurs ont ce complexe du footballeur et de la voiture de sport. Pour beaucoup d'entre eux, c'est humiliant de faire un film en dessous d'un certain budget. Ils ont le fantasme des chiffres car c'est un système de chiffres. Des types s'exclament : « *mon prochain film, c'est douze millions d'euros* » et ils bandent là-dessus beaucoup plus que d'avoir une caméra et de filmer des comédiens. D'ailleurs, tous ces mecs qui font des trucs énormes ne touchent pas une seconde la caméra, ils sont le cul sur leur chaise. Ils aiment l'envergure du projet, tous ces petits techniciens qui sont à leur boîte. Cette ambiance de Président de la République, cette ambiance de cour... Je préfère diriger les gens parce que j'ai de l'avance sur eux et sur le projet. Parce que je l'ai écrit et que je sais ce qu'on va faire ; plutôt que par goût de la revanche. Ça se passe bien sur le plateau et les techniciens embauchent à 200 dollars par jour parce que je suis habité par ce que je fais. On prend vite de mauvaises habitudes quand on est jeune et qu'on commence à gagner du blé rapidement : on peut vite devenir un sale con. Ça arrive à plein de gens.



N'EST-IL PAS DOMMAGE QUE LES JEUNES CINÉASTES NE SE JETTENT PAS SUR LE 5D POUR TOURNER, MAIS ATTENDENT ENCORE DES CIRCUITS CLASSIQUES DE PRODUCTION...

Ce que la plupart des gens essaient de reproduire avec le 5D, c'est ce que fait déjà une caméra de cinéma classique. Ils font du Canada Dry. La RED c'est une caméra qui ressemble au 35mm, c'est lourd, c'est gros... ça fait une image qui ressemble vaguement au 35. Le 5D n'est pas pour autant un outil adapté. Tu es obligé de cadrer sur ce petit écran que tu peux bidouiller en mettant une loupe comme si tu avais le visage collé à un écran de télévision. C'est comme un petit synthé Bontempi qui aurait un preset génial, il faut savoir le trouver, le placer dans un morceau. Il y a plein de choses que le 5D ne fait pas, ne serait-ce qu'un panoramique trop rapide, il perd les verticales.

LA SUITE DE TON TRAVAIL VA DONC ÊTRE MARQUÉE PAR LE 5D ET SON LANGAGE À CRÉER...

Oui, Rubber s'est écrit parce que je suis parti en Corse avec cet appareil filmer un pneu. J'ai gonflé en 35mm mes premiers essais et c'était magnifique. Ça a donné toute l'impulsion au projet. Je ne suis absolument pas photographe. Vu que je pouvais créer un langage en étant très près du pneu, que je pouvais créer cette intimité avec la matière, j'ai cru à une dimension immédiate. Tous ces plans que j'ai fait à la main, j'étais avec le pneu par terre. Cela aurait été très long en 35 : il faut mettre des gueuses, avoir des machinos, faire le point est un enfer. Pour un film plus classique, la question va se poser, mais je vais probablement l'aborder à nouveau avec le 5D. Ne serait-ce que parce que c'est mon objet. Ce n'est pas une caméra louée chez un prestataire. Aussi, quand tu veux changer d'objectif, tu n'as pas à appeler un mec à queue-de-cheval. Ce qui est très chiant. Tu n'as pas cette lourdeur. Pour les comédiens, c'est également hallucinant, ils ne sont pas gênés par ce gros objet qu'est une caméra de cinéma. Tu peux donc multiplier les angles non pas par sécurité mais par plaisir.

ACCEPTERAIS-TU UN FILM DE COMMANDE ? QUE T'ÉVOQUE UN SCORSESE RÉALISANT *SHUTTER ISLAND* PAR EXEMPLE ?

Je ne suis pas un bon technicien. Et dans le cas que tu évoques, laisser faire 40% de son film par des informaticiens, ce n'est plus la même démarche.

C'EST CEPENDANT AVEC DES MACHINES, DES ORDINATEURS, QUE TU CRÉES TA MUSIQUE...

Mais je ne passe pas la main à des informaticiens, ce qui est différent. Je ne tourne pas devant un fond bleu avec des types qui feront le ciel en post-prod. Je n'ai vu que ça dans ce film : l'ennui d'un type qui filme des fonds bleus et des acteurs qui regardent du vide. Alors qu'il aurait pu faire un film vraiment habité. Donc peut-être que j'accepterai un jour de faire des films de commande comme on accepte de faire des pubs : pour bouffer. Mais je pense être mauvais à cet exercice. Je marche beaucoup trop au feeling. C'est comme si tu me demandais de produire Beyoncé.

ET À PARTIR D'UN SCÉNARIO ORIGINAL ?

Là, ce n'est pas pareil. C'est un vrai challenge. Vais-je arriver à comprendre les intentions ? Cela implique de la réécriture, ne serait-ce qu'au niveau des dialogues, car j'adore les écrire. Comme ça fait partie de ce que je tourne, je ne pourrais pas m'en passer. Demain tu me passes une acapella de Beyoncé, je peux faire un titre. Mais Beyoncé m'appelle pour produire son disque, j'en serais incapable. Le cheminement pour arriver à un résultat satisfaisant en serait tronqué. Je ne peux pas arriver sur un film et savoir à l'avance de manière bien proprette combien de temps va durer une séquence. Je n'en sais rien. Je l'ai écrite, je la tourne et puis seulement après, je la monte.

Rubber écrit ét réalisé par Quentin Dupieux, avec Stephen Spinella, Jack Plotnick, Roxane Mesquida (sortie prévue fin 2010)...

0 670901 081769

Trimestriel
T.M. : 50 000

☎ : 01 43 45 74 61
L.M. : 167 000

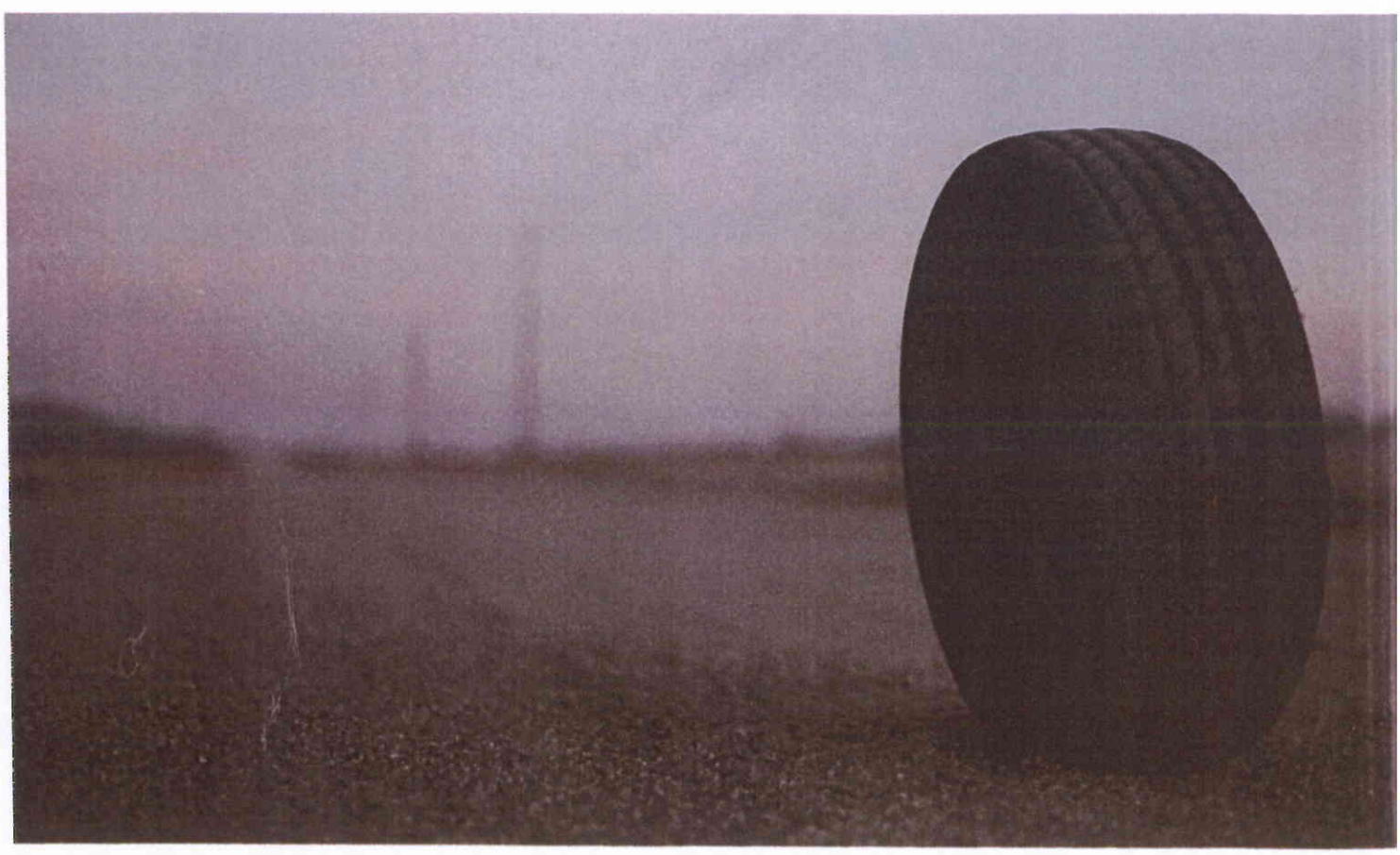
ETE 2010

crash





THE DIRECTOR
QUENTIN DUPIEUX



MUSICIEN, SCENARISTE ET REALISATEUR, QUENTIN DUPIEUX NE CRAINT PAS D'EXPLORER DES UNIVERS INHABITUELS, FAISANT FI DU CONSENSUEL ET DES FICELLES USÉES DU CINÉMA TRADITIONNEL. AYANT DÉBUTÉ DANS L'ÉQUIPE DE TOURNAGE DE CLIPS DE MICHEL GONDRY, L'ARTISTE SERA SIGNÉ SUR LE LABEL DE MUSIQUE ÉLECTRONIQUE *FCOM/PIAS* SOUS LE PSEUDONYME DE *MR. OIZO*. LES TITRES DES FILMS QU'IL RÉALISERA ENSUITE SERONT À L'IMAGE DE L'ORIGINALITÉ DE LEURS SCÉNARIOS : *NONFILM* ET *STEAK*, SORTIS RESPECTIVEMENT EN 2001 ET 2007. C'EST AUJOURD'HUI *RUBBER* QUI EST AU PROGRAMME DE LA SEMAINE DE LA CRITIQUE À CANNES, METTANT À L'HONNEUR UN DÉNOMMÉ ROBERT, PNEU À L'HUMEUR VENGERESSE SUITE À L'INCENDIE DE SES SEMBLABLES. UN SYNOPSIS QUI LAISSE INÉVITABLEMENT PERPLEXE, POUR LA PLUS GRANDE JOIE DU CINÉASTE AUTODIDACTE, CURIEUX ET AMOUREUX DE L'IMAGE.

COMMENT AVEZ-VOUS EU L'IDÉE SAUGRENUE DU SCÉNARIO DE RUBBER DONT LE HÉRO EST UN PNEU ? Je vous retourne la question.

COMMENT VOUS Y PRENEZ VOUS POUR L'ÉCRITURE DU SCÉNARIO ? TROIS MOIS ENFERMÉ ? La seule règle, c'est de ne pas trop réfléchir.

EST CE QUE TOUS LES PLANS SONT PRÉPARÉS À L'AVANCE ? AVEC UN STORY BOARD TRÈS PRÉCIS OU IMPROVISEZ-VOUS ? J'ai pour chaque séquence un découpage assez précis en tête et quelques story-boards dans un carnet. Une fois confronté aux vrais décors et aux comédiens, je m'adapte et je change tout. C'est une façon de travailler assez banale, je crois.

ENTRE CE QUE VOUS AVEZ DANS LA TÊTE QUAND VOUS ÉCRIVEZ ET LE RÉSULTAT FINAL, Y A-IL UN DÉCALAGE ? Il y a forcément des différences entre une idée et l'exécution de cette même idée. En fait c'est la même chose, mais bizarrement ça n'a rien à voir. Au final, je préfère quand même le vrai film au fantasme d'avant tournage.

AVEC RUBBER, ON PENSE AUX FILMS D'HORREUR AMÉRICAINS COMME LA COLLINE A DES YEUX DE WES CRAVEN. UN HOMMAGE ? OU UNE FAÇON DE DÉSACRALISER LE CINÉMA AMÉRICAIN ? Ces films sont en moi, j'ai grandi avec, mais en même temps je ne les aime pas plus que ça aujourd'hui. Je pensais plus à Jaws et à Duel en faisant Rubber, mais uniquement comme références inévitables à cause du concept. Rubber n'est pas vraiment un film de genre, il contient juste quelques codes évidents.

Y A-IL UNE CERTAINE IRONIE ENVERS LE CINÉMA HOLLYWOODIEN DANS CE FILM ? Non, plutôt du cynisme envers tous les films de notre époque. Je ne vois que des schémas qui se répètent et des formules qui s'épuisent. Le cinéma n'est plus du tout étonnant et se mord la queue. Même les films que j'aime me dégoûtent par leurs systématismes. Penser un film comme une œuvre d'art n'a plus aucun sens de nos jours, mais ça m'amuse de faire comme si je ne le savais pas.

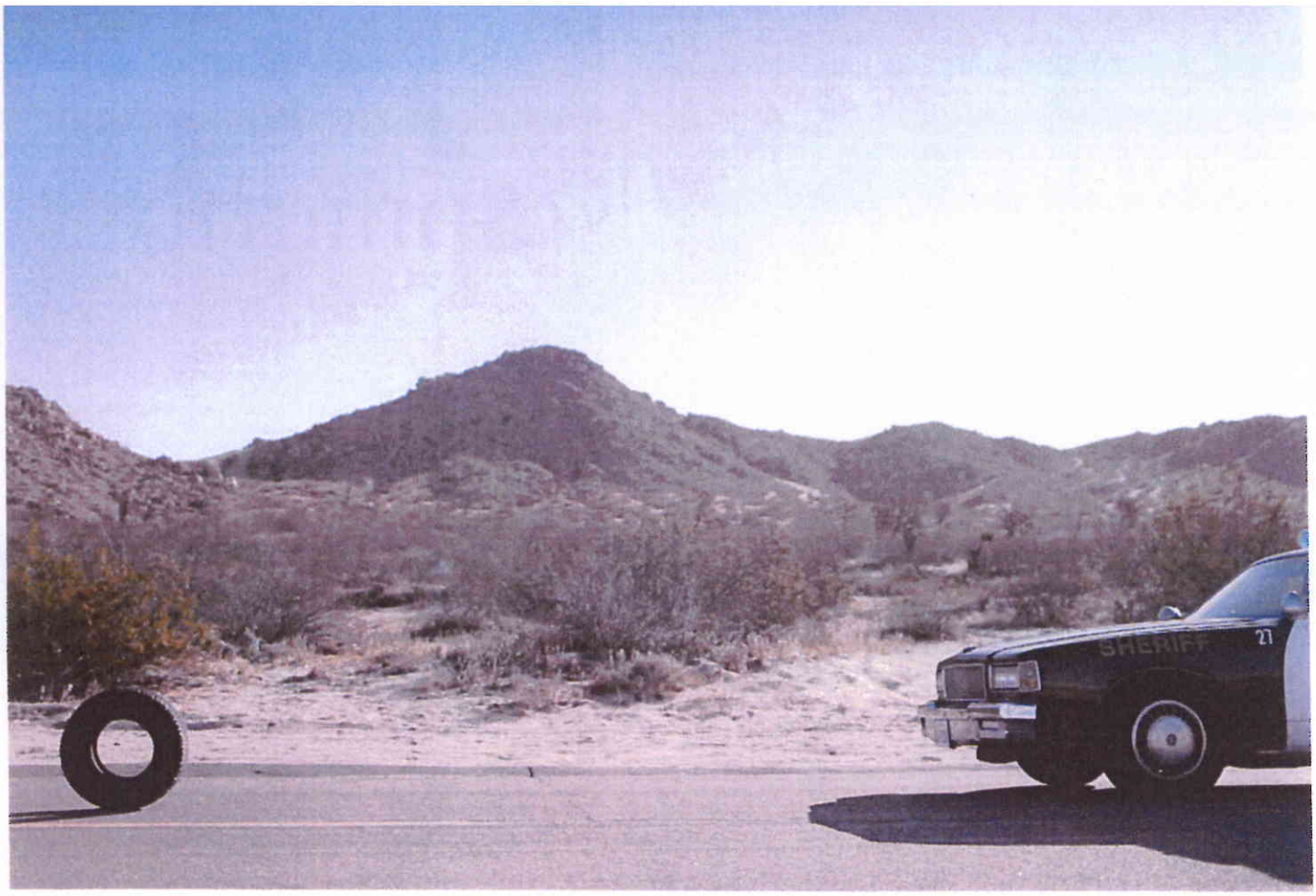
AVEC RUBBER, PENSEZ-VOUS AVOIR TROUVÉ VOTRE STYLE DE CINÉMA ? Surtout pas.

POURQUOI AVOIR TOURNÉ AUX USA ? Pourquoi porte-tu ces chaussures aujourd'hui ? Elles ne te vont pas !

QUE PENSEZ-VOUS DE LA SITUATION DU CINÉMA FRANÇAIS ? Y A T IL ENCORE DES CHOSES À FAIRE ICI ? Oui pleins de chose ! Les films dégoûtants dominent le marché mais ce n'est absolument pas un problème. Personnellement, je ne rêve pas de domination avec mes films, je ne fais pas ça pour me sentir puissant, juste pour m'amuser. J'aime l'idée de fabriquer des films pour quelques amateurs de bons vins, et surtout pour moi !

COMMENT AVEZ-VOUS CHOISI ROXANE MESQUIDA ? UNE FRANÇAISE EXILÉE À LOS ANGELES... Elle collait bien au film, tout simplement. Elle parvient à être très présente dans le film, sans faire grand chose, ce qui est une forme d'exploit à mon sens.

ET LE CASTING DES ACTEURS AMÉRICAINS ? Le casting des Américains s'est fait à distance, par Internet. Je recevais chaque jour plusieurs sessions, et je n'avais qu'à faire mon marché ! j'ai simplement choisi les plus inspirés. Au final, je trouve le casting de Rubber exceptionnel.



D'APRÈS LE DOSSIER DE PRESSE, VOUS AVEZ UTILISÉ UN PROCÉDÉ TECHNIQUE INÉDIT POUR FILMER, LEQUEL? J'ai tourné Rubber entièrement avec le canon 5D mark II, un appareil photo grand public qui possède une fonction vidéo HD vraiment impressionnante. Grâce à cet outil, j'ai pu tourner rapidement, sans trop réfléchir. J'ai aussi pu être entièrement responsable de l'image du film, et j'en suis très heureux. Un tournage de film en 35mm est assez lent, la technique et les techniciens prennent trop de place à mon goût, je préfère largement cette formule 'homme-orchestre'. Et le résultat est vraiment bon!

LA 3D, QU'EN PENSEZ-VOUS? SERONS-NOUS TOUS BIENTÔT OBLIGÉS D'EN PASSER PAR-LÀ? Je ne pense pas. La 3D est un outil génial pour les films Walt Disney ou pour les grosses machines à sensations. Je ne suis pas bouleversé par les effets produits en 3D pour l'instant, je trouve ça gadget et un peu vain. J'attends le film qui utilisera réellement la 3D comme un concept, pas juste comme un effet.

POUVEZ-VOUS NOUS DIRE QUEL EST LE BUDGET DE «RUBBER»? Je ne connais pas le budget exact, mais c'est largement inférieur à 1 million d'euros, ce qui reste très faible pour un long-métrage.

RÊVEZ-VOUS DE FAIRE UN FILM À HOLLYWOOD? J'ai des rêves un peu plus fous que ça.

AVEC QUELS ACTEURS RÊVERIEZ-VOUS DE TOURNER SI VOUS LE POUVIEZ? N'importe lesquels.

VOUS FAITES PARTIE DE CETTE GÉNÉRATION HOME STUDIO, DE LA FRENCH TOUCH DONT FAISAIENT PARTIE MICHEL GONDRY, AIR, LES DAFT PUNK... QUE PENSEZ-VOUS DE L'ÉVOLUTION DE CETTE GÉNÉRATION? C'est difficile de donner un avis global sur toute une génération. J'ai le sentiment que cette vague d'artistes était plutôt un bon cru, il s'est passé pas mal de choses. Certains sont devenus vraiment vieux et ringards, d'autres sont plutôt en forme, je trouve... J'aimerais vraiment vous faire une liste précise...

RÉALISEZ-VOUS TOUJOURS DES FILMS PUBLICITAIRES? Non, je n'ai réalisé que ces pubs pour Levi's en 1999. Comme je n'ai jamais retrouvé la même liberté sur d'autres spots, j'ai arrêté ce métier d'esclave.

VOULEZ-VOUS CONTINUER À MENER DE FRONT VOS DEUX ACTIVITÉS : MUSIQUE ET CINÉMA? OU ALLEZ-VOUS FAIRE UN CHOIX? J'adore les deux.

VOS RÉALISATEURS PRÉFÉRÉS? En toute honnêteté : moi.

Presse internet

16 mai 2010	Cinema.fluctuat.net

Rubber, la bombe théorique de Quentin Dupieux



Archi-attendu par les fans de **Mr Oizo**, par les admirateurs de ***Steak*** et par tous les amoureux de films barrés, ***Rubber*** était projeté hier à Cannes.
Comme prévu, cette séance spéciale de la **Semaine de la Critique** fut un vrai évènement *hype* : le réalisateur Quentin Dupieux (alias Mr Oizo, donc) est arrivé à pied entouré de sa bande de potes musiciens, parmi lesquels Pedro Winter (aussi connu sous le nom de **Busy P.**) ou Gaspard Augé (du groupe **Justice**), qui a composé la musique de ***Rubber*** avec Dupieux.

Présenté comme l'histoire d'un pneu tueur qui décide de venger son peuple, ***Rubber*** (tourné aux Etats-Unis et en anglais) s'avère bien plus riche que cette trame simplifiée. Parallèlement à l'explosive histoire de ce pneu psychopathe, on suit en effet un groupe de personnages qui regardent le film en même temps que nous. Mais eux se trouvent bloqués dans le désert, observent les aventures du pneu Robert avec des jumelles et peuvent entrer en interaction avec le film. Quentin Dupieux crée là un dispositif sacrément malicieux, qui décuple l'étrangeté comique de ce road-movie et approfondit son aspect théorique.
Entre Guy Debord et **Peter Watkins** (on songe à ***Punishment Park***), ***Rubber*** laisse entendre que la vision d'une brave série B court le risque d'empoisonner les spectateurs. Au fur et à mesure que la mort et les cadavres jonchent la route de Robert le pneu, le film ne cesse de jouer avec la notion d'illusion, décortiquant ce royaume du faux qu'est le cinéma.

Les cadrages de Quentin Dupieux sont d'une élégance folle (signalons que le film a été tourné avec un appareil photo), le rythme narratif épouse parfaitement la sérénité recherchée, **Roxane Mesquida** a la classe et la bande originale contient quelques bijoux.
Pourtant, le doute subsiste quant aux réelles intentions de ***Rubber*** : s'agit-il d'un plaidoyer pour le non-sens et l'absurdité au cinéma, ou Quentin Dupieux montre-t-il au contraire qu'un film n'est jamais un geste gratuit (comme le suggère l'extraordinaire monologue d'introduction) ? ***Rubber*** laisse magnifiquement planer le mystère.

1er septembre 2010	Filmosphère.com

[Critique] Rubber (2010)

Un film de Quentin Dupieux

Chaque année à Cannes, un film crée l'évènement, pour des raisons diverses et variées. Cette année LE film qui faisait parler de lui à tel point que la file d'attente s'est transformée en déception générale tant il fut difficile d'accéder dans la salle de la semaine de la critique remplie d'invités, c'était **Rubber**. Il faut dire que simplement à la lecture du pitch il y a de quoi être intrigué: les déambulations meurtrières d'un pneu psychopathe! Le bonhomme derrière cette idée carrément folle on le connait tous pour son pseudo *Mr Oizo* (créateur de la fameuse marionnette Flat Eric pour son tube Flat Beat) mais aujourd'hui il a un nom, un vrai, et avec son nouveau film il ne fait aucun doute qu'il va encore faire parler de lui. Tout ce qu'on lui souhaite c'est qu'il trouve cette fois son public car son précédent essai, le génial mais mal-aimé Steak (http://www.filmosphere.com/2009/07/critique-steak-2007/), s'était fait descendre par à peu près tout le monde alors que c'était déjà très grand. Concrètement il poursuit sa réflexion sur l'absurde au cinéma, la poussant ici dans ses derniers retranchements. Il signe une oeuvre en décalage total avec tout ce qui s'est fait jusque là, un non-sens permanent bourré d'idées de génie qui prend le spectateur à revers toutes les cinq minutes. Soyons honnêtes, ce genre de film tellement extrême dans ses choix narratifs et de mise en scène risque bien de laisser une fois de plus une grande partie du public sur la touche, dans l'incompréhension et le rejet total. Sauf que l'amateur de cinéma véritablement inventif, qui aborde des contrées jusque là inexplorées, va tout simplement prendre un pied énorme devant ce qui reste l'évènement du 63ème Festival de Cannes.



Rubber est entièrement bâti autour d'un concept aussi profondément débile que fondamentalement génial, le « no reason » qui nous est présenté en détails le temps d'une introduction à mourir de rire, sous réserve d'être réceptif à cet humour si particulier. Durant cet incroyable prologue pendant lequel *Stephen Spinella* (acteur irrésistible qui mériterait plus d'apparitions sur grand écran) nous démontre qu'au cinéma, même dans les plus grands classiques, les choses arrivent parfois sans raison. Ainsi pourquoi dans **E.T.** l'extra-terrestre est-il marron? Pour quoi dans **Massacre à la Tronçonneuse** personne ne va jamais aux toilettes? Pourquoi dans **le Pianiste** l'homme doit se cacher et vivre comme un clochard alors que c'est un grand joueur de piano? « No reason » et c'est sur ce principe que *Quentin Dupieux* développe son récit qui plonge la tête en avant dans l'absurde total. À l'idée de base de suivre l'épopée sanglante d'un pneu tueur psychopathe aux pouvoirs télépathiques (Pourquoi? No reason!) s'ajoute une longue et complexe mise en abîme de l'idée même de faire du cinéma.

Par conséquent, derrière un concept qui restera peut-être le plus original des 20 années à venir, derrière des aspects d'expérience totale, de série B voir Z, on trouve quelque chose de pas si con que ça mais qui peut user. Car il est clair qu'un tel film, 100% expérimental, serait bien plus facile à avaler dans un format de court métrage, mais avec courage le réalisateur amoureux de son projet l'étale sur 1h25 dans lesquelles on entre avec passion, ou qui paraissent une éternité si on se sent exclu du délire. Outre le buzz évident, il convient de saluer les organisateurs de la Semaine de la Critique qui ont osé diffuser un tel film nonsensique, le temps d'une séance unique mémorable (à laquelle assistait le pneu Robert sur son siège dans la salle!). Mais au-delà de tout ça, il y a un film qu'on peut très bien qualifier d'extraordinaire, en particulier si on se place dans la case des amateurs d'absurde. Concrètement **Rubber** est construit selon deux axes. Tout d'abord on suit les aventures de Robert, un pneu qui se réveille et va semer la mort sur son passage, dans son road movie personnel qui doit le mener jusqu'à Sheila. Avec ses pouvoirs surréalistes il va exploser des bouteilles, des canettes, puis des animaux (avec à la clé la plus belle explosion de lapin depuis Doomsday (http://www.filmosphere.com/2008/11/critique-doomsday-2008/)) puis (il)logiquement des têtes humaines dans des hommages appuyés au maitre étalon de l'éclatage de tête, Scanners de David Cronenberg.

18 mai 2010	Ecran.fr

CINÉMA

mardi 18 mai 2010 10:27

Quentin Dupieux, un pneu déjanté

par Philippe Azoury

tag : Festival de Cannes



Semaine de la critique *Rubber* de Quentin Dupieux avec Stephen Spinella, Jack Plotnick, Wings Hauser, Roxane Mesquida... 1 h 25. Sortie indéterminée.

A parier pouvoir raconter une heure vingt de la trajectoire d'un pneu psychopathe dans le désert américain dézinguant tout ce qui viendrait à enfreindre son avancée (lapins, flics, femmes de ménage), on peut rapidement trouver la sortie de route. Le faire en plus avec humour et distanciation frise la présomption. Cannes, après tout, c'est des centaines de films qui jouent à fond le drame, les larmes, les flonflons, le cul, et voilà que ce type, pas rasé, la trentaine, déjà auteur d'un ovni comique (*Steak*), qui partage le reste de son temps en étant un (incroyable) musicien electro (sous le patronyme Monsieur Oizo), se pointe et casse le jouet. Et, en plus, il le fait avec une classe et un soin qui frisent la monomanie.

Que Dupieux-Oizo ait donné un prénom à son pneu (Robert), pourquoi pas (il est fils de garagiste, ça doit être œdipien ou quelque chose dans le genre). Qu'il ait tourné ça quasi seul en deux semaines dans le désert américain (ce qui nous évite l'effet Groland : le projet est intransposable en région Franche-Comté), tant mieux. Mais qu'il obtienne juste la plus belle image du Festival en ayant tourné *Rubber* sans chef-op', et avec seulement un appareil photo numérique d'une valeur marchande de 2 500 euros mis en mode Motion Picture, c'est juste un gros bras d'honneur à la profession. En 1995, on se souvient que les Daft Punk vendirent 6 millions d'albums d'un disque enregistré à la maison, quand les maisons de disques, complètement dépassées, se ruinaient à louer des studios à trois zéros la journée pour produire des albums qui sonnaient comme des boîtes à sardines. Plus rien n'a jamais été pareil. Dupieux vient de là : sa musique, et aujourd'hui son cinéma.

La façon dont *Rubber* a redonné vie samedi au Festival (joli coup pour la sous-estimée Semaine de la critique : on a frôlé l'émeute, et tout le milieu des prods françaises se pressait au premier rang) se lit dans ce sens-là. La curiosité, l'envie et la sympathie devant un objet pop crédible - et teinté d'un snobisme irréel (Xavier du groupe Justice en autostoppeur arborant un tee-shirt du groupe Yes...).

Rubber, c'est l'inverse de Tavernier : ça ne coûte rien mais c'est parfois beau comme du William Eggleston. *Rubber* se situe à tous les endroits à la fois, quelque part entre le marché du film (où on trouve des films australiens sur des nonnes topless néonazies qui font du surf) et la palme d'or. *Rubber* envoie tout chier en beauté et ça fait du bien.

Paru dans Libération du 17/05/2010

13 septembre 2010 | FilmsActu.com

Rubber

Ciné / Critique / le **13/09/2010, 12H20**
Par **ARNAUD MANGIN**

FilmsActu.com

Taillant dans le vif des habitudes que tout à chacun peut attendre d'un film dit "normal", **Rubber** raconte l'histoire la plus tarte possible en surface pour mieux mettre en exergue le fait que ses spectateurs ne sont absolument plus prêts à vivre une telle expérience aujourd'hui, en les mettant eux-mêmes en scène. Sorte de voyage dans le passé, une bonne trentaine d'années en arrière, le film de *Quentin Dupieux* s'autorise le plus beau luxe qui soit : faire ce qu'il a envie en donnant toute sa confiance à l'ouverture d'esprit et **le libre arbitre** culturel de son public. Joyeux délire utopique...

Synopsis :
Dans le désert californien, des spectateurs incrédules assistent aux aventures d'un pneu tueur et télépathe, mystérieusement attiré par une jolie jeune fille. Une enquête commence.

Rubber est certainement ce qui restera de plus édifiant dans toute l'histoire de l'auto-déconstruction filmique, tirant sauvagement sur **le fil** dépassant d'une pelote déjà un brin effilochée par des œuvres aussi tordues que **Les Clefs de bagnole** de *Laurent Baffie* ou **Akoibon** d'*Edouard Baer* (pour rester chez les français). Comme pour rappeler que le cinéma est un univers tellement malléable que l'on peut absolument en faire tout et n'importe quoi, de façon linéaire ou inversée, mélangeant sans vergogne le réel et la fiction sans encourir la moindre sentence. Si ce n'est la froideur de spectateur, mis ici à rude épreuve devant comme derrière la caméra. Le postulat est simple : raconter l'histoire la plus improbable possible pour savoir, d'une part, si le formatage ambiant a définitivement lobotomisé une masse désormais hermétique à l'originalité la plus extrême. Mais également pour mesurer le degré de tolérance de ceux qui acceptent de se faire absorber par la proposition d'un auteur/artiste, comme par une éponge. Après son **Steak**, excellente surprise jouant déjà avec le contre-emploi de l'humour populaire rejetant les fans d'Eric et Ramzy tout en obtenant l'adhésion de ceux qui les détestaient, *Quentin Dupieux* dresse ici un miroir à peine déformant du public : tant qu'il y aura des gens disponibles pour en regarder, les conneries n'auront de cesse de voir le jour.

Le réalisateur pousse la démonstration à l'extrême en racontant l'histoire de Robert, un pneu trainant sur le bord d'une route américaine désertique qui, par miracle, parvient à se lever, puis à avancer. Un pneu se sentant d'abord pousser des pulsions destructrices en roulant sur des insectes avant de découvrir qu'il possède un dont de télékinésie. Un pouvoir psychique et un trait de caractère qui vont s'associer pour faire de cet objet, traditionnellement creux et tournant en rond, un être psychopathe qui explose la tête des humains qu'il croise, par la simple force de sa pensée. Un peu comme dans **Scanners** de *David Cronenberg*. La bonne nouvelle, c'est que si l'on est prêt à accepter ce postulat, on est prêt à tout le reste en s'appuyant sur une réflexion (pas totalement fausse en plus) que la majorité des grands films fonctionnent dans leur énormité parce qu'ils existent sans se justifier. En citant Spielberg, *Oliver Stone* et Polanski en plus.... Dupieux en profite donc pour y greffer une intrigue secondaire qui sera finalement l'essentiel du propos, en mettant en scène ses propres spectateurs, prenant ici la forme de touristes qui regardent le film avec des paires de jumelles, comme s'il se déroulait juste devant eux, sans tenir compte des déplacements dans l'espace. D'un côté, les accros qui ont quand même envie de savoir comment ça va se finir et de l'autre les atterrés, qui préfèreraient mourir que de regarder le reste.

13 septembre 2010	FilmsActu.com

Rubber

Ciné / Critique / le 13/09/2010, 12H20

Par **ARNAUD MANGIN**

FilmsActu.com

Un postulat bicéphale, aux têtes totalement antinomiques. D'un côté, celle qui assume totalement son statut de série Z crétine et gore aux relents savoureux des 70's (on n'a peut-être pas vu ça chez nous depuis **Atomic Circus**) empruntant humblement à **Duel** ou **The Hitcher**. De l'autre une analyse cynique de la disparation du libre arbitre dans l'industrie du cinéma contemporain tout au long des 35 et quelques dernières années qui ont massacré le mouvement du *Nouvel Hollywood* (on vous renvoie au livre fascinant de Peter Biskind) et son influence sur le monde entier. En taclant d'ailleurs, non pas nécessairement les studios, qu'il semble se réserver pour un faussement hypothétique **Rubber 2** si l'on en croit son plan final, mais bien aux spectateurs. Un public endoctriné de son plein gré dans le merchandising culturel et à qui il semble dire avec un sympathique affront "*Si vous n'avez ni compris ni aimé mon film, c'est qu'il parle de vous*"... Une belle redistribution des cartes sur la responsabilité de chacun, sur la nullité ou non d'une oeuvre franchement pas déplaisante, mais à des années lumières de tout ce à quoi vous vous êtes préparés...

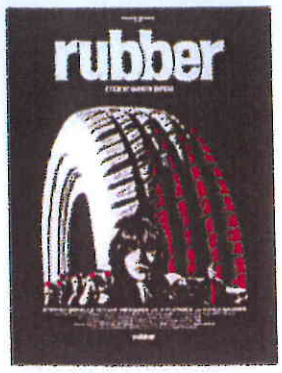
16 mai 2010	L'express.fr

Semaine de la critique

Rubber, le film un pneu déjanté

Par Julien Bordier, publié le 16/05/2010 à 16:00

Le deuxième long-métrage de Quentin Dupieux, alias Mr. Oizo, suit le destin de Robert, un pneu serial killer qui sévit dans le désert américain. Merci de laisser votre conscience au vestiaire avant d'entrer dans la salle.



- Film: Rubber
- Réalisateur: Quentin Dupieux (Mr. Oizo)

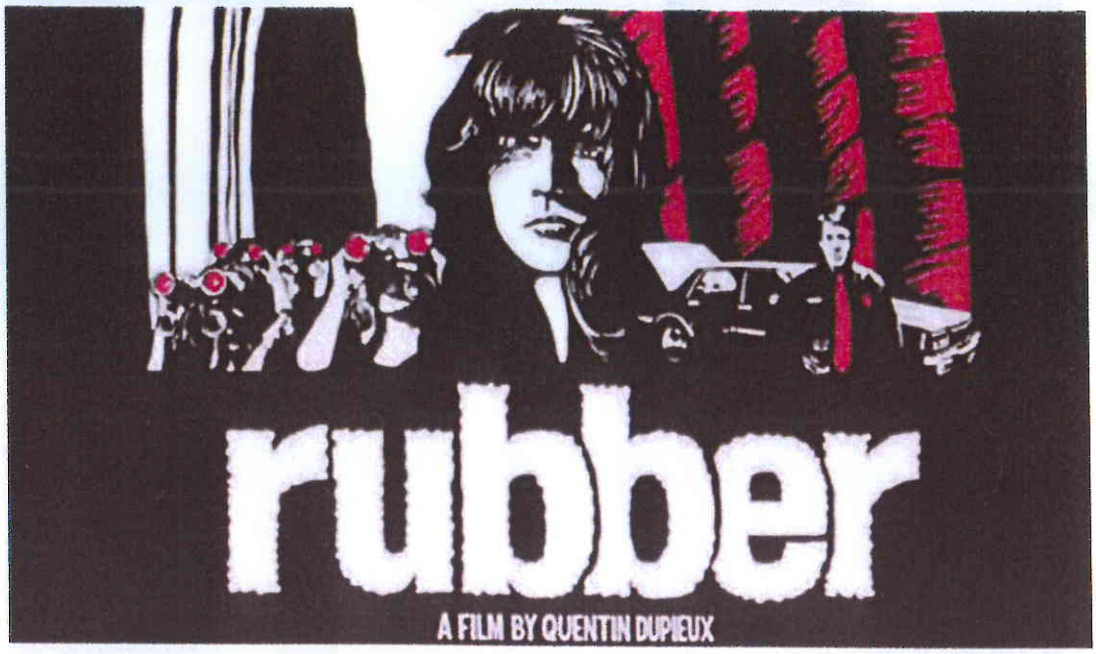
A LIRE AUSSI SUR :

Comment qualifier *Rubber*, le deuxième film caoutchouteux et inclassable de Quentin Dupieux, présenté en avant première samedi 15 mai à la Semaine internationale de la critique? Expérience arty, foutraque et gore? Road movie surréaliste? Slash movie télépathique? Western spaghetti en roue libre? Tourné avec un réflex numérique, *Rubber* est un trip visuel et radical, né dans le cerveau agité d'un drôle d'oiseau. Après la mise en abime de *Non film* (2001) et*Steak* (2007), comédie doux-dingue et *border line* avec Eric et Ramzy, le réalisateur français poursuit dans la veine déjantée. Déjanté, voilà un qualificatif judicieux! Nous ne l'avons pas encore écrit mais *Rubber* suit le destin de Robert, un pneu psychopathe (oui, oui un pneu de bagnole) dont le passe-temps préféré consiste à exploser la tête des humains croisés sur son passage ! Pendant ce temps, une bande de spectateurs, jumelles vissées sur la tête, contemplent le massacre de ce Dexter en caoutchouc.

On tient certainement là le scénario le plus barré et le plus original de tous les films présentés sur la Croisette cette année, voire de la décennie à venir. Avant d'être atteint de pneu-movie, Quentin Dupieux s'est fait connaître pour ses talents de musicien électro sous le sobriquet de Mr. Oizo. Souvenez-vous, le beat entêtant de la pub Levis avec la peluche Flat Eric, c'était lui. Son troisième album, *Lambs Anger*, est sorti en novembre 2008 sur le label Ed Banger, le même que Justice. Profitons d'ailleurs de cette parenthèse musicale pour signaler que la bande son de *Rubber* est signée Gaspard Augé, moitié pileuse du duo cruciforme.

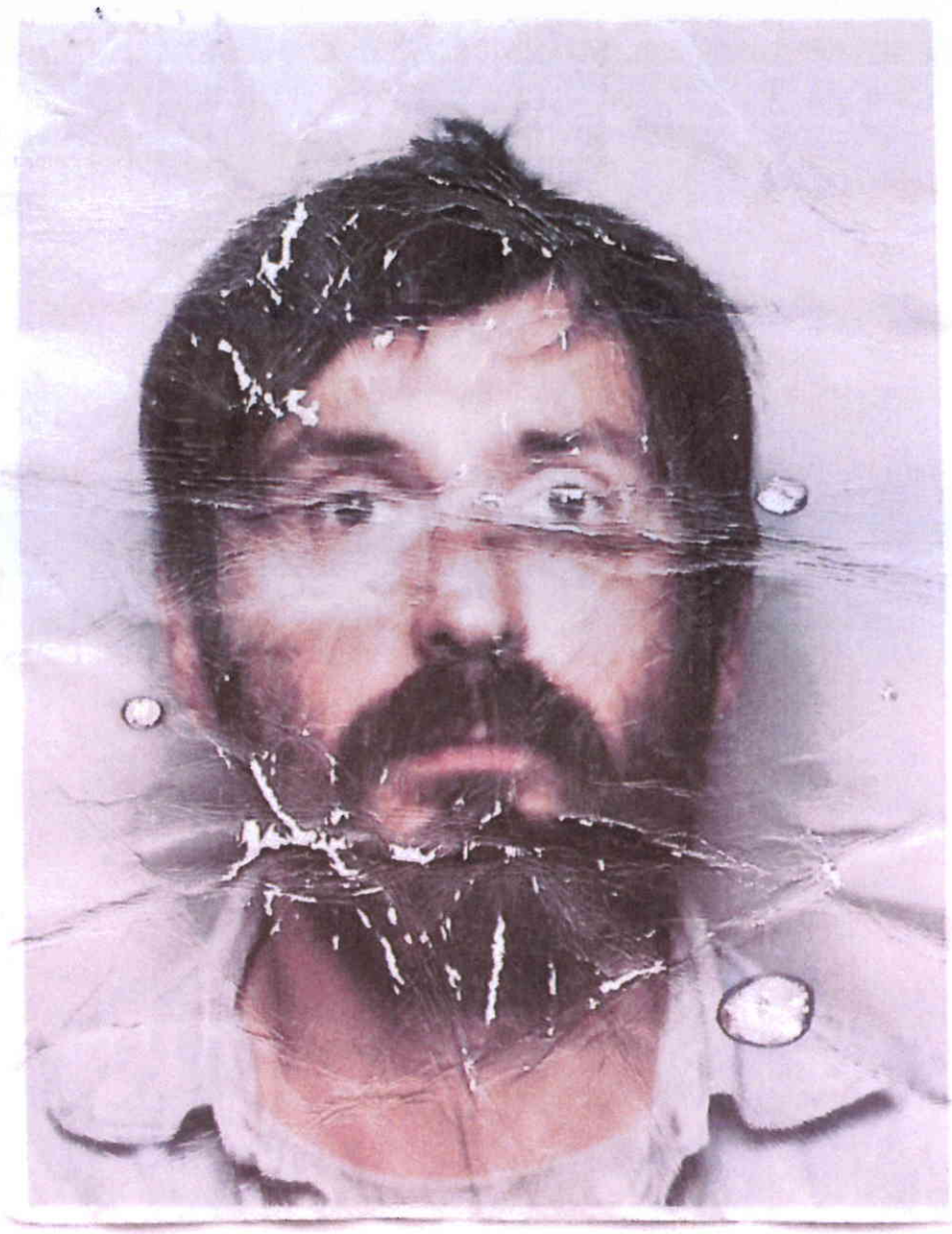
"Pourquoi dans le film de Steven Spielberg E.T. est-il marron ? Pourquoi dans *Massacre à la tronçonneuse* personne ne va jamais aux toilettes ? Pourquoi dans *Love Story*, les deux personnages tombent-ils amoureux ?" interroge avec le plus grand sérieux et face caméra un shérif facétieux - génial Stephen Spinella - dans une introduction d'anthologie. La réponse tombe sous le non-sens: "No Reason". Film à la créativité débridée et à l'humour tordu, *Rubber* est un hommage au surréalisme, à la quatrième dimension et au mensonge cinématographique, via une mise en abyme malheureusement pas assez bien utilisée. Il ne faut surtout pas chercher dans *Rubber* des réponses aux questions que d'ailleurs personne ne se pose. *Rubber* est un OVNI, une expérience à savourer. Déjà un film culte.

KULTur



RUBBER 2

Ce long métrage du génie de la musique électronique Quentin Dupieux aka « Mr Oizo ». C'est le genre de sujet où on se tâte, il y a tellement de choses à dire, alors on le met dans le blog ou dans le numéro 1 du webzine? Finalement, on vas vous donner faim, avec un peu de contenu, mais on se réservera plus de matière (après sa sortie) dans le webzine.



Quentin Dupieux nous sors là un long métrage qui s'annonce, comme le nom de son distributeur, être un ovni! Filmé avec l'appareil photo de chez Canon, le 5D mark II. C'est l'histoire d'un pneu qui prend vie, ce pneu a de sérieux penchant psychotiques et se révèle être capable de tuer par la pensée. Comme pour Flat Eric, Mr Oizo arrive a donner vie, à des objets, peu expressifs, voir carrément nul niveau expressions (un pneu…). Mais pourtant, en voyant rouler ce pneu, on pourrais presque se douter de ce qu'il vas faire! Et franchement ça nous fais beaucoup rire! On vous met ici des images du film commentées par Quentin Dupieux, trouvées sur le site de L'Express .

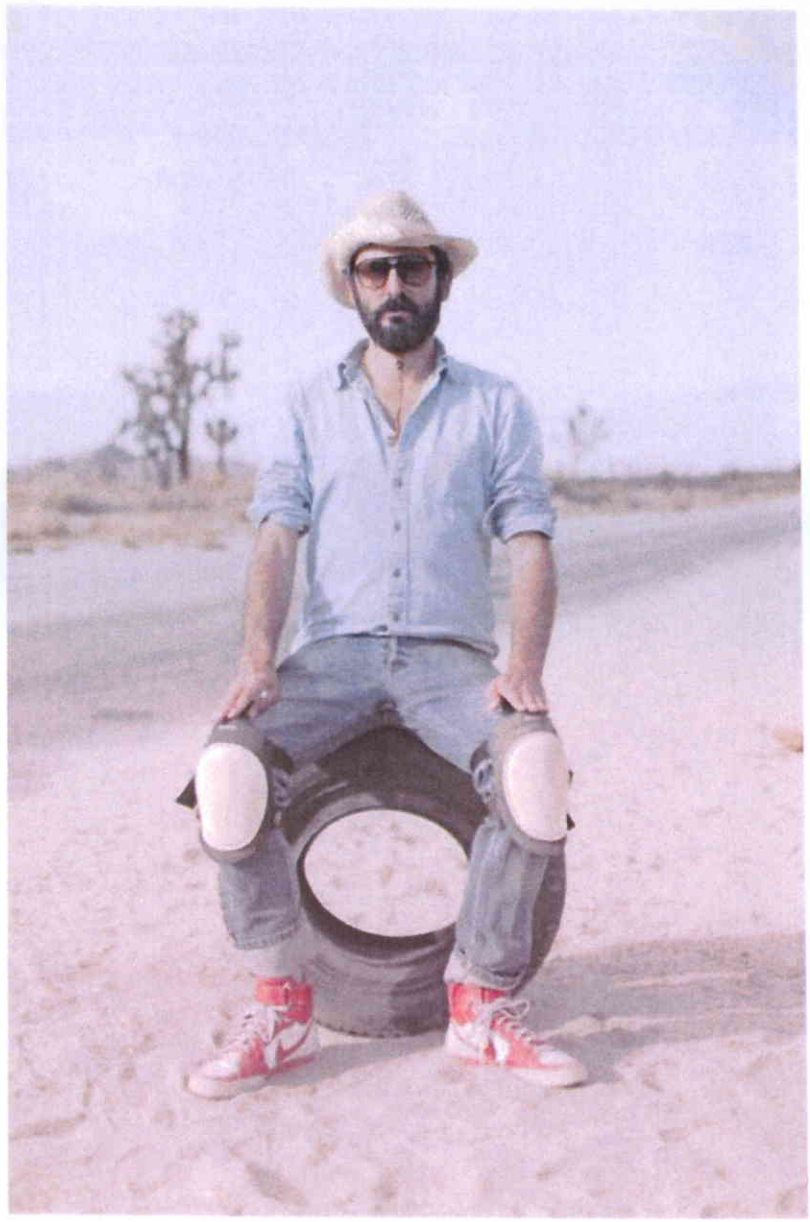
Partager Join Chat



« Ce rush donne l'impression d'une image qui aurait été faite par Pixar : un ciel sublime, pas d'être humain à l'image, une forme finalement assez simple à reproduire en 3D… Le premier prototype de pneu ne fonctionnait pas. Heureusement, une sorte d'ingénieur fou du cinéma a pu construire un prototype efficace, qui contenait un petit skateboard télécommandé pouvant se déplacer à l'intérieur pour le faire tourner. Ça restait approximatif, mais si j'avais eu le truc parfait qui faisait tout ce que je voulais, j'aurais moins été obligé d'être créatif dans la mise en scène. »

Partager

Join Chat



« C'est chiant de diriger un pneu. Tu es obligé de tout faire pour lui. Il y a très peu de surprises, très peu de séquences où il a fait un truc inattendu qui s'est révélé être crucial. Généralement, il tombe. J'ai pensé plein de fois à Flat Éric, c'était la même chose. Ses yeux ne bougent pas, il ne parle pas, c'était difficile de lui faire exprimer quelque chose. C'est la même façon de mettre en scène, des petites actions mises bout à bout. Le pneu a vachement bénéficié de mon expérience avec cette marionnette. »

Partager

Join Chat

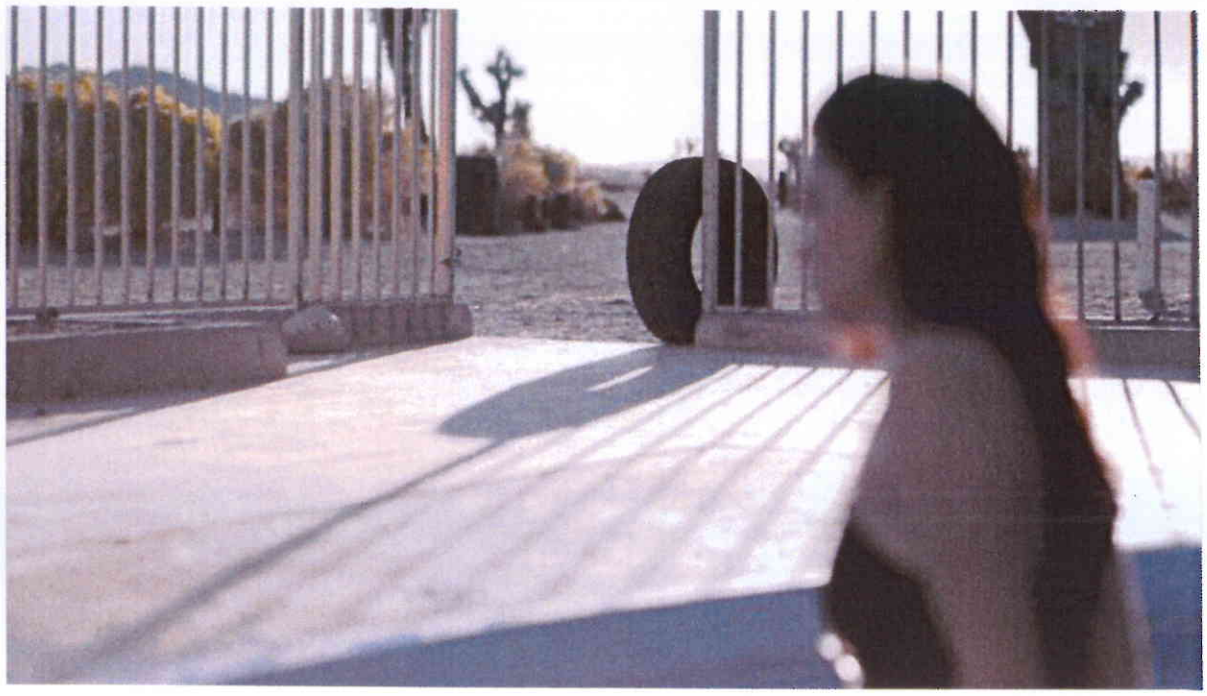


« C'est une scène de monologue au début du film, où ce policier annonce qu'il n'y a aucune raison expliquant le réveil du pneu. Je me suis dit que c'était trop ringard de raconter pourquoi ce pneu était vivant. L'acteur qui joue cette scène était brillantissime. Avec son uniforme beige, c'est un cliché, on l'a déjà vu mille fois, c'est presque ton copain. Mais quand on veut emmener les gens dans des trucs absurdes de A à Z, il faut des petits repères de temps en temps, auxquels se raccrocher. »

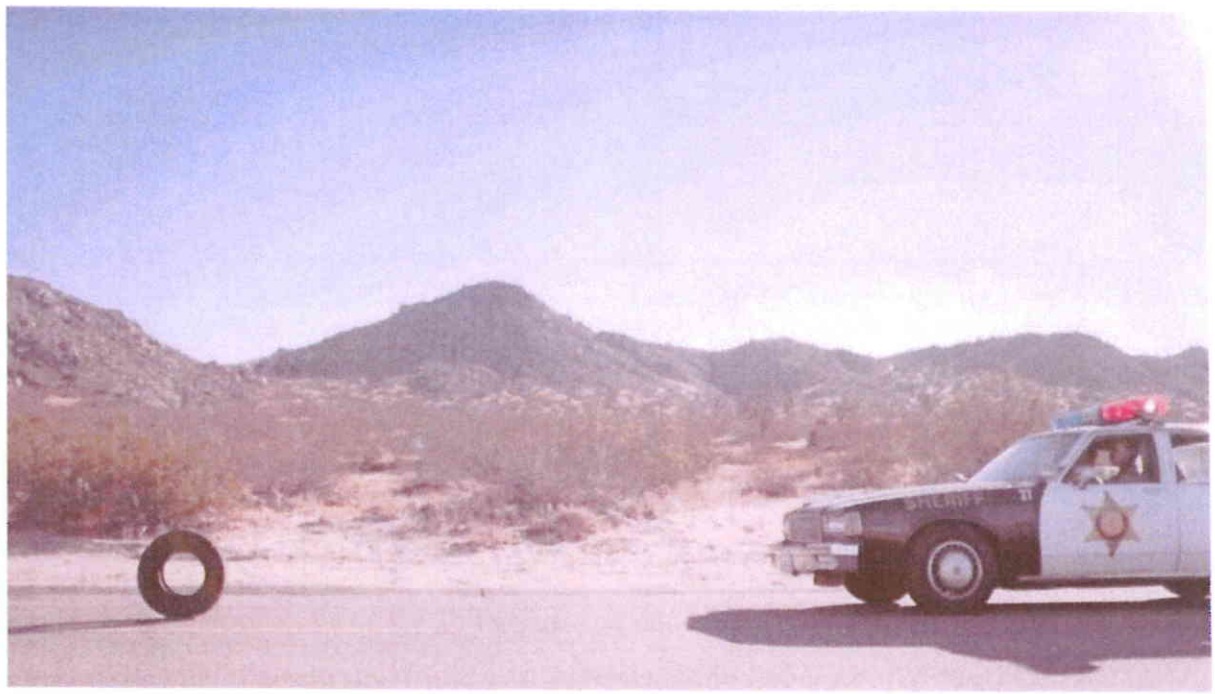


« J'ai eu accès à des mecs géniaux pour les rôles masculins, mais les castings féminins américains étaient un peu catastrophiques. J'ai alors rencontré Roxane Mesquida et je me suis reconnu dans son approche du rôle. Elle m'a dit : « Je ne vais pas te demander si mon personnage a un passé, si elle est contente ou quoi, je vais juste incarner ce que tu me demandes de faire. » Et pour ce

Partager Join Chat



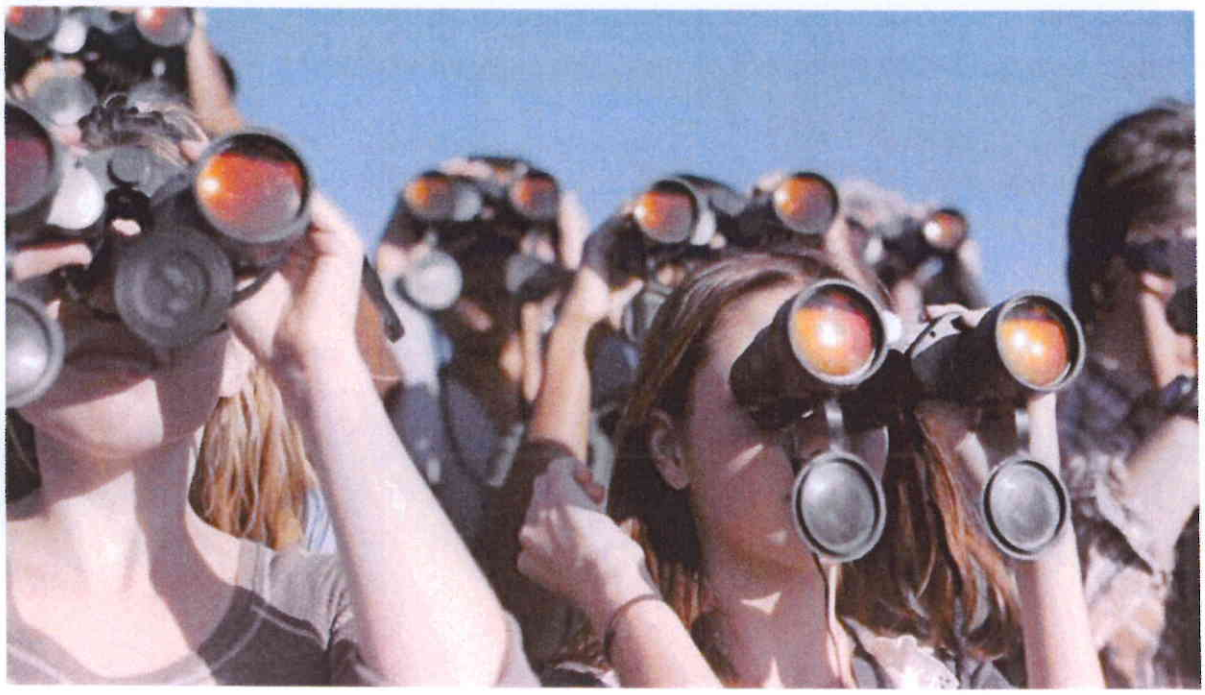
« À ce moment du film, le pneu est devenu un personnage, alors qu'il n'y a rien. Il est juste posé contre une barrière, mais c'est le spectateur qui fait le film. On a avalé la pilule, c'est devenu une évidence qu'il est vivant et qu'il est en train de regarder la fille. C'était en fin de journée, il me restait douze minutes pour tourner. Ce motel est un décor situé dans le désert, qui a été construit en 1990 pour un film avec Denis Hopper, *Eye of the Storm*. Il est, depuis, surveillé par un gardien qui le loue pour d'autres films. »



« Je ne suis pas fan de cette image, prise en dehors du contexte du film. On est trop dans le cliché délavé et je ne suis pas allé là-bas pour ramener ce genre de chose. Le côté petit Français qui va se faire son rêve américain avec une esthétique des séries des années 80… Mes premières pulsions visuelles étaient celles d'un pneu roulant lentement et qui ne fait rien d'autre que « regarder »

Partager Join Chat

exploser un truc par la pensée. C'est justement ça qui lui donne une conscience. »



« Au cinéma, tout est généralement fait pour que le spectateur fournisse le moins d'effort possible. Dans *Rubber*, les spectateurs sont représentés dans le film et je trouvais intéressant de faire un film où même visuellement, il faut faire un effort pour voir ce qu'il se passe. J'aurais adoré filer des jumelles aux spectateurs des avant-premières et projeter le film en tout petit. Le côté un peu théorique de *Rubber* risque d'agacer des gens, mais tout ça n'est fait que pour se marrer. Ça doit rester très léger. »



« Les spectateurs qui se battent pour grignoter l'os qu'on leur a donné à ronger… Ils auraient pu se partager le poulet calmement, mais à ce moment, j'ai senti qu'une rupture de rythme était

Partager Join Chat

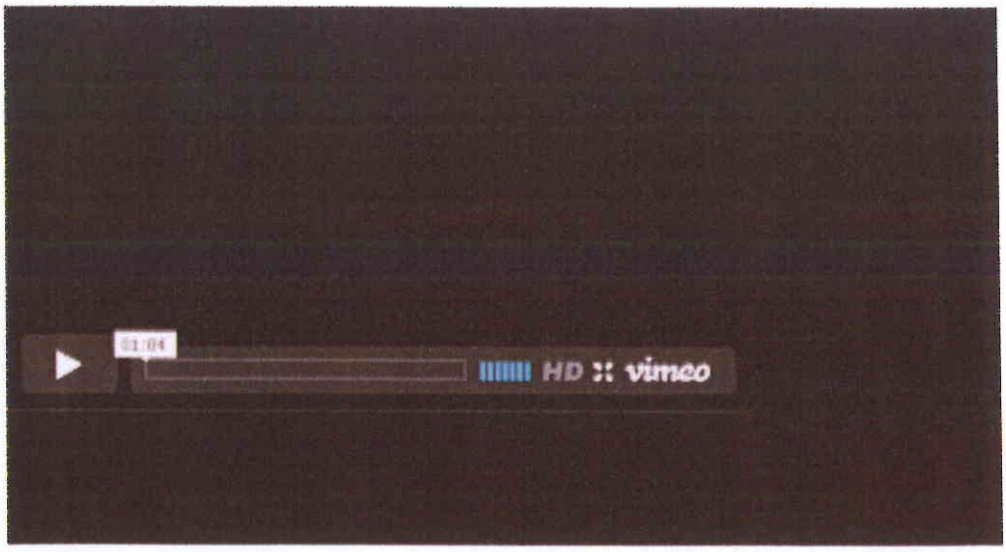
animal. Mais je me suis vite rendu compte qu'un seul niveau de réalité ne suffirait pas. L'exercice se serait alors résumé à faire *Les dents de la mer* en remplaçant le requin par un pneu. »



« L'appareil photo est posé sur mon genou parce qu'on n'avait pas le temps de faire autrement : on n'avait plus que quelques instants de lumière et on n'avait plus de cartouches pour le feu artificiel. Le terrain était super accidenté et le pneu n'arrêtait pas de tomber. Je l'ai cadré instinctivement, sans vraiment regarder dans le viseur, c'était un moment de panique complète. »

On a glaner sur le net, les vidéo, teaser, trailer etc… Ce long métrage s'annonce vraiment, vraiment génial! Préparez vos mirettes, il sors le 10 Novembre 2010!

Rubber Official Trailer:



Rubber Teaser 1:

Partager Join Chat

Entretien avec Quentin Dupieux pour RUBBER

Publié le 14 oct 2010

J'aime 9 personnes aiment ça. 1

Pouvez-vous nous parler de la genèse du film ?

Entre Steak et Rubber, j'ai travaillé, pendant presque un an, sur le scénario d'un film qui s'intitule Réalité, un projet compliqué à monter. Alors entre-temps, on s'est dit, avec mon producteur, qu'on pourrait faire un film «express», à petit budget. Le personnage principal de Réalité est un réalisateur qui essaie de faire un film de science-fiction sur une invasion de cubes transparents. Je me suis dit : pourquoi ne pas faire ce film-là. Après quelques essais en images de synthèse, je me suis rendu compte que filmer du vide pour ensuite ajouter numériquement des éléments en post-production n'était pas vraiment mon truc. J'aime bien filmer du concret, de la vraie bêtise matérielle. Je pars souvent d'une vision, d'une pure expression visuelle. Depuis le début, je pensais à la possibilité de créer une tension avec un pneu qui roule lentement, qui recule et qui s'approche.

Il est vrai que la lenteur ajoute à l'inquiétude, un peucomme dans les films de fantômes japonais…

On pourrait imaginer une version de Rubber avec un pneu qui roule à toute allure, qui au lieu de vibrer et de faire exploser les objets, leur fonce dessus. Au contraire, le choix d'une mise en scène photographique, le choix de la lenteur, ont été une façon de ne pas s'engouffrer dans ce créneau de cinéma Z qui ne m'intéresse pas du tout.

Quelle est votre méthode de travail ?

Le point de départ du film, c'est avant tout une discussion de production. Je suis assez impatient et n'aime pas trop réfléchir avant de réaliser un projet. Steak, j'en suis très content, mais son tournage a été un moment ennuyeux car beaucoup trop lent. Le scénario de Rubber a été écrit il y a un an, en un mois. Tout est allé très vite. Ça ressemble un peu à ma manière de faire de la musique : quand je fais un morceau que j'estime bon, c'est un moment qui prend une heure grand maximum. Le film a été tourné en 14 jours, et finalement nous n'avons fait que tourner, en équipe réduite. En étant derrière cet appareil photo, j'ai retrouvé les sensations que j'avais quand je filmais à l'adolescence.





C'est la raison pour laquelle le film a été tourné avec un appareil photo numérique, pour retrouver un rapport plus direct à la fabrication ?

La caméra 35mm est un objet mort. Dès qu'on veut changer une optique, il faut appeler quelqu'un. Comme par magie, pendant que je préparais le film, un ami m'a parlé de cet appareil muni d'une fonction vidéo de très grande qualité. Comme l'appareil n'est pas cher, je l'ai acheté. J'ai immédiatement fait des essais en Corse, avec un pneu qui roule dans le coucher de soleil. Le résultat était étonnant.

Est-ce que votre expérience dans la musique vous a été utile ?

Bien sûr. Je profite de la technologie en musique depuis une quinzaine d'années. Auparavant je travaillais avec un matériel analogique qui est un peu ce que le 35mm est au cinéma : des machines fragiles, avec des règles strictes. L'apparition du numérique en musique a apporté une plus grande liberté et autonomie aux artistes. J'ai vécu la même chose sur Rubber.

Comment ont été fait les trucages ? Ils sont numériques ou mécaniques ?

Les trucages du pneu sont entièrement mécaniques. Le pneu est télécommandé. Mais il y a des plans où tout simplement il est manipulé à la main, bord cadre. Pour les animaux, on a fait exploser des baudruches avec de l'air comprimé, à l'ancienne. On a fait la même chose pour les humains, mais c'était moins convaincant, si bien qu'il a fallu les retoucher en postproduction numérique, mais en prenant soin de garder ces effets mécaniques. Avant le tournage, j'ai regardé beaucoup de films où des têtes explosent, de Méliès à Cronenberg. J'ai constaté que quand ce genre de choses est trop bien fait, par exemple dans Planet Terror, avec ses effets spéciaux numériques assez renversants, c'est tellement bien fait que je n'y crois plus. Alors que ce vieil effet plan sur plan a toujours quelque chose de réel qui me plaît. Mais l'enjeu le plus important consistait à faire vivre ce pneu aux yeux du spectateur, chose qui se joue dans les 15 premières minutes.

Comment vous y êtes-vous pris ?

La gageure consistait à donner vie à l'objet le plus mort qui soit. J'adore Wall-E, mais c'est un robot qui a des yeux, une bouche. On est dans une dimension anthropomorphique. Moi, je voulais une expression brute. Mon pneu est un lointain cousin de Flat Eric en un sens. Ce sont les mêmes marionnettes, les mêmes codes, la même expression autiste. Mais c'est encore plus délicat puisque cette créature n'a pas de visage, pas de bras. Je ne voulais pas faire un pneu en images de synthèse. Pour moi c'était un contresens. Il fallait qu'on reste dans la matière, pas que ça ressemble à une publicité Michelin. En faisant la netteté sur les crampons par exemple, avec le reste dans le flou, on est vraiment dans la matière, ce qui n'a aucun intérêt en images de synthèse.





Il y a une belle idée de récit qui est d'assister à sa naissance, au fait qu'il découvre ses propres capacités. Cela contribue à la croyance du spectateur.

Oui, l'installation est cruciale. J'ai compris dès le début que, avant de raconter l'histoire proprement dite, il fallait prouver qu'il était vivant, le faire accepter au spectateur. Le danger, c'était qu'on pense sans arrêt aux artifices qui permettent de le faire bouger. Il y avait un langage à créer, qui a trait aux cadres, au découpage, à la mise en scène. Trouver le langage, c'est trouver une logique à suivre dans le découpage pour brouiller les pistes du spectateur. On est habitué à voir des trucages géniaux au cinéma. On ne peut pas se contenter d'une main hors-champ qui bouge le pneu. Les gens ne sont pas idiots, ils sentiraient immédiatement l'artifice. Il fallait donc le montrer à plusieurs reprises évoluant tout seul dans le plan, aller vaguement à gauche et vaguement à droite, puis s'arrêter avant de redémarrer. C'est ainsi qu'on croit à son autonomie.

Il y a cette très belle scène de miroir aussi, qui lui donne une identité.

Donner une personnalité à ce pneu, des émotions, une mémoire était primordial. Au départ, cette scène du miroir était juste un moment où il découvrait son aspect physique. Au montage, quand je suis arrivé à cette scène, l'idée qu'il se remémore son passé et remonte le fil de son existence s'est imposée comme une évidence.

D'autant que cette scène advient juste après la noyade, qui, avec d'autres, est ambigüe.

J'aime beaucoup cette ambigüité. Peut-être qu'on ne le remarque pas mais il y a une seule personne qui voit le pneu vivant dans le film, c'est l'enfant. J'adore l'hypothèse que ce qu'on voit n'existe pas.

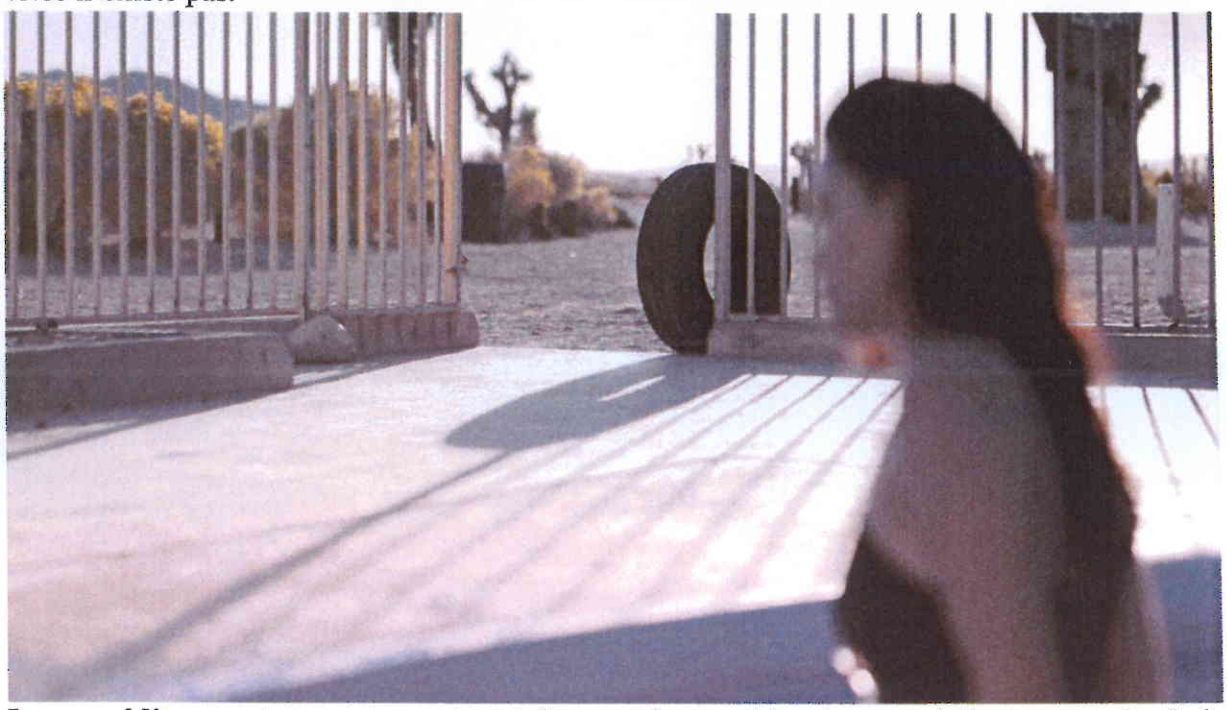
Justement, qu'est-ce qui vous intéressait dans cette mise en abyme avec les spectateurs ?

Je voulais créer une sorte de tourbillon. J'aime bien le côté aberrant d'un pneu agressif qui tue des gens et se déplace, mais il y a quelque chose qui, intellectuellement, n'est pas suffisant. J'ai essayé de mettre en place un petit théâtre de l'absurde où ce qui est en train de se passer n'arrive pas réellement. J'adore cette sorte de confrontation avec le « non réel », questionner la réalité. La présence des spectateurs à l'intérieur du film va dans ce sens. Comme l'idée de ce film vient d'un enjeu de production et de mon envie de pirater les méthodes du cinéma, le film est aussi la métaphore de cela. Sinon je faisais un simple film de genre.

Néanmoins, on retrouve dans l'arrivée de ce pneu quelque chose qui existe typiquement dans le film de genre, tels Le Blob : un élément purement gratuit et pulsionnel, sans intention psychologique.

Effectivement. J'ai été beaucoup spectateur de ce type de films, mais je les regarde de moins en moins. Pour moi, la vraie série B est emprunte de naïveté, de sincérité. Les séries B d'aujourd'hui font semblant, sont souvent cyniques. Et j'ai peur qu'en faisant une simple série B, je tombe moi aussi dans ce travers. Ce n'est pas tant la mise en abyme qui m'intéressait que l'idée que les films sont généralement conçus pour un spectateur passif. Tout est clairement décrit, expliqué. C'est la raison pour laquelle on trouve les films de David Lynch si bizarres. Alors qu'en fait David Lynch a juste un esprit, il fait des films comme il l'entend. Personnellement, j'aime bien ne pas

comprendre. Et cette idée que les spectateurs du film se retrouvent à regarder un truc qu'ils ne peuvent voir qu'en faisant des efforts colossaux m'amuse beaucoup. L'intégration de spectateurs dans le film m'a poussé à écrire cette scène où le flic explique aux autres que ce qu'ils croient vivre n'existe pas.



Les comédiens sont peu connus et certains sont incroyables, je pense à l'acteur sur la chaise roulante ou à Stephen Spinella, le personnage du flic.

Malgré l'absurdité du scénario, le vide qui entoure le film, ils ont fait un travail remarquable. C'est la grande qualité aux Etats-Unis : avant d'avoir envie de filmer des grosses voitures américaines, la lumière de Los Angeles ou des paysages, il y a ces comédiens extraordinaires. On croit que n'importe quel barman ou chauffeur de taxi est capable d'être comédien là-bas, mais ils sont surtout très travailleurs. Stephen Spinella, qui dit ce monologue au début du film, avait étudié plusieurs possibilités, avait répété seul devant sa glace.

Ce qui est beau, c'est que ni dans le texte, ni dans la manière de le jouer, il n'y a le moindre second degré. Tout le monde est extrêmement sérieux.

Globalement, tout le monde avait interprété le monologue du début de façon ironique. Je m'en suis aperçu notamment dans l'interprétation qu'en avaient les comédiens lors des castings. Stephen Spinella a trouvé ce truc qui est dur à formuler quand on sort de l'écriture, cette sorte d'humour à froid, clinique. C'est lui qui a trouvé ce ton qui fait qu'à aucun moment il ne dérape, ni ne nous laisse entendre que c'est une blague. Je n'aime pas beaucoup les comédiens qui sont convaincus qu'ils sont drôles.

On ne sait pas s'il faut rire ou être horrifié par les têtes qui explosent. Vous ne livrez jamais les clés de lecture du film.

Utiliser les codes des films d'horreur et des comédies, puis en faire une sorte de magma, ça ne m'intéresse pas. Quand je fais un film j'essaie d'oublier ceux que j'ai vus, même si parfois, fatalement, ça ressort. Impossible de ne pas penser à Scanners de Cronenberg quand on filme des têtes qui explosent. C'est un des chocs de mon adolescence. Aujourd'hui quand je le revois, j'aime beaucoup les scènes avec les types qui se regardent en face à face, qui se crispent jusqu'à ce qu'il y en ait un qui explose. C'est quasiment des scènes pornos. Dans l'idéal, je ne veux pas avoir à me servir des autres films. Cela peut paraître prétentieux, mais en réalité c'est une posture plutôt humble. Je pars de zéro, je me vois comme un homme préhistorique qui invente des choses, même si nforcément je ne peux ignorer mes références. Mais dès que je fabrique un plan, une

scène, j'ai le sentiment de l'inventer.

Est-ce que vous vous posez la question de l'émotion ou pas du tout ?

Pour Rubber, les seules questions d'émotion, c'était d'arriver à se projeter dans l'esprit du pneu. C'est pour cela qu'il se regarde dans le miroir. Mais je ne me suis pas posé des questions d'émotion du côté humain. Un personnage qui s'énerve à l'écran, ça m'embarrasse.

Comment dirigez-vous les comédiens ? Vous leur donnez des intentions ?

Il y a des intentions qui sont plutôt de l'ordre de l'abstrait, qui vont dans le sens du film mais pas dans le sens de l'humain. Ce sont des personnages qui existent uniquement le temps du plan. Il n'y a pas du tout l'idée qu'ils existaient avant et après, dans le hors-champ. C'est cela qui donne ce climat un peu étrange. Quand on est un bon chef d'orchestre, on peut embarquer les gens à jouer quelque chose même si c'est dissonant. On leur fait dérégler leurs violons, sortir de ce qu'ils ont l'habitude de faire. Du coup tout le monde est content de jouer un morceau dissonant.

Pourquoi, à la fin, avez-vous ajouté une communauté à ce pneu d'origine ?

Quelques jours avant la fin du tournage, je n'avais pas encore de fin, juste la fusillade et la réincarnation, mais ce n'était pas suffisant. Comme je ne raconte pas l'accomplissement d'un personnage par rapport à une action donnée, trouver un moyen de finir ressemble à un cassetête. Et parfois il ne faut pas forcément chercher la logique. Le meilleur film de Buñuel se termine par un plan sur une autruche. C'est formidable. L'idée, c'est qu'en se transformant en tricycle, il est devenu encore plus fort, c'est comme si on annonçait Rubber 2. Il fédère une armée, j'aime bien ça.

Buñuel a été une forte influence ?

Oui, beaucoup. J'ai énormément vu ses films. Mais j'adore aussi certains films de Blake Edwards comme 10 ou S.O.B. Ou encore le Blier des débuts, Buffet Froid notamment. De manière générale, j'aime beaucoup les artistes qui fonctionnent à partir d'une forme d'inconscient.

Articles similaires :



- **WTF : Une sortie Technique pour RUBBER ?**



- **Entretien avec Oren Peli, pour Paranormal Activity en Dvd le 7 Avril (1ère partie)**



Rubber

UN FILM SUR LE "NO REASON" QUI VA LAISSER DES TRACES...
samedi 20 novembre 2010, par administrateur



Dans le désert, une voiture de police renverse des chaises dans un slalom hypnotique. Strike. De son coffre sort un Sheriff qu'on croirait sortie d'un film des frères Coen, il fixe la caméra, et s'adresse directement aux spectateurs dans la salle. "Pourquoi dans E.T de Steven Spielberg, l'extraterrestre est il marron ? No reason. Pourquoi dans Le Pianiste de Roman Polanski, le héros est-il obligé de vivre comme un clochard alors qu'il est un surdoué du piano ? No reason. Pourquoi dans Massacre à la Tronçonneuse, les jeunes ne vont jamais pisser ou se laver les mains ? No reason". Avant de conclure par un savoureux : "Le film que vous allez voir est un hommage au No Reason".

Pourquoi ce pneu est-il vivant ? No Reason. Et puis d'abord, pourquoi un pneu ? No Reason. Le film de Quentin Dupieux parvient à rendre en effet un profond hommage au non sens, mais réussit le tour de force de nous faire croire dur comme fer durant une bonne heure et demie aux tribulations d'un pneu psychopathe. Rapidement, le film - ou plutôt l'objet filmique - s'est fabriqué une petite réputation. Présenté à la Semaine de la critique à Cannes, il est rapidement devenu avec **A Serbian Film**, le film dont toute la Croisette parlait. En quelques projections, les salles sont passées du vide total aux files d'attentes si grandes que la plupart des spectateurs déplacés pour l'événement devaient rester dehors. Une montée des marches de Quentin Dupieux accompagné de Robert, le pneu, a fait sensation aussi, et rapidement le film a remporté les avis de la critique spécialisée, un distributeur, et une carrière internationale. Roulant de festival en festival, **Rubber** débarque désormais en salle - dans peu de salles pour tout dire - et promet de devenir l'un de ces films qui deviennent rapidement cultes dès le DVD sorti.

Son réalisateur n'est pas inconnu du grand public, Quentin Dupieux est plus connu sous le pseudonyme de Mr. Oizo avec lequel il s'est taillé un statut de parrain de la musique électro française aux côtés des Daft Punk et autres Justice qui participent à la bande originale de **Rubber**. Réalisateur de ses propres clips à l'époque, et notamment du très connus "Flat Bit" avec cette petite marionnette jaune devenue culte dans l'imagerie populaire des années 90, il est passé pour la première fois derrière la caméra pour **Steak** une comédie complètement déjantée portée par le duo Eric & Ramzy, et qui n'avait pas tellement séduit le grand public, peut être pas assez réceptif à une comédie en dehors des sentiers battus. Avec **Rubber**, Quentin Dupieux réussit donc enfin à se créer un réel nom de cinéaste, une réputation qui commence à Cannes et devrait traverser le monde avec ses prochains projets.

De plus, **Rubber** prouve s'il en était besoin, que les normes de réalisation sont tangibles et "renversables". Quentin Dupieux, talentueux pour l'image, choisit ici de filmer son pneu tueur à l'aide d'un... appareil photo ! Et que dire d'autre, sinon que le Canon 5-D utilisé parvient à un rendu d'image absolument bluffant, faisant oublier la sempiternelle règle de la pellicule, et ajoute un argument de plus à ceux qui pensent que le numérique peut faire des miracles lorsqu'il est aussi bien utilisé qu'ici ou dans un David Lynch. Ici, l'appareil photo permet au réalisateur de prendre son pied, et de proposer presque un plan sur deux filmé via des objectifs de macro, ce qui nous offre des images d'un rendu incroyable.

Restons réalistes. **Rubber** est si particulier, d'autant par sa construction narrative que par ses partis pris artistiques qu'il risque de laisser le spectateur dirons nous "lambda" sur la touche. Car le réalisateur choisit certes de faire un film sur le "no reason" mais aussi et surtout sur ses influences. Impossible de ne pas penser à certains films à la vue de **Rubber**, de **Christine** à **Scanners** de David Cronenberg lorsque le pneu se met à faire exploser les têtes de tout le monde par la simple pensée. On a le droit à des scènes d'un décalage savoureux, nous montrant des "spectateurs de cinéma" obligés de se rendre dans un désert, jumelles en mains, pour suivre un film bigger than life, qui se déroule devant eux. On assiste à un parallèle amusant, une vision du spectateur très inventive, à base de jeux de mise en abîme, comme notre reflet face au miroir devant cette bizarrerie. Alors, on accepte de rouler sur l'autoroute du no reason, avec ce pneu tueur d'une incroyable sensibilité. Incroyable. C'est le terme. Incroyable est la faculté de Quentin Dupieux à nous faire croire que son pneu psychopathe est vivant, qu'il ressent des émotions... On flirte avec le génie d'un Pixar auquel on aurait coupé le son. Télescopant bon nombre de références de genre, le réalisateur jongle entre des scènes proches du western spaghetti, se déroulant dans des déserts évoquant les plaines de l'Ouest américain ou du proche Mexique, tout en bifurquant vers le film d'épouvante façon Romero - une scène culte que l'on nommera "Scène de la Dinde" y fait irrémédiablement référence, je vous laisserai la découvrir - jusqu'au slasher, en passant par le road movie et le survival. Un savoureux mélange de tous ces genres qui flirte souvent avec le no reason, mais qui eux, n'osent se l'avouer.

En dehors des sentiers battus, sur le bas côté des grandes autoroutes tracées par les dogmes du grand Hollywood, Quentin Dupieux propose un voyage dans l'absurde qui en déroutera plus d'un, et laissera sur la touche la plupart des spectateurs non cinéphiles qui se perdront dans le ravin, forcés de capituler devant autant de n'importe quoi et de références qu'ils ne comprendront pas. Pour les autres, **Rubber** restera le film culte dans lequel,

enfin, on donne un peu de reason au no reason.

Joris Laquittant

PNEU MANIAQUE

Rubber

RÉALISÉ PAR QUENTIN DUPIEUX

CRITIQUES > 9 NOVEMBRE 2010

Candidat sérieux au titre du pitch le plus improbable de l'année, *Rubber* est le deuxième film réalisé par Quentin Dupieux, ex-M. Oizo qui fit les beaux jours d'une marque de jean's et des fans d'électro au début des années 2000, et dont la première réalisation (*Steak*, avec Eric & Ramzy) n'a pas laissé un souvenir impérissable. *Rubber*, l'histoire d'un pneu psychopathe qui tombe amoureux d'une belle demoiselle dans le désert américain, accumule les références tout en ayant le bon goût de ne ressembler à rien de connu. À la fois bordélique dans sa narration et impeccablement maîtrisé dans sa mise en scène, *Rubber* a le doux parfum du culte : vite, la suite !

Une voiture s'avance dans le désert brûlant. Elle s'immobilise, le coffre s'ouvre, un type en sort. Il débite un monologue face caméra, puis repart. De l'autre côté, une bande de spectateurs venus on ne sait d'où. Munis de jumelles, ils sont venus assister à un spectacle, mais de quoi s'agit-il exactement ? Au loin, quelque-chose bouge : un pneu, semble-t-il, qui démarre sa route et fait exploser tout ce qu'il trouve : des objets, des animaux, et puis des gens. Une jeune fille passe en décapotable. Notre pneu est amoureux : gare à ceux qui se mettront sur son chemin...

C'est n'importe quoi ? C'est pourtant le second film de Quentin Dupieux, musicien électro qui, au début du XXIe siècle, a cassé la baraque avec un tube ultra-minimaliste "interprété" par une marionnette (en réalité, un gant de toilette jaune avec des bras et des yeux) sous le doux nom de M. Oizo. Une célèbre marque de jean's en a fait son égérie, les euros ont coulé à flot, mais Dupieux a rapidement tourné la page : la réalisation étant apparemment sa véritable passion, il signe en 2006 sous son vrai nom un film ambitieux mais raté pour le tandem Eric & Ramzy, *Steak* (après un moyen-métrage désopilant, *Norfilm*). La presse est partagée (certains crient au navet, d'autres au génie naissant), le film est un échec public : qu'à cela ne tienne, puisque Dupieux lui-même est moyennement convaincu par ce premier essai. *Rubber* est donc le second, beaucoup plus humble dans ses moyens et donc nettement plus libre d'aller où bon lui semble. Présenté à Cannes cette année, le film bénéficie d'un bouche-à-oreille limite hystérique : la rumeur est née, le statut de film culte tout prêt à lui être décerné.

Pour une fois, la rumeur n'est pas exagérée : contrairement à l'autre pseudo-film barré réalisé par des musiciens électro (*Daft Punk's Electroma*), pétard mouillé qui s'apparente à une longue balade dans le vide intersidéral des robots recycleurs versaillais, *Rubber* a l'intelligence de prendre beaucoup de soin à raconter une histoire qui ne veut rien dire. Ce qui ne signifie pas que ce road-movie existentiel et réflexif n'est qu'un exercice de style aussi beau que vain : aussi étonnant que cela puisse paraître, on finit par s'attacher à ce pneu sanguinaire et solitaire doté d'une âme pourrie, mais capable de tuer par amour. Dupieux puise un peu partout dans l'univers du cinéma bis, du plus élégant (Cronenberg bien sûr, de *Scanners* à *Crash*, mais aussi Lynch et Craven) au moins avouable (la série des *Chucky*) et parvient néanmoins à signer un film authentiquement personnel, en parfait équilibre entre la farce branchée à deux doigts du happening et la série B post-moderne à la *Scream* qui joue sur tous

les tableaux : l'ironie mordante comme le premier degré angoissant.

Impeccablement filmé (avec un appareil photo numérique !), *Rubber* n'a pas la prétention d'être autre chose que ce qu'il est mais Quentin Dupieux parvient à imposer un ton résolument unique, une ambiance où l'absurde apparaît aussi anxiogène que désopilant, où les personnages ont conscience de leur statut de pure fiction mais s'étonnent de devoir mourir, et où les objets sont dotés d'une conscience qui les pousse à accomplir le laid pour obtenir le beau. Pas mal, pour un film qui raconte l'histoire d'un pneu qui fait exploser des têtes.

Fabien Reyre

Voir ce film chez nos partenaires

Katorza de Nantes
400 Coups d'Angers
Le Comoedia de Lyon

Rubber (France, 2010). **Durée** : 1h25. **Réalisation, scénario, image, montage et musique** : Quentin Dupieux. **Producteurs** : Julien Berlan, Grégory Bernard. **Production** : Realitism Films, Rubber Films. **Distribution** : UFO Distribution. **Interprétation** : Stephen Spinella (Chad), Roxane Mesquida (Sheila), Jack Plotnick (le comptable), Wings Hauser (l'homme au fauteuil roulant), Tara Jean O'Brien (Martina), Haley Ramm (Fiona)... **Sortie** : 10 novembre 2010.

test
Site internet:AI, creation site internet, graphiste freelance



© UFO Distribution

RUBBER

un film de Quentin Dupieux
avec : Stephen Spinella, Roxane Mesquida, Wings Hauser...

10 NOVEMBRE 2010

Un pneu se lève de la poussière et découvre qu'il peut faire éclater la tête des animaux en se concentrant. Des spectateurs incrédules assistent à ce drôle de spectacle. Bientôt le pneu tueur et télépathe se pique d'une fille qui passe au milieu du désert en voiture, et se lance à sa poursuite...

AVIS ABUS DE CINÉ -3 -2 -1 0 1 2 **3** 4



Un pneu qui laisse des traces

Dans « Rubber », il y a un pneu psychopathe qui explose consciencieusement la tête des gens croisés sur son chemin, après avoir longuement testé ses capacités primaires - avancer, tourner, écraser une bouteille, et donc, faire exploser les êtres vivants comme des ballons de baudruche -, une sorte de « Hollandais roulant » sans pilote mais doté d'une étrange conscience. Il y a aussi une bande de spectateurs avides de sensations fortes, plantés au milieu du désert avec des jumelles, assistant avec un mélange de surprise et de perversité aux déambulations du caoutchouc personnifié. Il y a encore des personnages absurdes - le comptable à lunettes cultivant sa ressemblance avec un Norman Bates new age, incarné par Jack Plotnick ; et un lieutenant délicieux, pétri d'ironie, sous les traits duquel se dissimule Stephen Spinella - qui jouent les intermédiaires entre les spectateurs (au sens propre : ceux qui squattent dans le désert ; et au sens figuré : ceux de la salle de cinéma) et l'invraisemblable fiction qui se déroule implacablement devant nos yeux.

On se croirait un instant dans une pièce d'Ibsen arrosée de Kafka, et intégrée à coups de marteau à la mythologie américaine, notamment la mythologie cinématographique, avec convocation de références hollywoodiennes diverses et variées : désert américain, jeune femme qui fuit, motel perdu, meurtres sanglants. Rien de très nouveau, sauf qu'ici un pneu tient le premier rôle. Un avertissement aux acteurs capricieux : vous êtes bien « pneu » de choses et l'on pourrait vous reléguer à la place de la roue de secours, comme ce lieutenant qui arrive sur les lieux de l'action enfermé dans le coffre d'une voiture.

Après « Steak », Quentin Dupieux réalise un nouveau long-métrage inclassable dont le titre, cette fois, a réellement quelque chose à voir avec le contenu : « rubber » signifie, en français, « caoutchouc », mais aussi « gomme » (celle de notre enfance, pas celle des pneus) et parfois « préservatif ». Ça tombe bien : le film traite un peu de chacune de ces significations, le caoutchouc étant la matière du pneu, la gomme le symbole de la volonté de Dupieux de biffer les conventions et de faire exploser consciencieusement les règles narratives - aussi radicalement que son « héros » animé fait éclater les têtes - et la capote renvoie au brusque désir érotique qui s'éveille chez cet être improbable lorsqu'il croise Sheila - Roxane Mesquida. Leur amour, bien entendu, est impossible. On a déjà vu, dans la mythologie grecque, des reines copuler avec des taureaux, mais jamais des pneus avec des êtres humains. Peut-être faut-il y voir, à travers une perspective psychanalytique, un reflet d'une frustration propre au cinéaste lui-même. Peut-être Dupieux pourrait-il crier, façon Flaubert, lors d'un imaginaire procès : « Robert, le pneu, c'est moi ! » Tout cela est délirant, bien sûr, mais pas aussi absurde que ne l'est le film lui-même.

Absurde, d'accord, mais « Rubber » ne se contente pas d'être l'enchaînement de clichés (à prendre dans les deux sens du terme) qu'aurait pu promettre un pareil pitch-concept, en outre filmé entièrement à l'aide d'un appareil photo numérique HD qui fabrique une image d'une grande perfection. Le film raconte aussi deux histoires. Celle du pneu, d'abord : morceau de caoutchouc qui se découvre des aptitudes ordinaires et extraordinaires, une capacité au désir, une volonté suicidaire (il se jette dans la piscine du motel) et même, lors d'une séquence merveilleuse d'invention, sa propre image dans un miroir, point de départ d'une résurgence des souvenirs. Celle du principe fondateur du cinéma, ensuite : dans une introduction brillante, le lieutenant, face caméra, débite un speech sur le non-sens, qui irrigue dans la plupart des grands chefs-d'œuvre du 7e Art, avec de nombreux exemples à l'appui - « E.T. », « Love Story », « Massacre à la tronçonneuse », etc. - conclus chaque fois par l'affirmation que certains choix de mise en scène, de narration ou de caractères sont simplement dénués de raison.

« Rubber » est donc une ode à la déraison et à l'absurde, que Dupieux appelle à réactualiser dans le travail narratif, mais également une épigramme sarcastique à destination du public de ces films, victime de ses propres obsessions, dont le réalisateur se moque avec lucidité. Ses spectateurs sont obscènes et stupides. Affamés (mais pourquoi diable ne bougent-ils pas de leur poste d'observation

ABUS DE CINÉ
LE SITE QUI NE PARLE QUE DES FILMS QU'IL A VUS
POUR RECEVOIR NOTRE NEWSLETTER >>

LES REVES DANSANTS,...
BURIED
CE N'EST QU'UN DEBUT
RUBBER
THE SOCIAL NETWORK
KABOOM
DERNIER ETAGE, GAUCHE,...
DRAQUILA, L'ITALIE QUI...
NO ET MOI
VENUS NOIRE



FILM COURT VILLEURBANNE 2010 - PROGRAMME
du 19 au 28 novembre au Cinéma Le Zola et à la rotonde de l'INSA

MACHETE
MEMORY LANE
LE DERNIER VOYAGE DE...
L.A. ZOMBIE
THE SECRET DIARIES OF...
EASY A
VIOLET TENDENCIES
FAITES LE MUR
AGNOSIA
WE ARE FOUR LIONS
MORDS MOI : SANS...
BEAR CITY
MON BABYSITTER
QUARTIER LOINTAIN
SOLEIL TROMPEUR 2:...



HARRISON FORD

L'ETRANGER EN MOI
JACKASS 3D
POTICHE
L'HOMME QUI VOULAIT VIVRE SA VIE
BELLE EPINE
MOTHER AND CHILD

AGORA VOX
Le média citoyen

par Vincent Delaury
lundi 15 novembre 2010 - 0 réaction

"Rubber" : un film beau comme un camion



Alors c'est l'histoire d'un mec, pardon, d'un pneu psychopathe qui, dans un désert californien, dézingue par télépathie tout ce qui ne lui plaît pas : lapin, corbeau, humains... Au même moment, des spectateurs à la jumelle regardent le spectacle et la question qui vient est : qui tire les ficelles de tout ça ? Dit comme ça, on peut s'attendre avec *Rubber* au pire des nanars, mais c'est oublier qu'il y a aux commandes de ce film conceptuel comique l'inénarrable Quentin Dupieux, alias le musicien electro Mr Oizo et surtout l'auteur d'un des films français les plus originaux de ces dernières années : *Steak*, 2007. A l'époque de la sortie de cet ovni cinématographique bénéficiant de la présence du duo comique Eric & Ramzy, nous n'étions pas très nombreux à le défendre. Hormis J-P. Tessé des *Cahiers*, et une poignée d'autres (notamment au sein de forums de discussion ou de plateformes citoyennes*), la perplexité, voire l'incompréhension, était de rigueur. C'était l'époque où l'on écrivait *Dupieu* sans « x » à la fin, le temps où l'on ne savait pas bien d'où venait cet électron libre. Quentin Dupieux ne venait pas de la Fémis, pépinière semble-t-il instituée pour créer à tire-larigot des chroniques naturalistes héritées de la Nouvelle Vague, son film ne venait pas d'un énième acteur qui passe derrière la caméra pour signer un produit filmique bien cadré, bien éclairé, bien interprété mais qui à l'arrivée n'a rien à dire et ce réalisateur ne venait pas non plus, pour simplifier, de « l'écurie Besson », à savoir celle qui prend ses distances avec l'esprit Nouvelle Vague pour lorgner du côté du rêve américain et signer, comme on dit, des « films à l'américaine ».

Dupieux, avec *Steak*, avait réalisé un film prototype. Ce qui avait eu pour conséquence d'en laisser un certain nombre à la traîne tant le film semblait venir de rien et aller nulle part. Petit florilège de la presse de 2007 à l'égard de *Steak* : « *Le talent comique d'Eric et Ramzy se dissout dans l'univers, mal transposé au cinéma, de l'artiste electro Quentin Dupieu.* » (*Les Inrocks*) ; « *Les intentions premières étaient honorables* (...) *Mais la critique ne s'avère saignante que quelques minutes, avant de se barrer en grand n'importe quoi.* » (*Le Journal du dimanche*) ; « Steak (...) *accable et ne provoque aucune euphorie comique, même au soixantième degré.* » (*Première*) ; « *D'une rare laideur visuelle, sans rythme et quasiment dépourvu de gags,* Steak *se borne à capter leurs délires en roue libre.* » (*TéléCinéObs*). Maintenant, et dans l'ensemble, cette même presse, au risque de passer à côté d'un jeune cinéaste qui compte, fait marche arrière et se met à encenser, avec pour certains un certain excès même, son nouveau film *Rubber*. Un peu comme en art contemporain, on a tellement peur de passer à côté du nouveau Van Gogh ou Basquiat que cela entraîne que, si le succès d'un artiste est au rendez-vous, le marché de l'art peut alors faire loi et l'on se met à encenser la production de celui-ci même si cette dernière confine à l'insignifiance plastique ; Houellebecq décrit ça très bien dans *La Carte et le territoire*. Heureusement, en matière de cinéma, Dupieux, lui aussi un dissident à l'égard du 7e art (répétons-le, il ne vient pas de ce milieu-là mais de la musique electro), a bien plus de talent que Houellebecq. Autant *La Possibilité d'une île* (2008), le film, était un nanar difficilement défendable, ou alors au soixantième degré !, autant *Rubber*, tant formellement que narrativement, tient bien la route - **du 4 sur 5 pour moi**.

Tools

Néanmoins, j'avoue lui préférer *Steak*, que je trouve au fond plus retors. Imaginez donc : partir du duo populaire Eric & Ramzy pour le tirer vers un film singulièrement bizarre, à cheval entre le cinéma et l'art contemporain. Comme si Lynch avait couché avec Jean Poiret pour donner naissance à un magnifique bébé bâtard et incasable. Là, avec *Rubber*, Dupieux, *via* l'affiche du film et son *teaser*, annonce tout de suite la couleur : je fais un film sans le sou et je filme la vie d'un pneu pendant une heure vingt. Est-ce que ça marche ? Oui, et peut-être même un peu trop. Car il n'est pas impossible qu'on aurait aimé l'objet encore plus radical : faire un film sauvage, sale, obsessionnel, minimal et méchant - un pneu serial killer qui tue et qui ne demande rien à personne. Dupieux s'en tient à ça mais pas seulement : il a cru bon – et peut-être a-t-il eu raison quant à la bonne réception de son film par le public en salle (rires nombreux) – de rajouter, par-dessus l'histoire de son pneu s'épanouissant sous le ciel sexy de Californie, une mise en abyme du cinéma : nous spectateurs, nous regardons des spectateurs qui, dans le film, sont en train de regarder le même spectacle violent que nous. Bien sûr, la chose est intelligente mais la démarche du film-concept qui se regarde le nombril pour disserter sur le cinéma et le statut moral de l'image au sein de la *société du spectacle*, ce n'est pas bien nouveau. Sur ces questions-là (la place du spectateur et la question du voyeurisme malsain), à mon avis, le dernier Kechiche (*Vénus noire*) creuse davantage le sillon réflexif et est bien plus dérangeant, voire courageux. Mais, restons en là pour les quelques réserves (ne nous attardons pas trop non plus sur le *nonsense* de *Rubber* qui a été signalé un peu partout car, à ce niveau-là, Dupieux vient assez facilement chasser sur les terres surréalistes préalablement labourées par des pointures comme Luis Buñuel, Mel Brooks et autres Monty Python), et saluons les véritables audaces et partis pris du film.

Rubber, c'est un *Duel low cost* ou un *Christine lo-fi* : c'est un *road movie* réalisé avec un budget encore plus réduit que *Macadam à deux voies* de Monte Hellman. En route à moindre coût pour un trip lent et contemplatif. Rappelons-que le film, d'une grande beauté visuelle, a été réalisé avec un simple appareil photo Canon 5 D, d'une valeur de 2000 €. *Rubber*, c'est donc l'espoir qu'un autre cinéma est possible, un cinéma hexagonal s'échappant des sentiers battus de la lourdeur académique institutionnelle pour tendre vers des chemins de traverse hautement créatifs. Rien que pour cela, et parce qu'il est pour moult apprentis-cinéastes la preuve par l'image de la possibilité d'un cinéma autre, *Rubber* vaut la peine d'exister, d'être vu et salué. En plus de ça, formellement, et parce que Dupieux est un cinéaste ludique, *Rubber* est audacieux. Comme *Steak*, il semble vicié de l'intérieur. Il avance en répétant non stop ses plans à l'instar des schémas répétitifs de l'electro (boucles électriques) puis, tout à coup, il se casse en deux, *via* l'art du *cut*, de la plume qui se casse et du gros pâté faisant tache d'huile. On se souviendra encore longtemps de quelle manière Dupieux introduit un mini-film (d'horreur) dans son ruban filmique. A un moment donné, alors qu'on est en train de suivre la vie romantique d'un pneu, on bascule soudain dans du Romero pur jus façon *Zombie* : une horde d'humains affamés se jettent sur une dinde ! C'est à mourir de rire et, au passage, on n'est pas si loin de la geste formaliste culottée d'auteurs contemporains cassant leur film en deux pour les amener vers un ailleurs : Tarantino, Apichatpong Weerasethakul.

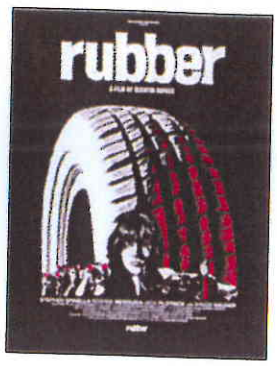
Et puis là où Dupieux est très fort, c'est dans sa façon non pas de faire un simple film à l'américaine, comme tant d'autres, de Kassovitz à Richet *via* Canet, mais de revisiter avec malice la cinématographie américaine *maintsream* en portant dessus un regard postmoderne lui permettant de mettre à plat la mécanique narrative hollywoodienne. Par exemple, les trognes d'acteurs qu'il a choisies, on jurerait les avoir déjà croisées dans *Trois enterrements* ou chez les frères Coen (*Fargo*, *No Country for Old Men*). Avec un talent fou, tant en ce qui concerne le casting que la mise en images scopes et les dialogues de seconde main ciselés, Dupieux, en même temps qu'il réfléchit le cinéma étatsunien, vient interroger l'Amérique, ses archétypes et paradigmes. Et l'on dirait alors qu'il met sur le même plan rêve américain et Amérique, comme si celle-ci n'avait d'existence que par l'image. Par exemple, dans *Rubber*, un policier américain recolle le blason de sa fonction sur sa manche comme pour se rappeler qu'il est flic : l'image fait loi et est gage de vérité ! Au fond, comme pour Jean Baudrillard, l'Amérique est ici une projection fantasmatique, une imitation du cinéma : « *Il faut entrer dans l'Amérique comme fiction. C'est d'ailleurs à ce titre qu'elle domine le monde.* » (*Amérique*, 1986). A ce jeu-là, c'est peu dire que Quentin Dupieux, à l'heure actuelle, et toutes cinématographies confondues, est un des meilleurs décrypteurs de l'Amérique fantasmée, pour le meilleur et pour le rire.

* http://www.agoravox.fr/culture-loisirs/culture/article/le-film-de-quentin-dupieux-un-27452

Tools

16 septembre 2010	ScifiUniverse.com

RUBBER : UN FILM « NO REASON »



L'AVIS DU STAFF

Lionel B.	8/10
MOYENNE STAFF SFU	8/10

À PROPOS DE LIONEL B.

- Voir ses autres critiques
- Voir sa fiche

Il existe des ovnis du cinéma tels que Dans la peau de John Malkovich ou bien encore Eraserhead , des films qui peuvent paraître totalement absurdes par leur histoire mais qui font preuves d'une grande originalité. Rubber de Quentin Dupieux fait également partie de ces films extra-terrestres au scénario totalement improbable mais inédit. Pour preuve, il est question dans ce dernier d'un pneu tueur... Du jamais vu !

Le début du film donne le ton. Nous sommes dans le désert californien. Des chaises sont disposées au milieu d'une route ensablée de façons désordonnées. Une voiture arrive et commence à percuter toutes les chaises n'hésitant pas à faire des écarts pour ne pas en laisser une en état. Sa besogne effectuée, la voiture s'arrête. Un homme habillé en shérif sort du coffre et se place devant la caméra. Il s'adresse à nous : « *Pourquoi dans ET de Steven Spielberg, l'extra-terrestre est marron ? No reason.* » L'homme continuera à énoncer un speech sur les « *no reason* » de nombreux films, tous plus drôle les uns que les autres. En cinq minutes, Quentin Dupieux nous fait comprendre ce qui nous attend dans Rubber , un film « *no reason* » mais purement jouissif.

Par la suite un public situé dans ce même désert californien, qui s'est vu confier des jumelles, assiste au réveille du pneu. Cette scène donne l'impression d'observer le réveil d'un petit animal. Ce petit animal va par la suite apprendre à marcher, ou plutôt devrait-on dire rouler sachant qu'il s'agit d'un pneu. Après plusieurs chutes et avoir trouver la stabilité, notre héros en caoutchouc va commencer à prendre plaisir à détruire. Tout commence par une bouteille d'eau en plastic qu'il écrasera tel un enfant qui s'amuse à torturer des insectes. Il poursuivra d'ailleurs en écrasant un scorpion. Puis il sera confronté à plus fort que lui face à une bouteille de verre. Mais le pneu découvre son pouvoir de télépathie et fait littéralement exploser la bouteille. Cette seconde séquence démontre à quel point Quentin Dupieux est parvenu à humaniser ce qui est pourtant un objet qui ne peut prendre vie.



Désormais, le film va pouvoir prendre une tout autre tournure et s'orienter vers un style plus horrifique, vers une sorte de slasher dans lequel le tueur serait ce pneu. Ce dernier éliminera donc tous ceux qui se mettent sur sa route en utilisant ses pouvoirs psychiques. Ainsi les têtes vont exploser en nombre mais toujours de la même façon et c'est peut-être ici le seul défaut du film. On note ici une répétitivité dans les morts. Cependant, Quentin Dupieux , conscient de cela, fait un saut temporel de trois jours pour éviter que cette répétitivité devienne une longueur et qu'il puisse faire avancer son « histoire ».

N'oublions pas qu'il y a toujours des spectateurs qui suivent l'histoire à la jumelle. Du moins un homme en fauteuil roulant qui n'hésitera pas à donner son avis sur le film qui est en train de se dérouler. De cette façon, le réalisateur semble vouloir faire un pied de nez aux projections test grâce à cette scène totalement irréaliste et drôle en même temps.



Quentin Dupieux ne respecte en rien les codes du genre et cela ne le dérange pas du tout comme le démontre cette scène où les policiers font une partie d'échec et que l'un d'eux déplace un pion comme il le veut. Là, son adversaire lui rétorque qu'il n'a pas le droit, que se n'est pas dans les règles... mais qu'il peut quand même le faire. L'irrévérence du réalisateur ira même jusqu'à faire un gros « *fuck* » à Hollywood lors de la séquence finale.
Si le film surprend par son originalité, sa drôlerie, son humanité et son côté horrifique, il ne déçoit pas non plus du côté technique qui fait également preuve d'audace. En effet, Quentin Dupieux parvient à démontrer avec Rubber qu'il est facile de faire un film avec un budget minimal tout en lui donnant un aspect visuel magnifique grâce à un simple appareil photo ! Et oui, Rubber a été tourné avec un Canon EOS 5D Mark II, un appareil photo Full HD capable d'un rendu similaire à d'excellente caméra professionnelle pour un moindre coût.

16 septembre 2010	Cine-partout-toutletemps.over-blog.com

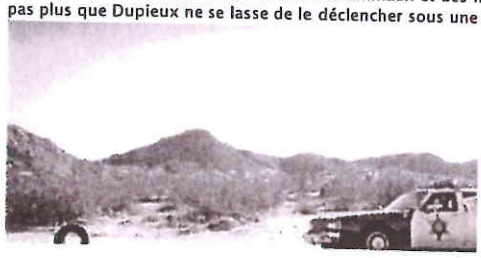
Rubber, de Quentin Dupieux (France, 2010)

On était sans nouvelles de lui depuis trois ans maintenant, et l'un des ovnis majeurs du cinéma français de la décennie qui s'achève : le détournement des stars hautement calibrées Éric et Ramzy dans la comédie ***Steak***. Quentin Dupieux resurgit au milieu du désert californien avec pour tout matériel un appareil photo numérique réglé en mode caméra (le même que celui qui a servi à tourner ***La casa muda***), un pneu et une poignée de paires de jumelles. Le synopsis du film réalisé à partir de ces éléments (avec la collaboration de quelques acteurs humains, tout de même) est tout à fait exhaustif : *« Dans le désert californien, des spectateurs-touristes assistent avec leurs jumelles aux aventures d'un pneu serial-killer, attiré par une jolie fille. Une enquête est ouverte... »*.

Le mot « non » est en passe de devenir le fil directeur de l'œuvre de Dupieux. Après un premier long-métrage intitulé ***Nonfilm*** et l'humour nonsensique de ***Steak***, ***Rubber*** se présente d'entrée comme un prophète d'une philosophie du *« no reason »*. L'expression est répétée de nombreuses fois, et étayée par des exemples plus foldingues les uns que les autres piochés dans le cinéma et dans la vraie vie, dans le laïus introductif déclamé par un personnage face caméra, aux spectateurs. Par spectateurs, il faut comprendre nous, dans la salle, mais aussi ceux évoqués par le synopsis. ***Rubber*** contient donc un film dans le film, mais sa structure est autrement plus embrouillée qu'une classique mise en abyme. Plus qu'à une malle à double fond, on a affaire à une zone unique et hétérogène où les frontières entre film et film dans le film sont on ne peut plus poreuses. Les spectateurs deviennent acteurs, les réalisateurs tentent de se débarrasser du public avant la fin de la séance, certains interprètes sont conscients d'être dans un film et d'autres non, l'état du script - écrit à l'avance ou improvisé au fur et à mesure - est incertain... Le degré de complexité atteint et son traitement par l'absurde sont proprement époustouflants. Et d'un surréalisme consommé, puisqu'il n'y a absolument *« no reason »* à ces enchevêtrements.



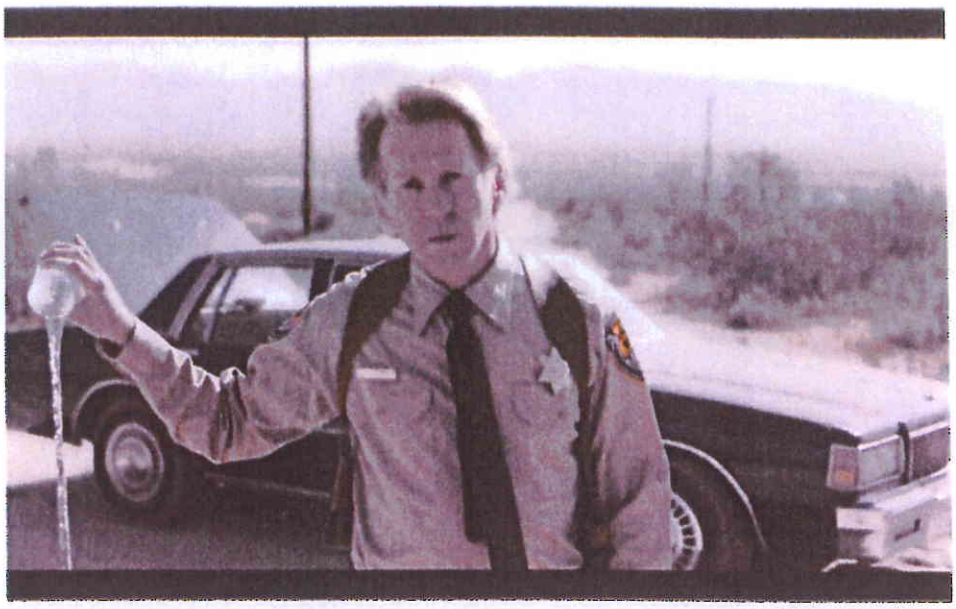
Le surréalisme est également l'horizon de l'histoire de pneu tueur en série qui est au cœur du film, sur le fond (un pneu qui prend vie, se découvre des pouvoirs psychiques et décide de les employer contre la race humaine : là encore, *« no reason »*) et dans sa forme. De même que Buñuel et Dali, en sectionnant l'œil d'un bœuf mort dans ***Un chien andalou***, attendent du spectateur qu'il croit qu'il s'agit de l'œil d'un humain vivant et parviennent à leurs fins, Dupieux exploite et célèbre le pouvoir infini de suggestion du cinéma. Celui-ci agit dans l'intervalle impalpable entre ce qui est montré à l'écran, et l'interprétation que le cerveau humain en fait. Le début des aventures du pneu, qui couvre son réveil et sa découverte de ses pouvoirs, est une affirmation éclatante de cette faculté propre au septième art. Dupieux filme en plan fixe, avec un minimum d'effets annexes (quelques tremblements du pneu et le bruitage associé lorsqu'il se concentre au maximum, et rien de plus), des situations au comble de la platitude, voire de l'insignifiance : un pneu qui roule dans une décharge, un pneu placé au bord d'une flaque d'eau, un pneu posé devant une télévision allumée... Ça c'est ce qu'il filme, mais ce que nous voyons est tout autre chose : le pneu qui avance dans la décharge, le pneu qui se désaltère dans la flaque d'eau, le pneu qui regarde la télévision (où ses goûts vont des courses de Nascar aux leçons d'aérobic). Et, surtout, le pneu qui fait éclater la tête des animaux et des humains à distance, par la force de sa pensée. Phénomène qu'on ne se lasse pas de voir se reproduire, pas plus que Dupieux ne se lasse de le déclencher sous une forme *low-tech* jubilatoire.



Le dispositif supplémentaire du film dans le film est essentiellement un moyen d'étendre à la durée d'un long-métrage cette démonstration de cinéma dans ce qu'il a de plus pur, séminal. Mais c'est aussi une représentation de sa rencontre avec le public, qui constitue la finalité ultime de cet art - un film qui n'est pas vu est un film inexistant. Œuvre détraquée et tarabiscotée, ***Rubber*** est aussi d'une intelligence et d'une pertinence épatantes. Rarement exercice théorique aura été aussi drôle et réjouissant, à coups de gags absurdes et d'explosions gore qui font de Quentin Dupieux le plus cool des professeurs de cinéma - et de la doctrine du *« no reason »*.

Par Erwan Desbois - Publié dans : slashers !!

25 mai 2010	1kult.com



Une fois encore, l'œuvre est méta-cinématographique, et c'est par un incroyable jeu de miroir que le spectateur est omniprésent, observant comme nous ***Rubber***, et intervenant même dans son déroulement. Une mise en abyme qui n'empêche pas **Dupieux** de nous livrer non un simple film de genre grotesque et hilarant (ce qu'il est néanmoins) mais surtout une réponse à ses précédents essais filmiques. Le désert de ***Non Film***, la passion des personnages marginaux et caricaturaux de ***Steak***, le vide comme pureté, tout est ici fait pour rechercher la liberté, que l'ultime plan du film annonce clairement. Il faut être fou pour avoir envie de rendre un pneu charnel, sensuel et humain, et il faut du génie pour y parvenir, et **Dupieux** y arrive haut la main, à grand renfort de longues focales, de sonorités et de gros plans.

La technique est aussi remarquable. On a du mal à croire que l'image est celle d'un appareil photo, et laisse voir une vraie révolution, que le DV promettait à une époque sans l'atteindre, et que la 3D annonce cyniquement et vainement. Mais il n'est pas question de prouesse ici, simplement un auteur qui a découvert l'outil parfait pour offrir sa vision sur grand écran.

Réalisateurs en herbe, ne cherchez pas plus loin, l'appareil photo offre un piqué incroyable et permet d'alléger considérablement la manière d'envisager la production d'un long métrage.

Mais il est probable aussi que le résultat ne sera pas aussi pur que le film de **Quentin Dupieux**, qui utilisera de nouveau l'appareil lors de son prochain projet appelé ***Réalité***. 3D, DV, 35 mm, téléphone portable, qu'importe au final, tant que le résultat qui nous est offert est le regard d'un véritable auteur.

C'est le cas de ce ***Rubber***, qui gagne haut la main **le prix 1Kannes d'or 2010** que nous avons mis en place cette année après le visionnage d'une quinzaine de films sur la Croisette. Et s'il ne fallait qu'un argument de plus pour vous inviter à découvrir non seulement cette histoire de pneu, mais aussi les autres œuvres de **Dupieux**…

No Fuckin' Reason !

suffit à lui-même, qui n'a pas besoin d'autre chose pour exister (pas de message à faire passer, pas d'injustices à dénoncer, pas de sentiments à transmettre). *Rubber* s'érige donc en manifeste de ce cinéma, dont les plus habiles représentants étaient à ce jour les frères Coen, mais au rang duquel on peut également compter par exemple les deux derniers films des frères Larrieu ou l'efficace et prometteur *Amer* de Hélène Cattet et Bruno Forzani. *Rubber* convoque également tout un pan du cinéma du passé, en tant que descendant des grands road-movies et avec ses paysages du sud-ouest américain, on y sent le souffle de *Gerry*, de *Vanishing Point*... Et avec cette histoire de pneu animé dans le désert, c'est *Cars* et par son intermédiaire toute la dynastie Pixar qui est conviée. On nage avec bonheur dans toutes ces références, entre le tricycle de *Shining*, le van de *The Brown Bunny*, les animaux qui explosent comme chez Peckinpah et les scènes archétypales de la douche, du motel ou de la procession de morts vivants. Un peu mégalo, *Rubber* ? Probablement. D'ailleurs le film se clôt sous les lettres géantes d'Hollywood. Mais à la réflexion, on n'aurait pas pu trouver meilleur endroit pour achever ce nouveau monument du cinéma.

Festival de Locarno – compte-rendu

Entre « Rubber » et « Memory Lane », un monde de cinéma

Festivals-Expos > 24 août 2010

L'autre sommet du festival, *Rubber* – l'histoire d'un pneu serial-killer qui fait exploser la tête de tous ceux qu'il croise dans le désert californien – aurait très bien pu n'être qu'un simple film potache adulé par les fans de cinéma de genre. Mais il y a fort à parier qu'il gagne une audience et un respect bien plus large, tant il offre une réflexion passionnante sur ce qu'est le cinéma aujourd'hui. Et pour ne rien gâcher, c'est un film enlevé et facétieux, ce qui tend à être une qualité de plus en plus rare dans le cinéma d'auteur d'aujourd'hui, souvent plus porté sur la contemplation. Le coup de génie de Quentin Dupieux, c'est d'inscrire *Rubber* dans un des filons les plus fertiles du cinéma contemporain, celui du film entrain de se faire, dans la lignée de *Ce cher mois d'août*, de *Valse avec Bachir* et, de manière un peu plus lointaine, du *Close-Up* de Kiarostami. Dupieux dresse ainsi – en plein désert – un face à face entre un groupe de spectateurs armés de jumelles et cette histoire de pneu, sous l'autorité surréaliste d'un capitaine de police omnipotent – à la fois personnage du film, réalisateur, critique, dialoguiste… Cette confrontation féconde ne manque pas de produire de nombreuses considérations théoriques, au haut rang desquelles une réflexion sur la place du spectateur de cinéma. *Rubber* ne tranche pas, dénonçant dans un même mouvement la réponse hollywoodienne à la question (sans spectateurs, le film perd sa raison d'être) et celle du cinéma d'auteur hardcore (le réalisateur faisant tout pour perdre ses spectateurs, seuls les plus dignes parvenant à s'accrocher et à avoir accès à son œuvre ésotérique). Et le film prend toute son ampleur lorsque le dernier spectateur vivant s'introduit dans cette histoire de pneu, explorant à sa manière cette fameuse zone frontière entre réalité et fiction, thème de prédilection du cinéma actuel. Le cinéma défendu par *Rubber*, c'est celui de l'absence de sens (le fameux « *no reason* » théorisé dans l'hilarant monologue d'ouverture du film), le cinéma à l'état pur en quelque sorte, qui se

PRESSE INTERNATIONALE

Rubber

REVIEWED BY ALLAN HUNTER

CRITICS' WEEK

US. 2010. 84mins
Director-screenplay-cinematography-editor Quentin Dupieux
Production company Realitism Films
International sales Elle Driver, (33) 1 5643 4875
Producers Gregory Bernard, Julien Berlan
Music Mr Oizo (aka Quentin Dupieux), Gaspard Auge
Main cast Stephen Spinella, Roxane Mesquida, Jack Plotnick, Wings Hauser



Who could possibly resist the lure of a movie about a serial-killer tyre with lethal telekinetic powers? It sounds like a dream night out for Stephen King. The sheer novelty value of the concept should provide a degree of commercial traction for *Rubber*, even if the deliciously daft premise seems more suited to an eye-catching short than an over-extended feature.

Quentin Dupieux's second feature after *Steak* (2007) is an irreverent throwback to the 1970s heyday of terror by inanimate object, as typified by Steven Spielberg's *Duel* (1971) or *The Car* (1977). Festivals in search of offbeat, talking-point fare will jump on *Rubber* and enterprising distributors should be able to exploit its off-the-wall qualities, even if there may be more mileage in ancillary than theatrical.

Dupieux acknowledges and embraces the folly of the film's central idea with an opening monologue from the local sheriff (Spinella) explaining that all great films from *E.T.* to *Love Story* rely on plot elements that have no logical reason for their existence.

An audience is then assembled to observe and comment on events as a tyre emerges from the Californian desert sand and wreaks havoc on the local wildlife (stomping on a scorpion, exploding a rabbit, and so on) before turning its attention to the human populace. We never learn what inspires the subsequent killing spree — a traumatic puncture buried in the past or some fatally unbalanced tread, perhaps? We will never know.

Dupieux shows that B-movies can be beautiful by capturing and framing desert images that would not seem out of place in Gus Van Sant's *Gerry*. The effects are equally polished, with a collection of exploding human heads to satisfy gore fans but, more importantly, a convincingly independent tyre that books into a motel, showers, settles down to watch television or just keeps rolling inexorably down the highway.

The humour throughout is knowing and self-aware, with interruptions from the gathering of viewers and the sheriff that break the spell of the narrative to comment on whether it is living up to expectations or to suggest some alternative plot developments. Stephen Spinella is especially droll as the cynical, tetchy law enforcer who believes the events are all part of some stage-managed spectacle — until the blood and death become very real.

The film starts to fade after the first hour but Dupieux creates an ending that leaves plenty of scope for a more ambitious sequel in the style of Hitchcock's *The Birds*. Even if that does not come to pass, *Rubber*'s originality and winning humour combine to make it one of the guilty pleasures of Cannes 2010.

1 361007 828684
Quotidien National
T.M. : N.C.
LUNDI 17 MAI 2010
S : L.M. : N.C.
SCREEN AT THE CANNES FILM FESTIVAL

1 321007 826950

Quotidien National ☎ :
T.M. : N.C. L.M. : N.C.
THE DAILY CANNES
JEUDI 13 MAI 2010

THE HOLLYWOOD REPORTER

Critics Week on laugh track

Trio of French comedies put an auteur spin on the genre

By Rebecca Leffler

What do a killer tire, Isabelle Huppert and France's identity crisis have in common? Nothing, in fact, but all will likely make you laugh. This year's Critics Week sidebar features three very different French comedies out of competition — opening night film Michel Leclerc's "Le Nom des Gens," Marc Fitoussi's "Copacabana" and Quentin Dupieux's "Rubber." From dramedy to political comedy to surrealist absurdity, these films are hoping to show that humor can be taken seriously and that "auteur" and "comedy" are not mutually exclusive.

The Festival de Cannes is synonymous with drama, emotion and occasionally even horror, but rarely do festgoers expect to walk out of a screening erupting with laughter. This year, Critics Week artistic director Jean-Christophe Berjon wanted to change that.

"In Cannes, we are often ashamed to laugh, but these films are generous and funny and show different types of humor and style," he said of the uncommon selections.

Fitoussi's "Copacabana," the

continued on page 58



Critics Week

continued from page 4

director's second film after 2007's "La Vie d'Artiste," stars Huppert and her real-life daughter Lolita Chammah as a mother-daughter duo whose roles are reversed. Fitoussi calls the film a "dramedy," adding that, "Comedy is a more modest form of drama."

While the film does have many lighter moments, it also touches on some very emotional issues. "My goal wasn't to make people laugh out loud in the theater. It's more discreet humor. I want to move people first and foremost; the comedy is secondary," Fitoussi said.

"Copacabana" was produced by Avenue B Prods. and Kinology will handle international sales.

Big-budget French comedies continue to give the territory its biggest boxoffice results — think record-breaker "Welcome to the Sticks" or last year's top titles "Coco," "Neuilly Sa Mere!" and "Safari" — yet smaller indie comedies are having a harder time finding funding and audiences. However, Critics Week organizers are hoping that the "auteur comedies" screening out of competition will find audiences after generating positive buzz in Cannes.

"Comedies tend to please in Cannes because audiences need a breath of fresh air — they're happy to relax a bit," Fitoussi said. However, just because comedies may be less heavy than other festival titles, it doesn't mean they're necessarily light on emotion. "There's a false idea out there regarding comedy," he said. "Just because a film may be a 'feel-good movie,' it doesn't mean it's simplified."

"France is very segmented. If you want to make an auteur film, you need to come from a certain school. If you want to make a comedy, you need to use certain TV stars."

— producer Gregory Bernard

While big-budget, critic-proof comedies continue to see green at the boxoffice, auteur comedies are fewer and farther between.

"You're not taken seriously in France if you make comedies," Fitoussi says. "In France, to make a comedy, the financial partners usually want an all-star cast."

Aside from the all-star cast, they require a lot of preparation.

"If you want to make a big comedy in France, the typical time frame is three years," "Rubber" producer Gregory Bernard said. "France is very segmented. If you want to make an auteur film, you need to come from a certain school. If you want to make a comedy, you need to use certain TV actors."

All three films are hoping to bridge the gap between the different schools of filmmaking.

"Auteur comedies are generally too small or too provocative for funding from the TV networks and too big for small producers or state funding," director Michel Leclerc said.

Leclerc's second feature, "The Names of Love," marries romantic comedy with political humor. Sara Forestier plays a young, left-wing activist who sleeps with her political enemies to convert them to her cause, until she meets Jacques Gamblin's character, the Jewish grandson of deportees, and the two radically different characters fall in love.



While the story may sound improbable, it's actually based loosely on Leclerc's own life. The film was written by Leclerc and his real-life wife Baya Kasmi and the story is partly autobiographical.

"I always like to start with what I know and what's close to me, but also find the right distance so that other people can relate. This distance is created by humor," Leclerc said.

Despite the humorous scenes, "Love" also deals with serious subjects like pedophilia, the Holocaust and the Franco-Algerian war. "The most elegant way to talk about serious subjects is comedy," Leclerc said.

Gamblin, an actor known for his dramatic roles, plays a humorless ornithologist who works for the French Bureau of Animal Disease. He's far from the slapstick comedian usually found in films of the





THE RULE OF THREE: French comedies aiming to shake up Critics Week this year include, clockwise from top left, Quentin Dupieux's "Rubber," Michel Leclerc's "Les Noms de Gens" and Marc Fitoussi's "Copacabana."

genre. "The people who make us laugh the most are usually the most serious. Gamblin's character is so serious, so we can make fun of him," Leclerc said.

Despite the film's provocative poster featuring a pants-free Forestier, Leclerc's comedy is more than simple just-for-laughs fare. "It's a comedy inspired by the question of identity in France today. Today in France, different generations have been mixed, so family names have lost their meaning. I like lightness in a film, but I also try to makes comedies with a point of view."

The auteur comedy was made for just €3.4 million and produced by Delante Films and Kare Prods., with co-production support from TF1 International, who is handling international sales. UGC will release the film in France.

"I'd be thrilled if comedy found a noble place in Cannes," Leclerc said. "It's important to me that the film be seen as an auteur film."

And then there's that killer tire.

Quentin Dupieux's "Rubber" mixes horror film with indie comedy in the very unique story about a telepathic killer tire as witnessed by a bunch of onlookers in the California desert.

Dupieux's tire takes on human characteristics — it watches TV, stares at a naked girl in the shower — oh, and explodes people's heads with its mind.

"It's very hard to put in a box," Bernard said.

"It's an arty, surrealistic comedy," added Realitism films partner Julien Berlan. "Quentin Dupieux is like the French son Woody Allen and Luis Bunuel never had."

Dupieux has become a personality among Parisian nightlife circles thanks to his alter ego named Mr. Oizo, a yellow puppet character that Dupieux then made famous as "Flat Eric" in several Levi's ads and a collaboration with the late Jim Henson.

The film was shot in just 18 days in the U.S. last summer. "We wanted to see If we were capable of making a movie in under a year that's a comedy, but still arty," Bernard said. "And the only way to do that was to not care about the cast and not care about the budget." "Rubber" was made for just under $1 million.

The shoot even finished early, one day before the production team had planned. "It was such a quick and effective shoot," Bernard said. "The actors were never waiting around and everyone changed in the same trailer, not like most shoots. But the actors loved it. There was a great vibe on set." Dupieux wrote, directed, shot and handled all of the music for the film.

The film will screen out of competition because producers and Critics Week organizers wanted to create an event around it. And so far, they have. A teaser trailer for the film has been circulating around the web for weeks.

The star of the film, Robert — ironically, the same pronunciation as the word "Rubber" in a French accent — the tire will be on the Croisette and available for interviews.

Elle Driver is handling international sales for the film that is still looking for a French distributor, among other territories. Producers are planning an untraditional multi-city distribution tour for the film. "We want it to be the next Rocky Horror Picture Show," Berlan said.

The cost-effective, time-saving production model could prove to be an example for "auteur comedy" filmmakers and producers across the globe, but especially in France, if the film is a success. "This is pure freedom. As a producer, freedom is the value we're fighting for so to prove that a film like this is possible is important," Bernard said. "With a simple script, a good idea, the will to do it, new technology and an artist that can work independently, you can create an original film in less than a year and still give the vision of an artist," Bernard said.

"Quentin is definitely in the auteur comedy genre, but it's a difficult genre," Bernard said. However, good buzz from Cannes screenings for all three offbeat titles may just put that difficult auteur comedy genre in the spotlight. THR

10 août 2010	www.letemps.ch

LE TEMPS
Culture

Connu du monde de la musique électronique sous le nom de Mr. Oizo, le cinéaste français a présenté à Locarno le film qui avait fait sensation au Festival de Cannes en mai: «Rubber»

«Vous allez voir un mélange entre Duel de Steven Spielberg et les Monty Python... En mieux!» Après la sensation que son film Rubber a provoquée en mai à Cannes, Quentin Dupieux aurait eu tort de jouer la fausse modestie en se présentant, dimanche soir, sur la Piazza Grande. Depuis ses débuts sur la Croisette, son histoire de pneu psychopathe façon Eugène Ionesco, tournée pour deux francs six sous dans les décors désertiques du nord de Los Angeles, alimente, chez ceux qui demandent encore à le voir, tous les fantasmes. Au moment de sa sortie le 10 novembre prochain, il ne fait aucun doute que cette critique ravageuse de l'industrie du divertissement aura, grâce à Internet, acquis un statut culte. A raison.

La prestation de Quentin Dupieux sur la Piazza Grande a pourtant laissé fuser, parmi les spectateurs, des réflexions sur son «arrogance parisienne». Mais, comme son précédent Steak avec le duo Eric et Ramzy (l'une des plus étonnantes comédies jamais réalisées en France), Rubber échappe tellement aux préjugés qu'il est devenu nécessaire de vérifier qui est l'homme.

Et ça commence mal. Après un rendez-vous déplacé plusieurs fois, l'attachée de presse arrête un instant de s'arracher les cheveux pour nous annoncer que «Quentin préférerait ne pas poser devant le photographe». Vraie gêne ou posture du grand artiste ténébreux? Celui qui, hors cinéma, a vendu, sous l'alias Mr. Oizo, 3 millions d'exemplaires de son titre musical electro «Flat Beat». Souvenez-vous: en 1999, le clip immortalisa Flat Eric, cette marionnette jaune devenue ensuite la mascotte des jeans Levi's, le temps de sept publicités réalisées par Môsieur Dupieux lui-même.

Dès les premiers échanges, le doute est levé pour le meilleur: «Quand je pose, ce n'est jamais bien. Photographiez-moi plutôt pendant l'entretien.» Gêne, donc, ou timidité.

En fait, l'attitude de dandy perçue en 2000, sur la scène des Victoires de la musique quand «Flat Beat» avait été élu meilleur clip de l'année, n'était autre. «Absolument! C'était si embarrassant d'avoir du succès avec un truc fait à la va-vite. «Flat Beat» avait été enregistré en deux heures. Et son succès m'a valu une réputation de calculateur. Alors que c'était très anxiogène: on m'a dit que c'était un tube et on l'a lancé. Sauf qu'il ne s'agissait que d'une esquisse, qui s'est retrouvée figée par le système alors que je n'étais même pas allé au bout de mon idée.»

Quentin Dupieux, juste un pneu déjanté

Il faut croire pourtant que la rapidité et l'écriture automatique lui vont bien. En cinéma: Rubber a été écrit et tourné avec un appareil photo haute définition, en quelques semaines et pour un coût dérisoire. Pareil en musique: Quentin Dupieux a enflammé le dernier Paléo de Nyon à l'instinct. En quittant la Suisse le lendemain, il avait twitté: «Paléo fest! Merci! Meilleur gig 2010! Jamais vu une foule aussi folle. Et merci à ceux qui ont jeté des chaussures sur la scène.»

De retour sur le sol helvétique quinze jours plus tard pour sa facette cinéma, Quentin Dupieux twitte intensivement depuis Locarno sous le nom oizo3000. «Je me fais ma petite promo personnelle. C'est plus sain. Twitter, Facebook: ces canaux sont devenus essentiels pour tous ceux qui essaient de garder ou de soutenir une indépendance en marge de l'industrie.»

10 août 2010	www.letemps.ch

Enfant des cassettes VHS plutôt que des cinémathèques, des navets autant que des chefs-d'œuvre – «On est autant influencé par les merdes, même si ça fait toujours bien de dire qu'on n'aime que les grands films» –, Quentin Dupieux a côtoyé une certaine spontanéité artistique dès l'enfance. Son père, Jean-Claude, était en effet le garagiste attitré et surtout l'ami d'un célèbre fondu de grosses cylindrées (et de pneus): Coluche. «J'ai vu que le monde des artistes était chouette.» Ses parents aussi: le jour où il leur a dit que qu'il souhaitait arrêter le lycée pour faire des courts métrages, ils ont répondu: «Vas-y». «A 12 ans déjà, avec la grosse caméra vidéo de mon père, j'essayais d'imiter les films que j'aimais. Pendant très longtemps, j'ai fait des trucs très gênants à montrer. Mais, au bout d'un moment, en insistant un peu, tu développes un sens de l'image et, malgré toi, tu te libères des modèles et ne paniques plus, contrairement à ceux qui commencent tard, quand il s'agit de choisir un cadre ou un axe de caméra.»

Libre par chance. Libre par choix. «J'ai choisi la voie de l'instinct, de la liberté, plutôt que celle du travail où tu fais tes devoirs pour apprendre à contrôler le public et entrer dans le système. J'aurais pu aussi continuer à faire des pubs et gagner des fortunes pour tourner quatre plans en quatre jours. Mais ce n'est qu'un gâchis de pognon et j'ai choisi l'autre voie. Je vais certainement toucher moins de gens et être payé moins cher, mais, le matin quand je me réveille, si j'ai envie d'écrire quelque chose, je l'écris. Pour moi, les gens qui font des films aujourd'hui sont pour la plupart des feignants ou des usurpateurs. Pourquoi? Parce qu'il ne faut pas tant d'argent que ça pour faire un film. Je l'ai vécu avec Steak: sur ces gros tournages, tu te rends compte que très peu de gens travaillent réellement. Quand je vois que le prochain Guillaume Canet, avec dix comédiens, coûte 15 millions d'euros, je trouve ça honteux. En soi, ce n'est pas grave, mais à partir, disons, de 4 millions, il n'y a plus que les chiffres qui comptent. Le jour de sa sortie, ton film devient des chiffres. Ce n'est plus du cinéma, mais une sorte de concours de quéquettes. Avec Rubber, je serai content, si je reçois juste 20 e-mails de fans.»

L'Hebdo

Locarno: «Rubber» et «Rare Exports» - attention, chute d'ovni sur la Piazza

Par Antoine Duplan - Mis en ligne le 08.08.2010 à 17:16

Il y a plus grave encore : Rubber, ou l'histoire d'un pneu psychopathe qui s'arrache à la décharge où il reposait et part venger sa famille qu'on a brûlée. Ace à la caméra, le shérif prononce un avertissement initial : pourquoi E.T. est-il brun? No reason. Pourquoi les personnages de Love Story tombent-ils amoureux l'un de l'autre? No reason. Pourquoi le président des Etats-Unis est-il assassiné dans JFK? No reason. Et pourquoi certains aiment-ils les saucisses et d'autres pas? No reason. No reason. No reason... Nous voilà prévenus: Rubber (faut-il prononcer Robert ?) est un hommage au No reason, ce puissant élément de création.

Rubber prend la route, écrase un scorpion avant de faire exploser par la force de la pensée un lapin, puis des têtes humaines. Finalement, c'est à peine moins idiot que certains films adaptés de Stephen King, comme Christine ou Cujo, dans lesquels, sans raison, une voiture ou un Saint-Bernard se mettent à mordre la main qui les a nourris. En fait, c'est Duel de Spielberg réduit à sa plus stricte expression : un pneu tueur qui fait de la roue livre sur les highways... D'autant plus que cette potacherie se double d'une mise en abyme tout aussi frappadingue : les spectateurs de ce film d'horreur sont sur la colline d'en face avec des jumelles et le spectacle s'arrêtent lorsqu'ils sont tous morts d'avoir mangé de la dinde empoisonnée.

Ce film, sans doute trop long mais goupillé pour devenir culte, est signé Quentin Dupieux, alias Mr. Oizo, un activiste du «grand n'importe quoi», qui a déjà commis Steak avec Eric & Ramzy et trois disques de musique techno. Il assume aussi la paternité de Flat Eric, le clébard jaune à tête plate, superstar de la pub à la fin du 20e siècle. La différence entre Eric et Robert, c'est que le second n'est jamais flat. Voilà, ça aussi c'est n'importe quoi, mais ça détend.